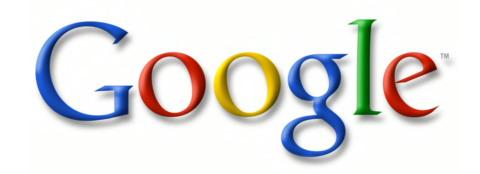


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

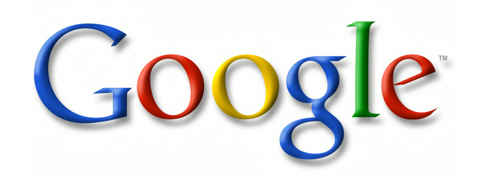
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

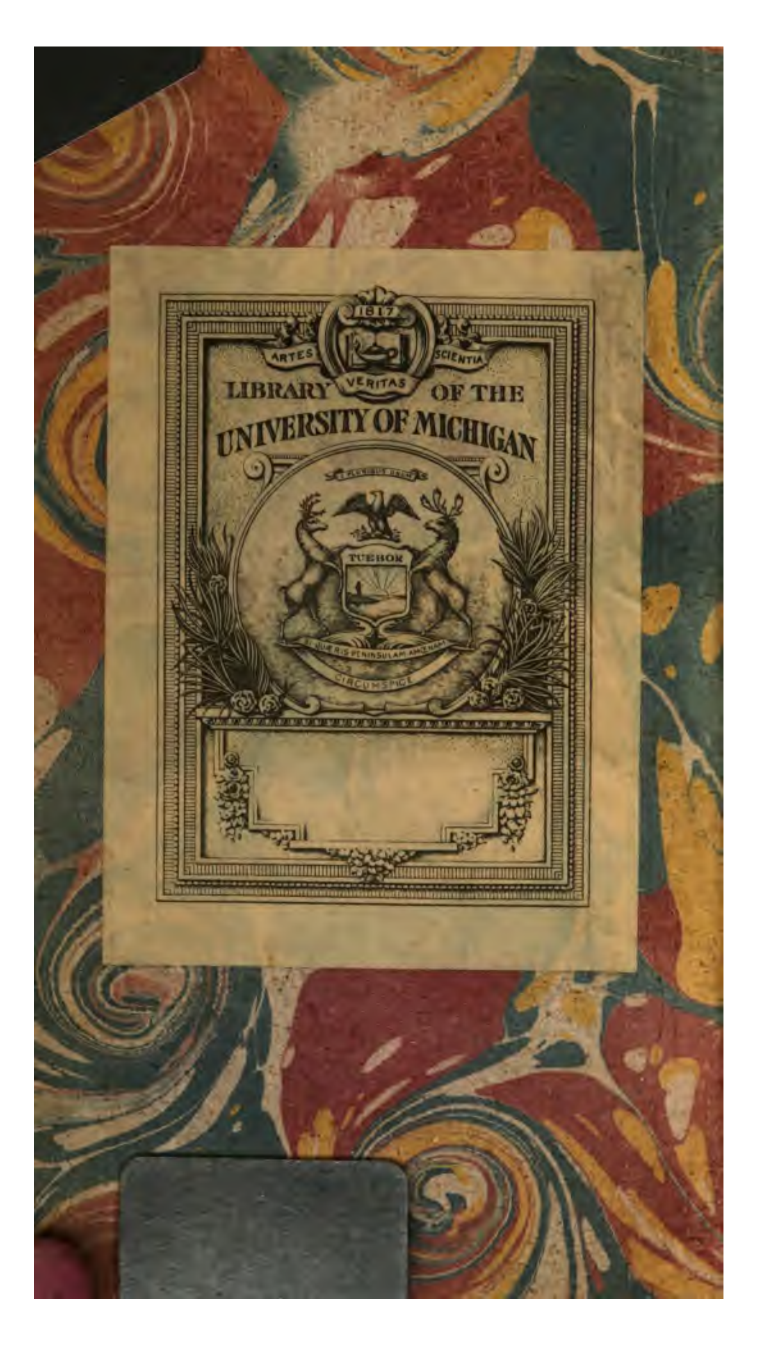
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



840.6
M55-8

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

AOUST, 1771.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'est au Sieur Lacombe libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les piéces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & méchaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & piéces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur Lacombe, libraire, à *Paris*, rue *Christine*.

Consult. acts
Fischoff
7010-31
24009

On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux suivans.

Journal des Sçavans, *in*-4° ou *in*-12, 14 vol. par an à Paris. 16 liv.

Franc de port en Province, 20 l. 4 f.

L'Avantcoureur, feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine, & qui donne la notice des nouveautés des Sciences, des Arts, &c. L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de 12 liv.

Journal Ecclesiastique, par M. l'Abbé Dinouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 f.

En Province, port franc par la poste, 14 liv.

Gazette universelle de littérature; il en paroît deux feuilles par semaine, port franc par la poste; aux Deux-ponts; ou à Paris, chez Lacombe, libraire, & aux Bureaux de Correspondance. Prix, 18 liv.

Gazette politique des Deux-Ponts, dont il paroît deux feuilles par semaine; on souscrit à Paris, au bureau général des gazettes étrangeres, rue de la Jussienne. 36 liv.

L'Observateur François a Londres, composé de 24 parties ou cahiers de 6 feuilles chacun; ou huit vol. par an. Il en paroît un cahier le 1[r], & le 15 de chaque mois. Franc de port à Paris, 30 liv.

Et franc de port par la poste en province, 36 liv.

Ephémérides du Citoyen ou Bibliothéque raisonnée des Sciences morales & politiques. *in*-12, 12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.

En Province, 24 liv.

Le Spectateur François, 15 cahiers par an, à Paris, 9 liv.

En Province, 12 liv.

Nouveautés chez le même Libraire.

HISTOIRE *de l'Ordre du St Esprit*, par M. de St Foix, le 2e. vol. br. 2 l.

Les douze Césars de Suétone, traduits par M. de la Harpe, 2 vol. *in*-8°. *brochés* 8 l.

L'Ecole Dramatique de l'Homme, *in*-8°. broch. 3 l. 10 s.

Histoire des Philosophes anciens, avec leurs Portraits, 2 vol. *in*-12. br. 5 liv.

Dict. Lyrique, 2 vol br. 15 l.

Supplément du Dict. Lyrique, 2 vol. br. 15 l.

Tomes III & IVe. du Recueil philosophique de Bouillon, *in*-12. br. 3 l. 12 s.

Tome Ve. 1 l. 16 s.

Dictionnaire portatif de commerce, 1770, 4 vol. *in*-8°. gr. format rel. 20 l.

Essai sur les erreurs & superstitions anciennes & modernes, 2 vol. *in*-8°. br. 4 l.

Mémoire sur les Haras, 1 l. 4 s.

Les Caracteres modernes, 2 vol. br. 3 l.

Maximes de guerre du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 s.

Systême du Monde, 30 s.

Satyres de Juvenal; par M. Dusaulx, *in*-8°. rel. 7 l.

Dict. de Morale, 2 *in*-8°. rel. 9 l.

GRAVURES.

Sept Estampes de St Gregoire, d'après Vanloo 24 l.

Deux grands Paysages, d'après Diétrici, 12 l.

Le Roi de la Féve, d'après Jordans, 4 l.

Le Jugement de Pâris, d'après le Trevisain, 1 l. 16 s.



MERCURE
DE FRANCE.
AOUST, 1771.

PIÉCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

EPITRE A FINETTE.

Viens, mon aimable Finette,
Dans ce fortuné séjour :
Viens embelir ma retraite ;
Digne objet de mon amour !
Je languis dans cet asyle ;
Sois sensible à mon tourment ;
Et, loin du bruit de la ville,
Viens rendre heureux ton amant.

L'ennui, ce monſtre farouche
Qui dans Paris ſuit nos pas,
L'ennui de ſon regard louche
Ne nous attriſtera pas :
Que ſur toute autre retraite
Il exerce ſon pouvoir ;
Mais qu'il reſpecte un boudoir,
Un boudoir, où ma Finette,
Bravant l'art & l'étiquette,
N'a pas beſoin de toilette
Et peut plaire ſans miroir.

Mais il faut de la journée
Te tracer ici l'emploi :
Combien elle eſt fortunée
Quand on la paſſe avec toi !
Tu captives par tes graces ;
Tu fais naître les deſirs,
Et tu fixes ſur tes traces
L'eſſain léger des plaiſirs.

A la ville l'on ſommeille
Pendant la moitié du jour ;
Et par étiquette on veille
En attendant ſon retour ;

Mais aux champs c'eſt le contraire :
Le matin ſur la fougere
On badine avec l'amour.
Quand l'aurore, aux doigts de roſes,
Eclairera l'horiſon,
Des fleurs dans la nuit écloſes
Nous ferons une moiſſon :
De cent façons différentes
J'unirai ces fleurs charmantes
Dont j'envirai le deſtin :
De mon aimable conquête
J'en décorerai la tête,
J'en parfumerai le ſein.
Puis dans un riant boccage,
Ombragé d'arbres épais,
Nous irons prendre le frais
Et jouir du doux ramage
Des oiſeaux du voiſinage,
Qui ſe content tour-à-tour
Leur tourment & leur amour,
Chacun ſelon ſon langage.
Sur de légers chalumeaux
Je chanterai ma Finette,

Ou bien, prenant ma musette,
J'imiterai ces oiseaux.

Quel repas est préférable
A ce déjeuner charmant,
Où près d'un objet aimable
Qu'anime le sentiment,
Des fruits qu'offre la nature
On savoure les douceurs,
Où, couchés sur la verdure,
On respire l'odeur pure
Qu'exhalent partout les fleurs !

Mais déjà l'ardeur brûlante
Du soleil se fait sentir,
Et la chaleur accablante
Nous oblige de le fuir;
Pour charmer notre loisir
Une lecture amusante
Aussitôt viendra s'offrir.
Aujourd'hui Buffon, Voltaire,
Marmontel ou la Bruyere
Occuperont nos momens:
Une autrefois de Moliere
Les tableaux intéressans,

De Corneille à l'ame fiere
Les ſublimes ſentimens,
Du peintre de Zénobie
Les caracteres frappans,
Du tendre auteur d'Athalie
Les ouvrages ſéduiſans
Dans nos cœurs par leur magie
Porteront de doux élans.
Souvent Regnard, Fontenelle,
La Fontaine & Monteſquieu,
Greſſet, Dorat & Chaulieu,
Quinault, Bernard & Chapelle
Entr'eux tiendront le milieu.
Ces agréables ouvrages
Auront des charmes pour nous;
Mais la morale des ſages
Ne nous rendra pas moins fous.

Quand l'aſtre qui nous éclaire
Inclinera ſes chevaux
Vers l'occidente barriere,
Nous irons voir les troupeaux
S'occuper à leur pature,
Les brebis & les agneaux

Se jouer sur la verdure,
Et le bœuf, las des travaux
De l'utile agriculture,
Ruminer sa nourriture,
Ou boire à de clairs ruisseaux
Une onde saillante & pure.
Quels délicieux tableaux!
A tout instant la nature
Offre des charmes nouveaux.

Au retour de la prairie
Sur un tapis de gason,
Avec Hylas & Sylvie,
Lucas, Perette & Fanchon;
Et toute une compagnie
De robustes vignerons,
A la face rebondie,
Tous les soirs nous danserons.
Ce bal rustique & champêtre
Vaut bien ces bals fastueux
Où, sous un masque odieux,
On cherche à se reconnoître:
L'ennui préside à ces jeux
Et rarement la saillie
Bannit la mélancolie

Qui siége sur tous les yeux.
A nos fêtes la licence
N'alarme point la pudeur;
L'amour y régne en vainqueur;
La gaîté sans pétulance
Entretient la belle humeur:
On y brave la cadence;
Mais on y rit de bon cœur.

Tels sont les plaisirs du sage;
Tels sont ces charmans plaisirs
Dont on jouit au village:
Dans mon petit hermitage
Ils préviendront tes desirs.
Ne tardes pas davantage
A venir combler mes vœux:
Entreprends en ces beaux lieux
Un devot pelerinage;
Mais qu'amour soit du voyage;
Sans lui peut-on être heureux?
Hâte-toi: viens, ma Finette;
Je t'attends de jour en jour,
Et j'embellis ma retraite
Pour y recevoir l'amour.

Par M. Willemain d'Abancourt.

CAPRICE.

LA raiſon & l'amour ſe diſputoient mon cœur :
La raiſon triomphoit de ſon jeune adverſaire ;
Mais j'apperçus ma Glicère,
Et l'amour fut le vainqueur.

Par le même.

LE ROSSIGNOL & LA PIVOINE.
Fable imitée de l'allemand.

LE Roſſignol, au chant mélodieux,
Et la Pivoine, au ſuperbe plumage,
Avoient enſemble entrepris un voyage.
Ils arrivent bientôt dans un bois ſpatieux,
Où la Pivoine attire tous les yeux
Par la beauté de ſon plumage.
On prit pour ſon valet le Roſſignol honteux ;
Mais, indigné de cet outrage,
Il fit entendre ſon ramage,
Et fut enfin vengé d'un injuſte mépris.

Dans le monde ainſi la Pivoine

Aſſez ſouvent obtient le prix ;
On ſçait pourtant que les habits
Ne font pas le moine.

Par le même.

L'Heureuse Persévérance.
Conte qui n'en eſt pas un.

L'Espérance ſemble être deſcendue du Ciel à la ſuite de l'amour pour conſoler les humains des maux que ce dieu pourroit leur faire ; elle accompagne ſans ceſſe les amans ; elle s'inſinue dans leur cœur ; elle échauffe leur imagination ; elle multiplie leurs idées ; il n'eſt point de beauté qu'elle ne promette de fléchir, point de coquettes qu'elle ne prétende fixer, point d'obſtacles qu'elle ne ſe propoſe de vaincre ; c'eſt un rêve délicieux qui, laiſſant loin derriere lui la froide réalité, vous fait jouir à chaque moment du bonheur de pluſieurs ſiécles.

O vous qui liſez cette hiſtoire ! ſi des obſtacles invincibles enchaînoient loin de vous l'objet de votre tendreſſe, ſi un amour conſtant mais malheureux ne ſembloit

vous promettre qu'un avenir affligeant ; consolez-vous par l'espérance ; il ne faudra peut-être qu'un moment, un hasard, un événement imprévu pour vous rendre le bonheur après lequel vous soupirez. En amour, il ne faut jamais désespérer de son sort : qui l'éprouva davantage que Salvador, fils du Roi de l'isle de Ceylan? Il perdit en une nuit son pere, sa famille, son royaume. Les Portugais, qui venoient de découvrir les Indes & de conquérir l'isle de Ceylan, l'envoyerent à Lisbonne où il trouva de nouveaux malheurs que l'amour lui préparoit. De tous les seigneurs Portugais qui accueillirent Salvador, le comte d'Almodovar est celui qui s'empressa le plus d'obtenir son amitié. Ce seigneur étoit riche, puissant à la cour; mais fier, ambitieux, d'une vertu sévère, facile à croire le mal, ennemi de son siécle & des hommes, disposé à trouver du crime en toutes choses, & ne supposant point chez les autres les vertus qu'il sentoit dans son cœur. Il sollicitoit la vice-royauté des Indes, & dans l'espérance que Salvador pourroit lui être utile un jour, il ne négligea rien pour gagner sa confiance ; il n'eut pas de peine à réussir : les malheureux volent au-devant des conso-

lations & baisent avec transport la main qui essuie leurs larmes. Leur liaison devint si intime que Salvador n'hésita point d'accepter un logement chez le comte. Le premier objet qui frappa sa vue fut la fille de son nouvel ami; c'étoit la plus belle personne du Portugal; il n'est pas possible d'imaginer autant de charmes & de graces que dona Isabelle en réunissoit. Elle avoit l'air noble & doux, la taille majestueuse, les yeux pleins de feu & sa tête étoit ornée de cheveux cendrés qu'elle prenoit soin de tresser elle-même: elle étoit telle, en un mot, que paroîtroit une divinité si elle descendoit sur terre; son pere lui dit en lui présentant Salvador: *Ma fille, je vous présente un de mes amis que je desire être le vôtre; il a éprouvé de grands malheurs jusqu'à présent, vous m'aiderez à le consoler.* Dona Isabelle fit une réponse vague & honnête, mais Salvador n'eut pas la force de parler. La vue d'Isabelle fit sur lui une impression profonde; une douce émotion fit tressaillir tout son corps; un rouge vif couvrit son visage; ses yeux s'enflammerent & devinrent humides; il voulut les fixer sur Isabelle, mais ils se baisserent aussi-tôt comme s'ils n'avoient pu soutenir l'éclat de tant de

charmes. Il essaia de les relever, mais ils se baisserent encore; son ame enivrée du plaisir d'un coup-d'œil sembloit l'avoir abandonné; il demeura immobile, confondu, plongé dans un extase ravissant. Momens délicieux que les ames sensibles n'éprouvent qu'une fois, & que les ames froides n'éprouvent jamais!

Salvador sentit son cœur pour la premiere fois. Un feu dévorant qui circuloit dans ses veines lui apprit qu'il aimoit déjà; il en fut effraié, mais il n'étoit plus tems; un coup-d'œil l'avoit enflammé pour le reste de sa vie. C'est le sort des grandes passions de naître en un instant. Le Comte apperçut son embarras, & l'attribua à l'idée de ses malheurs qu'il venoit de renouveller. Il lui en fit des excuses obligeantes, & pour le distraire il l'entraîna dans le jardin. Prenez possession, mon cher Salvador, lui dit-il, de toute ma maison; regardez-la comme la vôtre, regardez-moi comme votre père; mon âge & votre amitié me permettent d'en prendre le titre. Je n'ai que deux enfans : ils seront heureux de vous avoir pour frere. Mon fils est à son régiment; vous avez vu ma fille; sa figure est bien, son ame est encore plus belle. Je me suis plû à la for-

mier, & je la remplis toute entiere. Je veux la marier avant de passer aux Indes : vous m'aiderez à choisir un gendre.

Ce dernier mot fit frémir Salvador ; il porta dans son cœur une lumiere affreuse qui lui découvrit les dangers de son amour, semblable à l'éclair qui, dans une nuit orageuse, montre au voyageur égaré les précipices qui l'environnent. Dès ce moment il résolut de combattre son amour, mais il combattit en vain. Peut-on luter contre sa destinée ? Son ame ardente & sensible résista sans succès au sentiment qui la subjuguoit. Les réflexions qu'il faisoit pour détruire sa tendresse ne faisoient que l'augmenter. Tous les jours il voyoit Isabelle, tous les jours il lui parloit : il puisoit dans ses yeux le feu qui le dévoroit. Les sons de sa guittare ou de sa voix le touchoient jusqu'au cœur ; l'odeur des fleurs qu'elle portoit sur son sein le faisoit tressaillir ; tous ses sens l'enivroient d'amour, & jamais sa passion n'étoit plus violente que lorsque sa foible raison vouloit la maîtriser.

L'amour faisoit aussi des progrès dans le cœur d'Isabelle ; ses yeux se fixoient sur ceux de Salvador & se plaisoient à les rencontrer ; une secréte inquiétude l'agi-

toit dans ſon abſence, & les jours qu'ils paſſoient enſemble, s'écouloient comme des momens. La confiance la plus intime s'établit entr'eux. Leur bouche ne ſçut jamais le ſecret de leur cœur ; leurs yeux ſeuls en étoient les dépoſitaires, leurs yeux ſe rendoient compte mutuellement de leurs penſées & de leurs deſirs ; le plaiſir de ſe voir ne leur en laiſſoit pas deſirer d'autre. Malheur aux ſiécles & aux nations chez qui le ſpectacle de deux amans jeunes & vertueux ne ſeroit plus qu'un tableau froid & chimérique !

Il ne manquoit au bonheur de Salvador & d'Iſabelle que quelques circonſtances qui leur en fit connoître le prix : un jour que Salvador avoit le cœur, l'eſprit & les yeux pleins de ſa tendreſſe, il rencontra Iſabelle qui montoit dans ſon appartement : le déſordre d'une toilette à moitié faite ſembloit donner plus d'éclat à ſes charmes. Jamais elle ne lui avoit paru ſi belle : il offrit de lui donner la main ; il treſſaillit en prenant la ſienne ; il la ſerra doucement ; il crut la ſentir palpiter, & dans ſon tranſport il y colla avidement deux lévres brûlantes. Iſabelle émue, rougit & ſe retira.

Salvador, ivre de plaiſir, reſta confon-

du regret d'avoir pu déplaire à ce qu'il aimoit: il fut long-tems ſans vouloir paroître devant elle, il redoutoit ſes regards & il avoit raiſon. Iſabelle ſe croyoit offenſée; elle étoit tendre, mais vertueuſe, & la témérité de ſon amant lui paroiſſoit inexcuſable; cependant le haſard lui procura l'occaſion de s'excuſer. Les comédiens de la cour donnerent au Public une piéce nouvelle. Le comte d'Almodovar pria Salvador, qui avoit aſſiſté à la premiere repréſentation, de lui en faire l'analyſe devant Iſabelle & une nombreuſe compagnie; le ſujet de la piéce étoit préciſément une brouillerie entre deux amans, occaſionnée par un baiſer indiſcret. Salvador fit valoir les excuſes du berger avec tant d'art & tant de chaleur; il le peignit ſi tendre & ſi affligé que la compagnie auroit trouvé mauvais que la bergere ne lui eut pas pardonné. Iſabelle apperçut que Salvador plaidoit ſa cauſe; elle fut touchée de ſes regrets, du tour qu'il donnoit à ſes excuſes, & d'un coup-d'œil elle lui annonça ſon pardon.

Le calme qui ſe rétablit entr'eux ne leur procura point un bonheur ſolide. Une foule d'amans ſe préſenta pour Iſabelle; ils lui convenoient tous pour l'âge,

la fortune & la naiſſance. Iſabelle ne fut que médiocrement alarmée des vœux qu'on lui adreſſa : elle comptoit ſur la tendreſſe de ſon pere pour éloigner un engagement qui lui déplaiſoit; mais Salvador fut déſeſpéré, à la crainte de perdre l'objet de ſa tendreſſe. Mille remords vinrent ſe réunir pour le tourmenter. Il ſe reprochoit d'être un obſtacle au bonheur d'Iſabelle, de mettre le trouble dans une famille, de ſéduire la fille de ſon ami ; il regarda ſa paſſion comme un crime, & il réſolut d'en triompher. Il ne vit plus Iſabelle ou la vit rarement; mais les efforts qu'il faiſoit pour dompter ſon penchant le jetterent dans une noire mélancolie & altererent ſa ſanté; Iſabelle s'en apperçut & en fut effrayée. A quelque prix que ce fût elle voulut le rappeler à la vie; elle lui écrivit un billet qu'elle confia à la diſcrétion d'un eſclave. Salvador le reçut avec un trouble qui n'annonçoit pas les progrès de ſa guériſon : *Votre état me fait frémir*, lui diſoit - elle , *conſervez - vous pour moi, & répétés quelque fois ce charmant couplet que je chante avec autant de plaiſir que de vérité.*

L'eſtime a commencé nos feux ;
L'amitié l'a ſuivie;

L'amour a couronné nos vœux,

J'aime, & c'eſt pour la vie.

Salvador lut ce billet avec tranſport, il le mouilla de ſes larmes & le ſerra ſur ſon ſein. Il ſavouroit ainſi le bonheur de plaire à ce qu'il aimoit. Lorſqu'on vint le prier de paſſer chez le pere d'Iſabelle. Venez, mon cher Salvador, lui dit-il en l'appercevant, venez conſoler votre ami, jamais il n'en eut plus beſoin. Vous connoiſſiez mes vues pour Iſabelle & le deſir que j'avois de la marier avant de paſſer aux Indes. Les partis les plus avantageux ſe ſont préſentés; j'ai donné mon ſuffrage à pluſieurs; mais ma fille n'en veut accepter aucun; ma fille, qui mettoit autrefoîs ſon bonheur à me plaire, m'oppoſe aujourd'hui une réſiſtance qui m'étonne. Son ame ſimple & naïve me paroît ſombre; peut-être ſon cœur n'eſt-il plus neuf; peut-être quelque lâche ſéducteur... mais je me défie de mes conjectures; c'eſt à vous à éclaircir mes doutes. Iſabelle vous eſtime; elle vous accordera peut-être la confiance qu'elle refuſe à ſon pere. Sondez ſon cœur; liſez dans ſon ame, & ſi quelque ſentiment dont elle dût rougir y avoit fait des impreſſions

profondes, chargez-vous de la guérir; épargnez-lui & à son pere les malheurs qui suivroient un attachement indigne d'elle & de moi.

Le Comte s'attendrit en prononçant ces paroles, quelques larmes coulèrent de ses yeux, il serra tendrement Salvador dans ses bras; Salvador, confus, humilié du discours qu'il venoit d'entendre, se reprochoit amerement les malheurs dont il étoit confident; il alloit tout avouer lorsque le comte reprit ainsi la parole: mais vous, mon cher Salvador, qui vous attendrissiez sur mes malheurs, quelle cause a redoublé les vôtres; vous êtes tombé dans une tristesse qui m'afflige, vous traînez avec vous un chagrin dévorant; votre santé se détruit: j'ai respecté jusqu'à présent le secret de votre douleur, mais, si je puis la soulager ce secret est un crime aux yeux de l'amitié; mon amitié ne vous est-elle plus agréable, ma fille auroit elle oublié les égards qu'elle vous doit; mes amis, mes domestiques vous auroient-ils manqué? avez-vous fait quelque perte considérable? parlez, mon cher ami, ma fortune, mon sang est à vous; vous serez satisfait sur tous les points. Etes-vous impatient de

ne point obtenir les indemnités que le Roi vous avoit promis pour vous dédommager de la perte de vos états ; vous devez compter sur ses promesses, & je vais tout employer pour les faire effectuer ! Salvador pénétré d'un discours aussi touchant, honteux de déchirer le cœur d'un ami si généreux, hésita long-temps s'il tomberoit à ses pieds pour lui ouvrir son cœur, mais il craignit de faire dans le sien une plaie trop profonde, il eut la téméraire espérance de se bannir lui-même du cœur d'Isabelle & de la rendre docile aux volontés de son père ; il rejetta le motif de sa douleur sur l'éloignement où il étoit de sa patrie, sur le souvenir de ses malheurs passés, & sur mille circonstances qu'il n'étoit pas au pouvoir du Comte d'adoucir ; il le remercia affectueusement de son amitié, & le quitta après mille protestations de reconnoissance.

Cependant l'esclave qui avoit porté le billet d'Isabelle à Salvador avoit eu l'indiscrétion de le lire, la réfléction l'effraya sur ce qu'il contenoit, il fut se jetter aux pieds de son maître, il avoua la commission, dont il avoit été chargé, ce qu'il avoit lû dans le billet, le trouble, la

joie, la vivacicé avec laquelle Salvador l'avoit lû; il versa dans le cœur de ce pere tendre tous les poisons de la haine, de la jalousie, de la fureur : voilà donc, dit le Comte, le misérable qui m'a enlevé le cœur de ma fille, qui a empoisonné ses jours, qui a trahi l'amitié & violé les droits de l'hospitalité; le malheureux! avec quel art il essuyoit les larmes que lui seul faisoit couler! Avec quelle perfidie il recevoit mes caresses! Comme il jouissoit en paix du fruit de ses forfaits! qu'il sorte de ma maison, dit-il, à ses esclaves & qu'il n'y paroisse jamais. Dans l'accès de sa colère il lui écrivit ce billet;
» Vous avez trahi mon amitié & ma con-
» fiance, sortez d'une maison dont vous
» faites l'opprobre, & ne reparoissez ja-
» mais devant un ami si cruellement ou-
» tragé. » Le comte d'Almodovar ne mettoit point de bornes à sa colère parce qu'il ne croyoit pas que Salvador en eut mis à sa passion : le mépris qu'il faisoit des hommes de son siécle, & l'espèce de haine qu'il leur portoit, se réunirent sur Salvador & sur Isabelle. Il auroit pû d'un mot se convaincre de leur innocence, mais sa fierté naturelle, & la sévérité de ses principes étoient également choqués,
&

& il s'exposa à faire injure à sa fille pour avoir droit de haïr un ami. Salvador fut accablé de douleur, mais il reçut son exil sans murmurer contre le pere d'Isabelle, il n'accusoit que lui seul de tant de malheurs, il ne balança point d'aller chercher un azile loin du quartier que le Comte habitoit, & il prit une résolution dont il ne s'est point départi dans la suite, de ne jamais venir par sa présence troubler le repos d'Isabelle, ou aigrir la douleur de son pere.

Isabelle apprit l'absence de Salvador sans en savoir les circonstances, elle n'osoit en parler à personne & personne n'osoit lui en parler; tantôt elle le plaignoit du sort rigoureux dont elle craignoit qu'il ne fût accablé; tantôt elle murmuroit de son indifférence, elle l'accusoit de la fuir, de la haïr peut-être. » S'il m'aimoit encore, disoit-elle, ses yeux ne rencontreroient-ils jamais les miens? ne le verrois-je ni dans les temples, ni aux promenades, ni aux spectacles? l'amour ne lui suggéreroit-il pas les moyens de me dire qu'il aime? »

Cependant Isabelle rejettoit constamment tous les vœux qui lui étoient offerts; elle éludoit avec art les instances

que ſon pere lui faiſoit d'accepter un époux ; elle ſavoit que Salvador avoit des droits à faire valoir à la cour, que le Roi lui avoit fait de grandes promeſſes, & elle eſpéroit que pour peu que les graces qu'il en obtiendroit fuſſent proportionnées à ſa naiſſance & à la perte de ſes états, il ſeroit bientôt en état de lui offrir une main que ſon pere même la preſſeroit d'accepter.

Salvador dans ſa ſolitude s'occupoit à-peu-près des mêmes penſées : l'image d'Iſabelle le ſuivoit en tous lieux, il voyoit par-tout ſes yeux, ſes traits, ſa taille majeſtueuſe, ſa phyſionomie qui avoit quelque choſe de divin ; il n'auroit pas voulu, pour le bonheur d'Iſabelle, qu'elle s'occupât de lui, mais il déſiroit qu'elle ne le crût point infidelle ; il répétoit mille fois par jour cette chanſon qu'il avoit reçue d'elle, il l'écrivoit ſur les ſables du Tage, & la gravoit ſur l'écorce des orangers qui bordent ce fleuve, il aimoit à répéter *j'aime, & c'eſt pour la vie.* Il connoiſſoit la fermeté & les vues du Comte d'Almodovar, il ne ſe flattoit point de poſſéder un jour Iſabelle ; cependant il n'y voyoit pas d'obſtacles invincibles, ſon cœur s'ouvroit à l'eſpé-

rance, il redoubloit ses sollicitations auprès du Roi ; & dans l'espérance d'en obtenir quelques graces qui l'approchassent d'Isabelle, il voyoit souvent les Ministres & ne leur demandoit plus avec le ton de fermeté que lui inspiroient autrefois & sa naissance, & la justice de ses prétentions ; l'amour qui adoucit les cœurs les plus sauvages, avoit assoupli son caractère ; il étoit devenu un solliciteur assidu, empressé, peut-être rampant, car rien ne lui paroissoit humiliant quand il pensoit qu'il avoit perdu Isabelle. Il étoit un jour à l'audience de Don Diégue de Mello, grand Amiral, lorsqu'une dame qu'il avoit connue autrefois & qui attendoit comme lui le moment de voir l'Amiral, vint l'aborder. C'étoit une ancienne amie du Comte d'Almodovar ; elle avoit sçu une partie de l'histoire de Salvador qui l'avoit touchée, & soit curiosité, soit sensibilité pour ses malheurs, elle lui parla d'Isabelle, lui apprit que sa santé s'affoiblissoit tous les jours, qu'elle refusoit constamment tous les vœux qui lui étoient offerts ; elle lui promit enfin de le rappeller à Isabelle, en y mettant toute la discrétion nécessaire pour ménager sa délicatesse. Salvador accepta cette offre avec transport,

le jour & le lieu furent assignés pour avoir la réponse, il vola au rendez-vous; mais quelle fut sa douleur d'apprendre qu'Isabelle l'avoit entendu nommer avec indifférence, qu'elle avoit paru douter qu'il prît intérêt à sa conversation, & qu'enfin elle lui faisoit dire qu'elle étoit entièrement guérie!

Ciel, disoit-il! se peut il qu'Isabelle soit tout à la fois légère, injuste & barbare! Qu'elle eut cessé de m'aimer, si son indifférence avoit assuré son bonheur, je ne m'en plaindrois pas; mais qu'elle me soupçonne de ne prendre aucun intérêt à ses jours, qu'elle me fasse annoncer son changement, qu'elle même se plaise à enfoncer dans mon cœur le trait qui le déchire, c'est le comble du malheur, & je ne puis y résister. Fuyons des lieux que la sensibilité n'habite point, puisqu'elle n'est plus dans le cœur d'Isabelle.

En effet il jetta les yeux sur le monde pour savoir dans quel lieu il iroit ensévelir ses malheurs; mais son choix ne fut point incertain, un secret penchant raméne les hommes à leur patrie. Il se souvint que parmi les peuples de l'Inde alliés de ses ayeux, les Marattes étoient les plus nombreux, les plus courageux & les

plus propres à servir sa passion, parc
qu'ils faisoient une guerre continuelle au
Portugais ; il résolut d'aller leur deman
der un azile & des armes ; il profita d'u
vaisseau qui partoit pour l'Inde, & arriv
enfin chez ce peuple guerrier où il comp
toit trouver l'occasion de venger sur l
Portugais son pere, son amour & so
pays : il fit bientôt connoître son courag
& sa naissance ; ce qu'il avoit appris e
Europe de l'art militaire lui servoit à di
cipliner des troupes, il cherchoit la mo
dans toutes les occasions & ne trouvo
que de la gloire. Qu'un homme qui ve
mourir devient facilement un Héros ! L
Indiens regardèrent Salvador comme u
Ange envoyé par le ciel pour garantir le
liberté & leur pays, ils crurent qu'un R
tel que lui assureroit leur bonheur, & u
cri unanime de la nation le plaça sur
trône ; il y monta avec joie dans l'esp
rance de pouvoir le partager avec Isabell
« Enfin, dit-il, j'ai donc un trône à offr
à la personne du monde qui en est la pl
digne ; Souveraine absolue de mon cœur
elle le deviendra d'un grand pays, ma
ce pays est encore trop petit, je voudro
être le Roi de la terre pour avoir plus
mérite à lui offrir mon Empire. »

Salvador s'occupoit ainſi du plaiſir de donner une Couronne à ſon amante, mais il étoit embarraſſé des moyens de la lui faire agréer ; la guerre cruelle que les Portugais faiſoient aux Marattes, & ſurtout la diſtance immenſe qui le ſéparoit d'Iſabelle, mettoient de grands obſtacles à ſes vœux : il croyoit Iſabelle à Lisbonne, & il étoit dans l'erreur ; elle avoit traverſé la vaſte étendue des mers, elle habitoit le même continent que lui, elle reſpiroit preſque le même air : le Comte d'Almodovar avoit enfin obtenu la vice-royauté des Indes qu'il ſollicitoit depuis long-temps ; il étoit arrivé à Goa; il ſe hâtoit de la faire fortifier pour réſiſter aux attaques dont les Marattes la menaçoient; ſa fille toujours perſévérante dans ſa paſſion l'y avoit accompagné en ſoupirant ; elle croyoit s'éloigner de ſon amant, & elle ne s'attendoit point à le retrouver au milieu d'une cataſtrophe affreuſe.

A peine Salvador eut-il pris poſſeſſion de la ſouveraineté qu'il ne put refuſer à ſes ſujets de faire une entrepriſe qui devoit décider de la liberté des Indes. A la tête d'une armée nombreuſe il oſa mettre le ſiége devant Goa, c'étoit la capitale

des Portugais. La nature & l'art l'avoient fortifiée, mais que peuvent les forteresses contre le courage ? Celui des Marattes tenoit de la férocité ; la résistance des Portugais augmentoit leur acharnement, la fureur & la rage passèrent dans tous les cœurs, le cri général fut de donner l'assaut : rien ne put résister aux efforts des Marattes, ils renversèrent les obstacles, forcèrent les remparts, passèrent tout ce qui se rencontra au fil de l'épée ; en un moment les maisons furent pillées, le sang coula dans les rues, mille cris d'horreur se firent entendre de toutes parts.

Dans ce désordre affreux Salvador n'étoit point entendu, il s'efforçoit en vain d'arrêter une multitude de furieux, il ne connoissoit point le Viceroi, il ignoroit quel danger menaçoit la vie d'Isabelle, il ne s'attendoit point au spectacle cruel qui alloit l'effrayer ; ce ne fut que par générosité qu'il essaya de sauver le gouverneur de la fureur des troupes, il courut à son palais ; mais les portes étoient déja enfoncées ; les Marattes avoient pénétré dans l'appartement du Viceroi, ses domestiques étoient massacrés autour de lui, lui-même ne faisoit plus qu'une

foible résistance; sa fille que ses pleurs, sa beauté, son désordre, sa jeunesse, rendoient plus intéressante, s'élançoit entre les soldats & son pere, pour lui servir de bouclier & mourir la première. D'impitoyables soldats alloient percer son sein; déja les haches étoient levées, Salvador arrive, il reconnoit Isabelle, & plus prompt que l'éclair, il va parer le coup qui alloit la percer. Arrêtez compagnons, s'écria-t-il. A ces mots les Marattes étonnés reculent, Salvador se précipite aux pieds de son amante. Isabelle qui en croit à peine ses yeux, tombe évanouie entre les bras de son pere. Le Comte qui la soutenoit d'une main sembloit repousser de l'autre son généreux ami. Les Marattes attendris de ce spectacle, se retirerent par respect, Isabelle r'ouvrit les yeux pour s'assurer de son bonheur.

Pour le Comte toujours fidelle à sa haine, il ne voyoit qu'en frémissant l'ennemi le plus cruel qu'il crût avoir dans le monde : il alloit exhaler toute sa fureur, mais Salvador ne lui en donna pas le temps, il lui dit rapidement que » jamais il n'avoit trahi l'amitié, qu'à la vérité il avoit aimé Isabelle, qu'il l'aimoit encore, mais qu'il

n'avoit point eu la témérité de le lui dire ; au surplus, ajouta-t-il, ma flamme est légitime, je suis Roi des Marattes, & je puis, en offrant ma main à l'adorable Isabelle, partager avec elle un des premiers trônes de l'Inde ; en comblant mes vœux vous rendez le bonheur à un ami qui n'a jamais cessé de l'être ; vous pacifiez à jamais le Portugal & les Indes ; je ne veux point me prévaloir d'une victoire qui a menacé vos jours ; je renonce à ma conquête, je restitue aux Portugais les pays que je leur ai enlevés, j'y en ajouterai d'autres s'il le faut, & je vous laisse en un mot libre & plus libre que moi. »

Le Comte pénétré de la générosité de Salvador, honteux d'avoir pû un moment lui réfuser son amitié, se précipita dans ses bras, le pria d'oublier le passé & lui accorda sa fille avec joie : celle d'Isabelle & de Salvador fut extrême, & pour ne pas différer leur bonheur, le jour de leur hymen fut fixé au lendemain.

En un moment le trouble & le carnage furent appaisés. L'alliance de Salvador & d'Isabelle réunit les vainqueurs & les vaincus ; les Marattes consentirent qu'on restituât Goa aux Portugais, en considération du Vice-roi. Le Comte d'Almodovar

paroissoit confus des torts qu'il avoit eus autrefois avec ses enfans.

Salvador qui n'apperçevoit que son amante, ne pouvoit en croire ses yeux, & doutoit, si ce qui se passoit n'étoit point un songe. Pour Isabelle, que la joie embellissoit encore, elle regardoit son amant, elle embrassoit son pere, & elle disoit tout bas en montant à l'autel : *Je le savois bien que la persévérance méne au bonheur.*

---

*VERS à Mademoiselle de ***, qui avoit raconté à l'Auteur de quelle maniere elle avoit été sauvée des flammes, lors du tremblement de terre de Lisbonne.*

J'EN pleure encor, belle Egérie ;
Ton recit a navré mon cœur.
Eh ! quoi, dans ce jour plein d'horreur,
Où des flancs entr'ouverts de la terre en furie
Le trépas élancé ravageoit ta patrie,
Autour de ton berceau le souffre destructeur
Alloit. . . Feux, arrêtez ! mort, suspens ta rigueur !

Un jour dans cet enfant les myrthes de Cythère
Seront unis au voile de Pallas ;
Phébus lui remettra le ſceptre littéraire...
Mort cruelle, ne frappe pas,
Tu punirois toute la terre.
Mais quels dieux tout-à-coup précipitent leurs pas ?
Ils courent t'arracher à la flamme homicide.
Un intérêt preſſant les guide.
Eſcorté des jeux & des ris,
L'amour vint conſerver ſon plus brillant ouvrage ;
La vertu, ſa fidèle image,
Et Phébus, l'ornement de ſes boſquets fleuris.
Dans ſes bras la chaſte déeſſe
Emporte ton corps innocent ;
Le dieu qui préſide au Permeſſe,
Te ſoutient de ſon luth brillant :
Le tendre amour marche devant :
Il te devra ſes palmes les plus belles ;
Avant le bienfait même il eſt reconnoiſſant.
Vainement les flammes cruelles
Sur toi fondent en pétillant,
Il les écarte avec ſes aîles.

Amitié, tu souris à cet effort charmant.
« Bon, dis-tu, la voilà sauvée;
» Triomphez, sublimes mortels !
» Ah, le Ciel l'avoit réservée
» Pour relever l'honneur de mes autels.
» Il est un jeune enfant, un peu plus âgé qu'elle;
» Son cœur fut paîtri de ma main.
» Un jour viendra, marqué par le destin,
» Où doucement liés d'une chaîne éternelle,
» La confiance mutuelle
» Agitera leur tendre sein:
» Ils verront fuir l'infortune cruelle;
» Et les plaisirs voleront pas essaim.
» Heureux couple, croissez! envain le sort bi-
» sarre
» Plaça votre berceau dans des lieux différens:
» Ah! leur éloignement barbare
» Ne sauroit déranger mes projets éclatans.
» Le Tage coule loin du Veaune; (1)
» Mais si l'amitié l'ordonne,
» Leurs flots unis auront le même cours:

---

(1) Le Veaune ou l'Uveaune, petite riviere qui traverse Aubagne, patrie de l'auteur.

» Deux cœurs faits pour s'aimer se retrouvent tou-
» jours. »

Le Veaune! dieux, quel nom a frappé mon oreille!
Mes yeux virent le jour sur ses bords enchanteurs.
Dans mon cœur palpitant quel doux espoir s'é-
veille!...
Si c'étoit moi!.. trop flatteuses erreurs,
Ah, cessez de m'offrir une si vaine image.
Tant de bonheur ne m'est pas destiné.
O toi, dont les vertus entraînent mon hommage,
Nomme le mortel fortuné,
Qui peut s'énorgueillir d'un aussi beau présage.

Le Dervis Voyageur.

Fable orientale.

Un Dervis parcourant l'Asie
Arrive à Balke, entre au palais des Rois;
D'une superbe galerie
Pour s'héberger le saint homme a fait choix;
Sa natte s'y déroule, & le voilà par terre.
Le Sultan passe, & d'un air de courroux
Que sans façon les grands ont avec nous;

Faquin ! dit-il, comment peut-il se faire
Qu'à tes regards mon auguste sérail
Paroisse un caravenserail?
Qu'est-il donc ? lui répond gaîment le solitaire ;
Il servit de logis à tes prédécesseurs,
C'est le tien aujourd'hui ; dans la suite il doit être
Le logis de tes successeurs.
Un caravenserail ne peut se reconnoître
Qu'aux mêmes traits ; de ceux qui doivent naître
Il sera la demeure ; il en servit aux morts,
Il en sert aux vivans ; sous de pareils rapports
La chose me paroît la même.
Et le Sultan de rire à ce propos,
Et ses flateurs qui crioient anathême
Contre l'audace des dévots,
D'être étonnés & de rire de même.

Vous qui parlez à des Sultans,
Cet apologue est fait pour vous instruire,
Employez, croiez-moi, peu de raisonnemens ;
Mais n'en redoutez rien si vous les faites rire.

Par M. B.

TRADUCTION libre de l'Ode d'Horace.

Eheu! fugaces, Posthume, Posthume, &c.

ODE 14 du livre 2.

HELAS ! qu'un prompt trépas finit nos destinées!
Plus vîtes que l'éclair & le cours des torrens,
Posthume, nous voyons nos rapides années
Fondre & s'anéantir dans l'abyme des tems.

L'auguste piété, la brillante richesse
Ne peuvent, d'un instant, reculer notre sort;
Le tems vole à grand pas, améne la vieillesse,
Et de ses bras glacés nous tombons dans la mort.

Chûte fatale, hélas! mais trop inévitable!
De victimes envain nous chargeons ses autels;
Rien ne sauroit fléchir ce monstre inexorable,
Rien ne peut de sa faulx garantir les mortels.

Enfin, c'est une loi. Tous les fils de la terre,
Monarques ou Bergers, libres ou dans les fers,
Doivent tous à la mort un tribut nécessaire,
Et la même rançon au nocher des enfers.

Loin des doubles fureurs de Mars & d'Amphitrite,
Craſſus, dans un palais, s'endort en ſûreté;
Mais, pour hâter l'inſtant qu'il craint & qu'il évite,
Le trépas eſt d'accord avec la volupté.

Le vaporeux Damis, tremblant aux vents d'automne,
Croit ſentir l'aquilon dans le moindre zéphir;
Dans un réduit bien clos, l'inſenſé ſe cantonne,
L'air n'y pénétre plus, la mort vient l'y ſaiſir.

Oui! tous du Styx affreux verront les eaux dormantes,
Et ces lieux où jamais ne luiſent de beaux jours;
Et Siſiphe courbé qui, de ſes mains tremblantes,
Roule avec peine un roc qui retombe toujours.

Ceſſons de nous bercer d'une eſpérance vaine;
La terre n'eſt pour nous qu'un ſéjour paſſager;
Maiſonnettes, palais, hameaux, riche domaine,
De maître également, doivent un jour changer.

O vous, à mes plaiſirs, qui prêtâtes votre ombre,
Arbres que j'ai plantés, mes confidens diſcrets;

Hélas ! aucun de vous, dans le royaume sombre,
Ne m'accompagnera que le triste cyprès.

O comble d'infortune ! ô ma belle maîtresse !
De tes divins appas un autre jouira !
O vins, où je puisois la plus douce allégresse,
Un avide héritier, à longs traits, vous boira.

Par M. l'Abbé Aleaume, conseiller au parlement de Rouen.

EPITRE à M. l'Abbé de l'Isle, pour le remercier d'un exemplaire de ses Géorgiques.

J'AVOIS du goût pour les fleurettes
Du fol amour, du bel esprit ;
Et j'admirois, dans un écrit,
Le vain éclat de ces bluettes ;
Mais le présent que vous me faites,
D'un goût frivole me guérit ;
Au lieu des choses joliettes,
Désormais les beautés parfaites
Près de moi seront en crédit.
De notre langue fastueuse,

Qui, jusqu'aux rustiques travaux,
Rougissoit d'abaisser sa fierté dédaigneuse;
Votre muse enrichit l'indigence orgueilleuse,
Et traduit comme sçut imiter Despréaux.
Virgile entier renaît sous vos brillans pinceaux;
Et cette fidèle copie
De ses admirables tableaux
Plaît à la France qui s'ennuie
De tant de plats originaux.
Jouissez bien d'une gloire si douce,
La critique a rendu vos droits plus assurés;
Tel l'arbre vigoureux rit des vents conjurés,
Et s'affermit par la secousse
Des fiers assauts qu'ils ont livrés.
Ami, que n'ai-je la cassette
Qu'Alexandre prit autrefois
Sur le plus opulent des Rois,
Après sa fameuse défaite!
Vous savez que ce conquérant,
Pour les deux chefs-d'œuvre d'Homère,
Réserva ce coffre brillant;
Moi, j'y mettrois votre présent,
Et, pour jouir du solide agrément
D'une muse à la fois & brillante & sévère,
Je l'en retirerois souvent.

Par le même.

L'IMPRUDENCE.

Conte moral.

ELÉONOR avoit une de ces figures qui, sans être fort régulieres, plaisent & séduisent : née avec un cœur simple & vertueux on voyoit chaque jour éclore en elle toutes les qualités propres à rendre un époux heureux. L'orgueil qu'inspire la fortune, les louanges, la flatterie & plus encore les mauvais exemples de la Marquise de C... sa mere, corrompirent bientôt ses heureuses dispositions. Celle-ci avoit la manie singuliere de se croire un bel-esprit : tantôt on la voyoit entrer en lice avec des sçavans, s'égarer & se perdre dans des disputes métaphysiques : une autre fois elle protégeoit un jeune auteur, lisoit quelques brochures qu'il lui apportoit, & dans son enthousiasme elle se regardoit comme l'arbitre du bon goût.

Eléonor venoit assidûment aux conférences qu'on tenoit dans l'appartement de la Marquise; à mesure qu'elle croissoit, les mêmes inclinations qu'avoit sa mere se fortifioient en elle; mais les succès ne

répondoient point à ses vœux. Eléonor parloit fort difficilement : souvent, au milieu de la conversation, elle s'interrompoit : former deux ou trois phrases de suite étoit pour elle un ouvrage bien pénible : une timidité naturelle augmentoit encore l'embarras de sa langue. La Marquise étoit désespérée : elle ne cessoit de prêcher sa fille ; & dans son délire scientifique, elle lui citoit l'exemple des Sévigné, des Scuderi, des Deshoulieres, &c. « Comment ton imagination glacée, » lui disoit-elle, n'est-elle pas échauffée, » enflammée par la lecture des ouvrages » de ces femmes incomparables ? Vois de » quelle gloire elles se sont couvertes ! » veux-tu, en vivant oisive, aller grossir » la foule de ces femmes ordinaires dont » l'unique talent est de se parer & d'em» prunter de l'art, des charmes que la na» ture leur a refusés, ou de celles qui » vieillissent dans les détails obscurs d'une » occupation domestique ? Une femme » n'est estimable qu'autant qu'elle a d'es» prit. »

Tels étoient les propos qu'à chaque instant la Marquise tenoit à Eléonor : elle ignoroit combien il est dangereux de vouloir donner trop d'esprit aux femmes : la na-

ture les fit pour plaire & non pour devenir sçavantes. L'oubli des devoirs attachés à leur condition est le fruit d'un goût déplacé pour les sciences. Les égaremens de l'esprit produisent ordinairement ceux du cœur. Une fille qui cherche à s'instruire ne s'instruit que trop souvent aux dépens de sa vertu.

L'occasion favorisa bientôt la Marquise : Monrose, jeune homme de condition, mais sans mœurs, lui parut propre à inspirer à sa fille l'amour des belles-lettres. Ce Monrose étoit un de ces êtres superficiels qui inondent nos villes & qui n'en imposent qu'à la multitude : il avoit une imagination vive & ardente : il parloit avec beaucoup d'aisance & raisonnoit sur tout sans rien savoir à fond. La lecture des romans faisoit sa principale occupation. Il fut enchanté des vues que la Marquise avoit sur lui ; depuis long-tems il briguoit sa bienveillance & aspiroit secrétement au bonheur de plaire à Eléonor ; il avoit même déjà fait quelques tentatives auprès d'elle qui lui avoient assez bien réussi ; mais Eléonor étoit une riche héritiere, & lui avoit dissipé une bonne partie de son patrimoine ; il craignoit que l'inégalité de fortune ne

devînt un obstacle à ses desirs. Quelle fut sa joie & combien sa confiance augmenta lorsqu'il vit qu'il lui étoit permis d'entretenir souvent sa chere Eléonor ! avec quel succès il employa, pour lui donner de l'amour, les momens que la Marquise croyoit qu'il consacroit à l'étude ! « Monrose, disoit-elle, je trouve » que ma fille s'énonce avec plus de fa» cilité ; son esprit commence à se déve» lopper ; ses idées sont plus nettes & plus » vives. »

Monrose l'entretenoit dans cette fatale illusion : il voyoit avec plaisir les progrès que sa jeune éleve faisoit dans la science de l'amour ; il échauffoit son imagination en lui lisant des romans ; il avoit le soin de s'arrêter sur les endroits les plus passionnés pour les faire sentir à Eléonor ; elle l'écoutoit avec avidité & se laissoit aller insensiblement aux attraits de la séduction. Déjà on s'écrivoit de part & d'autre des lettres fort tendres. On se voyoit souvent, sous prétexte d'acquérir de l'esprit, & plus on se voyoit, plus on s'aimoit.

Le Marquis de C... homme pétulant & d'un esprit très borné, en avoit cependant assez pour connoître les défauts de

ſon épouſe ; il s'emportoit contre elle & lui reprochoit avec aigreur ſa conduite ; il aimoit ſincérement ſes enfans ; il s'intéreſſoit vivement à leur bonheur ; il ne regardoit pas d'un œil auſſi indifférent que la Marquiſe les démarches de Monroſe auprès d'Eléonor ; il lui défendit expreſſément de recevoir ſes viſites. Eléonor, à cet ordre, parut conſternée : l'amour avoit fait une trop profonde bleſſure à ſon cœur : rien n'étoit capable d'opérer ſa guériſon.

Les bruſqueries du Marquis & l'air triſte d'Eléonor firent bientôt connoître à Monroſe qu'il s'élevoit quelque orage contre ſon bonheur ; ce qui acheva de le confirmer dans cette idée, c'eſt la froideur avec laquelle la Marquiſe le recevoit : elle avoit enfin reconnu que ſes aſſiduités auprès de ſa fille pouvoient tirer à conſéquence. Monroſe avoit fondé ſes principales eſpérances ſur la confiance que cette mere aveugle lui témoignoit ; cependant en homme habile & conſommé dans l'art de l'intrigue, il prit une autre route pour parvenir à ſon but. Il connoiſſoit le cœur d'Eléonor : il en étoit aimé : il convint avec elle qu'il ceſſeroit d'aller chez la Marquiſe ; mais, avant de ſe ſéparer, on

songea aux moyens d'entretenir un commerce de lettres.

Monrose ne parut plus aux assemblées qui se tenoient chez la Marquise. Il écrivoit tous les jours à Eléonor & tâchoit de la disposer insensiblement à des entrevues secrétes. Il savoit par expérience que l'amour s'irrite par les difficultés, & qu'une fille qui franchit une fois les premieres bornes de la pudeur, court d'elle-même ensuite au précipice. Eléonor, après bien des réflexions, des craintes, des incertitudes, & après avoir écouté & lutté longtems contre le murmure de la vertu, céda enfin aux désirs de son amant. Ils se virent pendant plusieurs mois sans que rien troublât leur bonheur. Monrose, pour plaire à Eléonor, étoit fort réservé : il calmoit la violence de ses désirs; cependant il ne vouloit pas manquer l'occasion de couronner ses vœux : on pouvoit découvrir le mystere des rendez-vous & ruiner entierement ses espérances. Pénétré de ces réflexions, il proposa à Eléonor de se promener dans un labyrinthe de charmilles que la Marquise entretenoit avec beaucoup de soins. Plusieurs jets d'eau qui s'élevoient à une hauteur prodigieuse & retomboient avec fracas, des allées couvertes

vertes à perte de vue & où regnoit une continuelle fraîcheur, des bancs de gazon disperſés çà & là, tout contribuoit à rendre ces endroits délicieux & à en faire autant de retraites propres à l'amour. Eléonor n'entra qu'en tremblant avec Monroſe dans ces lieux qui devoient être le tombeau de ſon innocence; elle avoit un preſſentiment ſecret des malheurs qui l'y attendoient.

A meſure que nos deux jeunes amans s'enfonçoient dans cette agréable ſolitude, Monroſe devenoit plus tendre, plus empreſſé; Eléonor plus timide, plus foible. Après quelques tours de promenade l'un & l'autre s'aſſeyent. Eléonor promenoit autour d'elle des regards inquiets: à peine oſoit-elle lever les yeux ſur Monroſe. « Vous me haïſſez donc, lui dit-il? » Cruelle, eſt-ce ainſi que vous récompen- » ſez mon amour? » Il ſe jette auſſi tôt à ſes pieds, prend une de ſes mains & l'arroſe de ſes larmes (qu'un amant dans cette ſituation eſt à craindre!) Eléonor étoit dans une grande émotion: ſon cœur éprouvoit la plus vive agitation: elle pouvoit à peine reſpirer: ſa vertu l'abandonnoit. Quelques pleurs qui s'échaperent malgré elle furent le ſignal de ſa défaite.

Monroſe s'applaudiſſoit en ſecret de ſon triomphe : ſon bonheur lui paroiſſoit certain : un mariage avantageux alloit réparer les déſordres de ſa fortune occaſionnés par les écarts d'une jeuneſſe libertine. Eléonor, de ſon côté, ne tarda pas à être inconſolable : elle étoit déchirée par tous les remords qui ſuivent ordinairement les plaiſirs & la perte de la vertu : elle n'oſoit plus paroître devant ſa mere : comment lui avouer ſa faute ? A quels reproches n'alloit-elle pas s'expoſer ? cependant ſon état ne lui permettoit pas de déguiſer plus long-tems : de jour en jour les marques de ſon déshonneur ſe faiſoient appercevoir : encouragée par les ſollicitations de ſon amant, elle alla en tremblant dans la chambre de ſa mere & elle lui révéla le fatal ſecret avec toute la honte qu'inſpire l'aveu d'une mauvaiſe action. La Marquiſe entra dans une grande fureur & chaſſa Eléonor de ſa préſence; elle reconnut, mais trop tard, la dangereuſe illuſion qui l'avoit abuſée ; elle ſentit ſes torts, & elle ſe hâta de les réparer par un mariage mal aſſorti qui fût généralement déſaprouvé & très-malheureux.

Par M. Jaymebon, fils, préſident au grenier à ſel d'Argenton en Berry.

NARCISSE.

Imitation de la quatrième Nuit d'Young.

ECARTANT loin de moi l'aſſemblage biſarre
Des rêves inſenſés où le ſommeil m'égare,
Je me reveille encor, lorſque du haut des airs
De ſon obſcurité la nuit ceint l'Univers.
De ma foible raiſon le ſeul flambeau m'éclaire.
Hélas! toujours rongé d'une douleur amère,
Je ſens qu'au ſein des nuits environné d'horreurs,
Si j'entr'ouvre les yeux, c'eſt pour verſer des pleurs.
L'amant impatient, plein d'une heureuſe attente
Vole aux lieux fortunés qu'a preſcrits ſon amante.
Exact autant que lui, mon cœur, mon triſte cœur
Se trouve au rendez-vous où l'attend la douleur.
Voici l'heure funeſte où la nuit les raſſemble,
Où ce cœur & mes maux s'entretiennent enſemble.
Souveraine des nuits, tendre divinité,
Toi, qui ſais inſpirer la ſenſibilité
Qui, ſur un char d'argent, dans une paix profonde

Regnes avec éclat sur les flambeaux du monde ;
Descends, inspire-moi des chants dignes des
cieux,
Tu vois de tous côtés leurs cours harmonieux.
Rivale du soleil, quand la nuit te rappele,
Tu conduis à ton tour leur marche solemnelle ;
Fais passer dans mes vers leurs accords ravissans,
Ils vont toucher les cœurs par de plaintifs accens.
Ah! déjà je succombe à la mélancolie,
De ses traits pénétrans mon ame est attendrie.
Oui, mon sujet te plaît, je pleure une beauté
Qui m'offroit ta douceur & ta simplicité.
Chere Narcisse, hélas! triste, pâle & tremblante
Je crois t'entendre encor d'une voix expirante
Dire : « Il est nuit pour moi, pour moi tout est
» flétri,
» Jeunesse, espoir, bonheur, tout est enseveli. »
Non, la nuit du cercueil où repose ta cendre
Ne fut jamais si noire, ô malheureux Philandre.
Par-tout enveloppé de mortelles vapeurs
Je ne vois qu'un tissu, qu'un cercle de malheurs.
Rarement ils sont seuls, ils accourent en presse,
Ils aiment à nous suivre, à nous poigner sans
cesse.

A peine ton tombeau se referme, ô mon fils,
Que tous deux, mes enfans, je vous vois réunis;
La gaîté, la jeunesse, une voix séduisante,
Un cœur fait pour aimer, une beauté touchante;
Narcisse avoit ces dons, s'élevoit sous mes yeux;
Le Ciel, par ses faveurs, remplissoit tous mes vœux,
Je ne possédois point d'espérances plus cheres;
J'étois, j'étois enfin le plus heureux des pères.
Titre brillant & vain qui m'a trop abusé!
Sous son éclat flatteur l'abîme s'est creusé.
La mort fit signe au ver d'attaquer cette rose,
Et le ver l'a piquée à peine encore éclose.
Dès que je vis ses yeux presqu'éteints, languissans,
Ne jeter, ne rouler que des regards mourans:
Qu'elle ne m'offrit plus qu'une bouche flétrie,
Et peu d'attachement aux objets de la vie,
Lorsque je vis enfin l'ame des assistans
Se remplir tour-à-tour de noirs pressentimens;
Cœurs sensibles, jugez de mon impatience
A fuir, à l'arracher des lieux de sa naissance,
De ces climats glacés sur qui les vents du Nord
Soufflent à tout moment & le froid & la mort.

Tendre amour, ton flambeau découvre aux yeux
du ſage,
L'objet dont le Ciel a fait choix ;
De l'amitié ſincère il écoute la voix :
Il rend à la juſtice un éternel hommage ;
Son cœur eſt échauffé du plus noble courage ;
La prudence le guide & lui dicte ſes loix.
Que ce portrait ſublime, ennoblit la nature !
Au feu de tes pinceaux divins,
Mon ame s'éleve, s'épure :
Que j'aime l'homme que tu peins !
Mais lorſque tes crayons nous tracent ſa foibleſſe,
L'amour-propre caché ſous un maſque trompeur,
L'ardente ambition, qui deſire ſans ceſſe,
La licence éveillant l'audace & la fureur,
La colere portant un poignard homicide,
La ſombre jalouſie étouffant la raiſon,
L'envie au regard louche, au teint pâle & livide,
La baſſe flatterie offrant un doux poiſon,
Lorſque je vois hélas ! l'avarice ſordide,
Ou le luxe inſolent corrompre tous les cœurs ;
Et l'irreligion, que la volupté guide,
Regner impunément ſur les débris des mœurs ;
Confus, humilié, je me dis à moi-même,

Est-ce là ce mortel vanté,
L'ouvrage de l'Etre suprême?
Je ne vois plus en lui qu'un monstre détesté,
De vices, de forfaits criminel assemblage;
Mais quoi? de ce triste naufrage
Nul mortel n'est-il excepté?
Quoi! tu n'aurois tracé que la trompeuse image
D'un cœur sensible & généreux.
Ah! s'il n'existoit plus de mortel vertueux,
Aurions-nous ton ouvrage?

Par M. de G...

MADRIGAL.

A Mlle le Chantre, jeune Musicienne d'un mérite distingué.

Tu réunis à l'esprit, la sagesse,
Mille talens, mille charmes divers.
Ta voix, tes yeux inspirent la tendresse,
Chaque cœur vole au-devant de tes fers.
Tu nous ravis ainsi qu'une autre fée;
Chacun t'admire & t'aime tour-à-tour.

Lorſqu'on t'entend, on te prend pour Orphée,
Lorſqu'on te voit, on te prend pour l'Amour.

Par M. d'Azemar, lieutenant au régiment de Touraine.

LA VENGEANCE INUTILE.

FACHÉ contre ma bergere,
J'oſai me plaindre un jour
A l'Amour
De ſon humeur ſévére.
Quoi, me dit en riant
Ce dieu charmant,
L'inhumaine
Mépriſe tes feux?
Rompts ta chaîne,
Formes d'autres nœuds.
J'ai tenté l'entrepriſe,
Mais inutilement:
Quand on aime Céphiſe,
Peut-on être inconſtant?

Par le même.

LE PLAISIR D'AIMER.

ROMANCE.

Sur l'AIR : *Jusque dans la moindre chose*, &c.

TOI, dont le dieu de Cythère
Forma les traits enchanteurs,
Aimable & jeune Glicère,
Pourquoi fuis-tu ses douceurs ?
Ah !... L'amant le plus sincère
T'auroit bientôt sû charmer,
S'il avoit le don de plaire
Comme il a celui d'aimer.

C'est dans la plus vive flâme
Qu'on trouve le vrai bonheur ;
Que l'amour regne en ton ame
Comme il régne dans mon cœur.
Il te combla sans partage
De ses dons les plus charmans :
Tu lui dois le tendre hommage
Des beaux jours de ton printems.

Vois comme la jeune Rose
Qui vient de s'épanouir
Céde à l'ardeur qu'elle cause
Au tendre & badin zéphir ;
Vois les oiseaux à l'ombrage
Se livrer à leur penchant :
Leurs plaisirs t'offrent l'image
De ceux qu'on goûte en aimant.

Par le même.

CONTE.

AGNÈS, d'un œil content, voyoit déja paroître
Ses jeunes & tendres appas ;
Quinze printems l'avoient vu croître,
Et son cœur soupiroit pour le jeune Licas.
Un jour à sa maman austére
Agnès parut le sein à demi-nud,
Pourquoi n'avoir pas de fichu,
Lui dit-elle, d'un ton sévére ?
Agnès répond, en soupirant tout bas ;
De beaux habits pour moi vous êtes trop avare,
Et si je cache mes appas,
Avec quoi, voulez-vous, Maman, que je me pare.

Par M. Couret de Villeneuve, fils, à Orléans.

iere
fet,
le la
elui
e la
pre-
ien,
ari,
e, *ri-*
é est
le,

e,
auc.
eux.

x.

lore.

s ap-pel-le

-veau choix.

sa voix: voix.

ous enfla-mer

e ardeur nou-

est être fi-del-

jours aimer,

ours ai-mer.

AGI

S

Q

Et fon

U

A

P

L

Agn

De bea

E

Avec q

L'EXPLICATION du mot de la premiere énigme du Mercure du mois de Juillet, second volume, est *Epingle*; celui de la seconde est la *Mouche* de toilette; celui de la troisiéme est *Silence*; celui de la quatriéme est *Duchesse*. Le mot du premier logogryphe est *Chiendent*, *chien*, *dent*. Celui du second est *Mariage*, *mari*, *âge*, *ame*, *ami*, *mer*, *air*, *amer*, *tage*, *rime*, *ire*, *ramage*. Celui du quatriémè est *glaive*, *gale*, *lie*, *âge*, *gai*, *agile*, *il*, *le*, *la*, *ave*, *vil*, *va*, *Eva*.

ÉNIGME

Des couleurs de l'Iris quelquefois revêtue,
Je plonge au fond des eaux, ou plane dans la nue.
Par moi l'esprit s'annonce & parle à tous les yeux.
J'orne le dieu charmant qui préside à Cithère;
L'oiseau fier & hardi qui porte le tonnerre,
L'Africain, l'Indoustan, le messager des cieux.
Fléau du malfaiteur, fléau de l'innocence,
Je fais le bien, le mal également;
Et je puis consoler l'amant

Dans les disgraces de l'absence.
Par moi, plus d'un gueux s'enrichit,
Plus d'un plaisant se divertit,
Plus d'une belle s'enlaidit,
Plus d'un marchand perd son crédit.
Point d'acte important dans la vie,
Point de solide engagement,
Point de traité, point de serment
Que je ne ratifie.
Arbitre des destins du monde,
J'unis d'un trait les peuples & les rois;
Je sers à publier les lois,
Et sur moi leur vigueur se fonde.
Quelque juste que soit pourtant cette peinture,
Etre fluet, chetif & de mince encolure,
Jouet des zéphirs & du vent,
Vrai symbole de l'inconstance,
Je n'ai par moi nulle excellence
Et ne suis qu'un foible instrument.

Par M. Candelon.

AUTRE.

ENFANT des élémens ils me font tous la guerre;
Je nais sur terre & péris dans les flots,
Mon sein, pour mes rivaux, récelle le tonnerre,
Et les dons de Cerès pour mes chers commençaux:
Preux chevalier errant ma devise est la gloire,
J'affronte les périls; je vole à la victoire,
Je me nomme César, Louis ou la valeur;
Quoique pesant de corps je suis très-grand marcheur,
Et pour servir Bellone en ma course funeste,
Une aiguille me guide, un soufle fait le reste.

Par M. Rozier, ancien cap. d'infanterie.

AUTRE.

Imitée de Scaliger.

CHAMPIONNE inflexible, immobile guerriere,
Je combats sans plier, sans tourner le derriere.
L'ennemi qui me frape est blessé de ses coups;

Avec lui cependant j'ai toujours le dessous.
Or, vous saurez, lecteur, que ce digne adversaire
Est mon frere,
Ou du moins mon parent, puisqu'une même main
Nous paîtrit d'un même levain.

Par Mlle Bordier, à Bonneval en Beauce.

AUTRE.

Suis-je plante, suis-je arbrisseau ?
La chose est assez équivoque :
Loin que la froidure me choque ;
Je n'en parois que plus vif & plus beau.
La terre par qui tout végéte,
Ne me reçoit point dans son sein ;
Ma propagation secrette,
D'aucun mortel n'a recours à la main :
C'est en certains endroits où le hasard me jete ;
Que se fait mon accroissement ;
Mais qui me fournit l'aliment ?

Oh ! c'est une autre affaire ;
Si je découvrois ce mystere,
Que te resteroit-il, lecteur, à deviner ?
Envain tu voudrois combiner ;
Car dans mon nom je ne vois rien à faire.

Par M. Mustel, étudiant à Rouen.

LOGOGRYPHE.

Si vous avez des minéraux
Une connoissance légere,
Par les plus faciles canaux
Vous allez trouver le mystere.

Sous un de mes traits principaux
Pour me montrer dans cette classe ;
Ma couleur, entre les métaux,
Occupe la premiere place.

Ce n'est point tout ce que je vaux :
Parmi les plantes vulnéraires,
Qui ne sait, contre certains maux,
Que mes effets sont salutaires ?

A mon col brille bel & bien
Ce qui vaut en amour mieux que belles paroles :
Enfin ce qui (sans hyperboles)
Donne les graces, le maintien,
Les talens, la vertu, les degrés aux écoles,
Et qui, tout bien prisé, vaut un peu plus que rien.

Si l'on m'ôte le chef & qu'en deux on me coupe,
La terre quelque tems me porte dans son sein ;
Puis après, la faucille en main,
Sur moi, des paysans en troupe,
Viennent à qui mieux mieux
Fondre dès le matin.

Si l'on m'ôte deux pieds & qu'on renverse l'ordre,
Des six que l'on m'aura laissés
Je donne, non pas le mot mordre,
Mais un mot qu'aux siécles passés,
On croioit désigner l'action d'une brute
Ou d'un insecte seulement,
Et qui peut bien présentement,
Sans cependant qu'on s'en rebute,
Se prendre au figuré pour peindre justement
Ce que plus d'un mortel, sans faire la culbute,
Fait du matin au soir & toujours gravement ;

Mais si tu veux à cinq pieds me réduire,
Crains de m'avoir pour compagnon;
Je suis un mal difficile à détruire,
On me craint comme le charbon.
Si tu m'ôtes six pieds je suis dans la grammaire,
Tu me nommes à chaque instant;
Où si tu le veux autrement,
Car mon bonheur est de te plaire,
Je suis un signe, un caractère
Qu'on appèle note en chantant.

*Par M. le Chevalier de D**.*

AUTRE.

D'UNE admirable république,
Je suis l'ouvrage merveilleux;
A former ma douce fabrique,
Chaque membre est industrieux,
On diroit que Flore elle-même
A, dans sa bienfaisance extrême,
Choisi ces zélés artisans,
Pour mieux nous rendre ses présens.
Lecteur, je suis tout autre chose,

Par un très-léger changement :
Mon horrible métamorphose
Me rend cruelle très-souvent ;
Je mords, j'arrache, je déchire,
Tant que je puisse assez détruire,
Hélas ! qui ? mes propres égaux ;
Ceux avec lesquels je suis née ;
Telle est ma triste destinée !
Mes dents sont autant de bourreaux
Qui retranchent de leur espéce,
A force de les mettre en piéce :
Qui peut ne me pas concevoir ?
Je suis si facile à savoir ;
Que je n'ai pas besoin de dire
Que quatre doivent me suffire :
Oui, quatre lettres font mon nom ;
En Languedoc j'ai du renom ;
Dans le sens anagrammatique,
J'habite en plus d'une boutique.

Par M.... de Savigny.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Observations fur toutes les parties de la phyfique & de l'hiftoire naturelle, extraites & recueillies des meilleurs mémoires; tome IV. *in*-12. A Paris, rue Dauphine, chez Jombert, pere, libraire du Roi pour le génie & l'artillerie.

Le premier volume de cette collection utile parut en 1719; on l'attribue au P. Bougeant. Les deux fuivans furent publiés en 1726 & en 1730. M. Grozellier, qui en eft l'éditeur, ainfi que du quatriéme volume que nous annonçons, a écarté de fa collection tout efprit de fyftême, & ne s'eft occupé qu'à raffembler des matériaux prêts à être mis en œuvre par ceux qui voudront par la fuite établir quelque hypothèfe. C'étoit auffi le confeil que le fage Fontenelle avoit donné à M. Grozellier lui-même. « Ne faifons » point de fyftême, lui difoit-il, nous ne » fommes point affez riches pour cela; » faifons beaucoup d'expériences, amaf- » fons des faits; peut-être viendra-t-il

» dans la suite quelque genie heureux
» qui, profitant des découvertes que l'on
» aura faites avant lui, pourra former un
» systême; mais jusqu'ici nous n'avons
» pas assez de richesses. »

Comme l'éditeur cite exactement les sources où il a puisé, c'est au lecteur à s'attacher principalement aux faits qui lui paroîtront les mieux prouvés.

Les faits concernant l'histoire naturelle des animaux ne sont pas les moins curieux de ce recueil. Il y a des animaux, nous dit-on, qui aiment l'or. Quand le coq ou l'épervier voient un grain d'or, ils le devorent aussi tôt. On en dit autant des canards. Aldrovandus rapporte sur ce sujet une histoire qui révéle un merveilleux secret pour s'enrichir. Un pauvre homme s'apperçut un jour que, dans la fiente de certains canards qui barbottoient le long d'une rivière, il y avoit de petits grains brillans comme de l'or. Il jugea que ces grains pouvoient venir du sable que les canards avaloient en barbottant. Dans cette pensée, il fit achat de plusieurs canards, qu'il mit le long de la riviere, & eut soin de tenir toutes les nuits un drap étendu par terre dans l'endroit où ces canards se retiroient. Tous les matins il

il venoit faire sa visite, & il trouvoit dans son drap une grande quantité d'or. Il s'enrichit considérablement par ce moyen, & devint le plus opulent de sa province. *Journal des Sçavans, de 1703.*

On voit dans les étangs & dans les fossés qui environnent le château de Fontainebleau, des carpes monstrueuses dont quelques-unes, à ce que l'on prétend, y sont depuis plus de cent ans; mais si on rejette ce fait, les écailles blanches de plusieurs de ces carpes & leurs mouvemens lents prouvent assez du moins que les poissons ont leur vieillesse comme les hommes. Columelle rapporte à ce sujet que, de son tems, on trouva un certain poisson dans l'étang de César qui étoit auprès de Pausilippe, qui avoit vécu soixante ans; & Gesner raconte que dans un étang qui est en Suabe près d'Hailbrun, on prit, en 1447, un poisson qui portoit à ses nageoires une bague avec cette inscription: *Je suis le premier poisson que Fréderic II, Empereur, mit en cet étang, le 5 Octobre* 1203, d'où l'on peut conclure que ce poisson avoit vécu plus de deux cens seize ans. *Voyage d'Italie, traduit de l'anglois de Richard Lassels.*

M. le Comte d'Aligny, seigneur de la

terre de Bouze, à une lieue de Beaune en Bourgogne, avoit un ânon de deux ans fort & vigoureux. Cet animal alla un jour, selon sa coutume, paître le matin dans le parc du château. Il mourut deux heures après. Comme il n'avoit paru en lui aucun signe de maladie, & qu'au contraire on l'avoit vu ce jour-là même sauter & gambader dans le pré, on voulut savoir quelle avoit été la cause de sa mort. On le fit donc ouvrir, & l'on trouva dans son estomac cent cinquante jeunes frêlons qui n'avoient que la moitié de la grosseur ordinaire. Il y en avoit encore une trentaine tous vivans. L'animal, en broutant l'herbe dans le pré, avoit mangé un nid de frêlons, enveloppé dans de la mousse; ces frêlons avoient dévoré dans deux heures l'estomac de l'ânon. M. d'Aligny se transporta dans le parc, y trouva les restes du nid, & plusieurs jeunes frêlons qui voltigeoient autour. C'est de ce seigneur que M. Grozellier tient cette observation.

Madame la Comtesse d'Aligny a aussi rapporté qu'étant malade de la petite vérole, elle avoit une chate qui ne la quitta point pendant tout le tems de sa maladie; qu'elle se tenoit toujours couchée sur son

lit; qu'elle la nourrissoit très-bien, & lui donnoit les restes de tout ce qu'on lui apportoit à manger, ce qui auroit dû l'engraisser beaucoup; cependant cette chate, qui dormoit presque toujours, devint si maigre, qu'elle mourut au bout de trois semaines, avant même que la Dame fût relevée de sa maladie. On n'a pas douté que ce ne fut le venin de la petite vérole qui, ayant attaqué cet animal, l'avoit ainsi amaigri, & avoit causé sa mort. Cette observation rend assez probable ce que disent quelques auteurs sur la transmission des maladies aux animaux. On assure assez communément que les chiens prennent la goutte en couchant avec des goutteux.

Quoique l'éditeur ne se rende pas garant des faits qu'il rapporte, il y en a plusieurs cependant qu'il auroit dû rejetter comme contraires à toute bonne physique, & qui ne peuvent être placés que dans la classe des tours d'adresse; tel est celui qu'il rapporte du chevalier Borry. Cet alchimiste se vantoit qu'après avoir exprimé seulement par la trituration le suc de quelque simple que ce soit & l'avoir mis dans une bouteille à long col, il le convertissoit en une terre séche qui,

soumise à la chaleur du bain, faisoit paroître la figure du simple. Le chevalier Borry ajoutoit qu'au lieu du suc, ayant mis plusieurs fois dans cette bouteille de la terre fraîche de cimetiere, il avoit vu mille spectres & mille fantômes. Ceux qui amusent le Public à Paris sur les boulevards par des recréations de physique, font cette espéce de résurrection ou de palingénésie par le moyen d'une sorte d'encre glutineuse & sans couleur avec laquelle ils tracent sur un papier le dessin de la fleur ou de la plante qu'ils desirent faire reparoître. Ils répandent dessus ce papier quelque terre, sable ou poussiere colorée réduite en poudre très-fine. Ils secouent le papier & l'on conçoit que le dessin tracé, étant formé d'une espéce de glu, doit rester coloré & faire voir la figure de la plante brûlée. Quelquefois l'on se sert de la limaille de fer mêlée dans de la terre ou dans la cendre de la plante, & au moyen d'une pierre d'aimant on réussit aisément à séparer cette limaille & à lui faire prendre la forme de la plante. Tout ceci est masqué par plusieurs préparations & par différens tours de mains qui rendent ce spectacle assez récréatif, mais l'amusement est tout le

profit qu'on peut tirer de semblables expériences.

Précis national ou tableau de la Société dans ses détails. A Paris, chez l'Esclapart, libraire, rue de la Harpe, près le collége d'Harcourt; Tilliard, libraire, quai des Augustins; Hérissant, imprimeur du cabinet du Roi, & libraire, rue St Jacques, & au cabinet littéraire pont Notre-Dame. Prix, 12 liv.

Ce tableau ou cette carte qui est composée de plusieurs feuilles, a environ neuf pieds de long sur quatre & demi de haut. On debite aussi cette carte sous le format *in folio*. Le tableau de la Société qu'elle présente est distribué sur trois colonnes. La premiere offre le modèle du dénombrement des habitans & des biens de la campagne; la seconde, le modèle du dénombrement des habitans des villes, repartis selon leur état & leur fortune; la troisiéme rassemble tout ce qui a rapport aux ports de mer. On se rappele en voyant cette carte celle que feu M. Pessellier avoit dressée. On a fait quelques corrections & quelques augmentations dans celle que nous annonçons, mais qui ont besoin des

développemens que l'auteur nous promet.

Observations sur les maladies des armées dans les camps & dans les garnisons, avec des mémoires sur les substances septiques & anti-septiques, lus à la société royale; par M. Pringle, chevalier baronet de la Grande-Bretagne, & médecin ordinaire de la Reine. Seconde édition, revue, corrigée & augmentée sur la septiéme édition angloise; 2 vol. *in*-12. A Paris, chez Ganeau, libraire, rue St Severin, aux armes de Dombes & à St Louis.

Ce bon ouvrage est le fruit d'une étude éclairée par la saine physique, & il est appuyé sur des observations constantes. L'habile médecin, après avoir divisé & rangé par classes les maladies qui sont communes à la vie militaire, en examine les causes générales, c'est-à-dire celles qui dépendent de l'air, du régime & des autres circonstances comprises communément, quoiqu'improprement, sous le nom de *non-naturels*. Quelques lecteurs seront sans doute surpris de voir les hôpitaux dont l'unique destination est de servir au rétablissement & à la conserva-

tion de la ſanté, rangés dans cet ouvrage au nombre des principales cauſes des maladies qui détruiſent les armées. L'auteur n'y a ſans doute été déterminé que par ſes obſervations ſur le mauvais air & ſur les autres inconvéniens inſéparables des hôpitaux.

L'explication des cauſes générales des maladies des armées eſt ſuivie de l'expoſition des moyens d'en écarter quelques-unes & de rendre les autres moins dangereuſes. Cette ſeconde partie de l'ouvrage eſt terminée par une comparaiſon des diverſes quantités de malades en différentes ſaiſons, afin qu'un général puiſſe ſavoir avec quelque degré de certitude le nombre de troupes ſur lequel il peut compter en quelque tems que ce ſoit.

La troiſiéme & derniere partie de l'ouvrage eſt principalement deſtinée à éclairer la pratique. Elle regarde particulierement le médecin ou ceux qui ont fait une étude ſuivie de la médecine. M. le chevalier Pringle a joint aux obſervations ſur les maladies des armées une ſuite d'expériences ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques, avec des remarques ſur leur uſage dans la théorie de la médecine.

La raiſon pour laquelle on voit ſi peu de mariages heureux, c'eſt que les jeunes filles emploient tout leur tems à faire des filets, & qu'elles ne penſent point à faire des cages.

Dans un chapitre de cette bibliothéque on a donné l'origine de pluſieurs proverbes ou de façons de parler proverbiales, de celle-ci, par exemple, *il eſt ſur un grand pied dans le monde.* Autrefois, nous dit-on, on eſtimoit beaucoup en France un grand pied; & la longueur des ſouliers, ſur-tout dans le quatorziéme ſiécle, étoit la meſure de la diſtinction. Les ſouliers d'un prince avoient deux pieds & demi de long; ceux d'un haut baron, deux pieds. Le ſimple chevalier étoit réduit à un pied & demi; & c'eſt delà que nous eſt reſtée l'expreſſion; *Il eſt ſur un grand pied dans le monde.* Cette expreſſion, quelle que ſoit ſon origine, a ſouvent fait naître des plaiſanteries. Un boſſu, qui ſavoit l'hiſtoire apparemment, voulut un jour faire uſage de ce proverbe contre un homme qui avoit un pied très-grand, mais ſans aucune prétention à la nobleſſe. *Il faut avouer*, lui dit-il, *que vous êtes*, Monſieur, *ſur un grand pied dans le mon-*

de. L'homme au grand pied se contenta de lui répondre froidement. *Il est vrai*, Monsieur, *que la fortune ne m'a pas tourné le dos.*

Ces sortes de reparties ne manquent point dans cette bibliothèque. On y trouvera encore une assez bonne provision d'anecdotes, de naïvetés, saillies, gasconades, grace aux recueils qui en ont déjà été publiés & dont l'éditeur a sçu faire son profit. On disoit à un Gascon qui étoit dans un embarras : *Faites reculer votre cheval.* « Il est du pays, dit-il, il ne recule » point. »

Un Officier Gascon demandant à un ministre de la guerre ses appointemens, lui représenta qu'il étoit en danger de mourir de faim ; ce ministre lui voyant un visage plein & vermeil, lui répondit que son visage le démentoit : « Ne vous » y méprenez pas, Monsieur, lui dit le » Gascon ; ce visage n'est pas à moi, je » le dois à mon hôtesse qui me fait crédit » depuis long tems. »

Un Gascon ayant reçu des coups de bâton, dont il étoit menacé depuis longtems, se consola en disant : « Bon, me » voilà guéri de la peur. »

Parmi les anecdotes il y en a plusieurs qui regardent Bautru, que les mémoires du tems nous dépeignent comme un bel esprit : cependant à en juger par les différens traits que l'on rapporte de lui, c'étoit une espéce de turlupin, un plaisant de profession & de ces gens qui se chargent volontiers de faire rire les compagnies où ils se trouvent.

M. de Montholon affectoit une façon de parler singuliere. Un jour qu'il faisoit sa cour à la Reine Anne d'Autriche avec Bautru, la Reine lui demanda lequel il préféroit de son cheval Alezan ou de son cheval Pie. « Madame, dit-il, dans un » jour d'affaire, quand je suis sur mon che- » val Alezan, je n'en descendrois pas pour » monter mon cheval Pie; & quand je suis » sur mon cheval Pie, je n'en descendrois » pas pour monter sur mon cheval Ale- » zan. » La conversation changea.

De quelques exemples imités & de plusieurs autres qui ne le seront pas : c'est le titre d'un chapitre particulier de cette collection. Une Reine qui étonna l'Europe par un mêlange de foiblesses & de grandes vertus, Christine, avoit agréé l'hommage du poëme d'Alaric par Scu-

deri. Elle avoit même destiné à l'auteur pour récompense une chaîne d'or de mille pistoles. Mais elle eût desiré que Scuderi retranchât quelques louanges qu'il avoit données au comte de la Gardie qui étoit tombé dans la disgrace de cette Princesse. Il osa déclarer que des présens plus riches encore ne le détermineroient pas à cette lâche complaisance, & Christine ne lui donna rien. L'éditeur auroit dû rapporter les propres paroles de Scuderi qui répondit « que quand la chaîne d'or seroit aussi » grosse & aussi pesante que celle dont » il est fait mention dans l'histoire des » Incas, il ne détruiroit jamais l'autel où » il avoit sacrifié. » Ce trait seroit dans tous les livres s'il n'étoit pas d'un rimeur ignoré. Je voudrois, ajoute l'auteur de cette bibliothèque, que le chantre immortel d'Enée ne fût pas pour les sentimens au-dessous du chantre d'Alaric. Virgile eut la foiblesse de retrancher de ses Géorgiques l'éloge de Gallus son ami, qu'Auguste avoit disgracié. Mais le reproche que l'on fait ici au chantre de l'Enéide est-il bien fondé? L'histoire fait mention que Gallus conspira contre Auguste son bienfaiteur, & Virgile en pré-

sentant ses poësies à ce prince pouvoit-il lui mettre sous les yeux les louanges d'un sujet ingrat & rebelle ? On a blâmé avec plus de justice Virgile d'avoir trop souvent fait usage de cette maxime de Platon, *de servir les dieux selon le goût du pays*. Il ne cessa de flatter la folie d'Auguste qui vouloit que ses sujets l'honorassent comme un dieu.

La physique & même la chymie contribuent à varier & à enrichir cette bibliothèque. Elles sont ici dépouillées de toutes leurs épines. Les articles qu'elles présentent sont proprement des espèces de récréations de physique qui ne rendront certainement pas les lecteurs meilleurs physiciens, mais qui pourront les amuser, & c'est sans doute le principal objet de l'éditeur. Le dernier volume rassemble des contes en vers & en prose, des épigrammes, des madrigaux & autres poésies légeres telles que celles-ci.

Ne cherchons point un vain détour
Pour excuser notre foiblesse ;
Les premiers soupirs de l'amour
Sont les derniers de la sagesse.

*A Mademoiselle de St C***, en lui envoyant des mirabelles de Metz.*

Perette, vous avez six ans,
Et les goûts de cet heureux âge:
Le bonbon doit être un hommage
Pour vous au-dessus des amans.
De votre mine enchanteresse,
Quelqu'autre un jour vous parlera;
Mais que de peines il faudra
Pour obtenir votre tendresse!
Trop éloigné de mon printems,
Je n'en pourrai plus prendre aucunes,
Et je veux profiter du tems
Où vous la donnez pour des prunes.

Recueil des pièces qui ont remporté les prix de l'Académie royale des Sciences, depuis leur fondation en 1720; tom. VII, *in*-4°. qui contient une partie de pièces de 1753, celles de 1756 & 1757, & le reste de celles de 1760. A Paris, chez Panckoucke, rue des Poitevins à l'hôtel de Thou.

Les deux premiers mémoires de ce volume ont concouru pour le prix de 1753

dont le sujet étoit : « La maniere la plus » avantageuse de suppléer à l'action du » vent sur les grands vaisseaux. » On examine dans le mémoire suivant la théorie des inégalités de la terre. Le quatriéme & le cinquiéme mémoires agitent cette question : « Quelle est la meilleure maniere de diminuer le roulis & le tangage d'un navire, sans qu'il perde sensiblement par cette diminution aucune » des bonnes qualités que sa construction » doit lui donner ? » En 1760 on proposa l'examen des altérations du moyen mouvement des planètes. Il y a un mémoire sur cet objet, c'est le sixieme de ce volume. Les deux derniers mémoires contiennent des recherches sur les altérations que la résistance de l'Ether peut produire dans le moyen mouvement des planètes.

La fondation du prix de l'académie, par M. Rouillé de Meslay, est une époque intéressante dans l'histoire des sciences ; elle a produit des recherches estimables sur les plus belles parties de la physique céleste & de la théorie de la navigation. Nos connoissances sur les effets de l'attraction, ajoute M. de la Lande, éditeur de ce volume, sont dues en grande partie à ce bel établissement ; & il n'y a guères

de recueil aussi intéressant que celui que nous continuons de donner au Public. On sera peut-être surpris que l'exemple de M. Rouillé de Meslay n'ait déterminé personne à le suivre & à contribuer, par quelque établissement du même genre, aux progrès de nos sciences. Ces études aussi difficiles & aussi rares qu'elles sont curieuses & importantes, ont besoin de l'émulation & des secours que procurent de semblables institutions.

Agriculture complette, ou l'art d'améliorer les terres, contenant la maniere d'enclorre les terres; des pâturages & des prairies; comment on doit faire le foin; des différentes graines de foin; des terres labourables; du labour; de la semaille des bleds; des fumiers & autres amendemens; des différentes espéces de bleds & de grains, comme pois, féves, lentilles; de la façon de les ménager & de les employer; du chanvre, du lin, du houblon; des différentes façons de faire la dréche: traduit de l'anglois de Mortimer; seconde édition; 4 vol. *in*-12. avec figures, 10 liv. reliés. A Paris, chez Saugrain, jeune, libraire, quai des Augustins.

Ce livre d'agriculture eſt un traité pratique de toute l'économie champêtre. L'auteur Anglois, bien différent de nos agriculteurs théoriciens qui, le plus ſouvent, n'ont jamais ſemé ou labouré que dans une caiſſe, a toujours vécu à la campagne, occupé à faire valoir ſes propres terres. Les préceptes qu'il donne ſont le réſultat d'une pratique conſtante & bien préférable ſans doute à ces ſpéculations plus curieuſes qu'utiles que le fermier ne réaliſe jamais qu'à ſes dépens. La traduction françoiſe a d'ailleurs été revue par un homme inſtruit qui, pour rendre cet ouvrage plus utile à nos fermiers, a quelquefois rectifié ou éclairci les obſervations du cultivateur Anglois, & a ajouté pluſieurs inſtructions ſur différentes productions particulieres à la France & que l'Angleterre ne poſſéde point, telles que le raiſin & l'olive.

Traité complet de Chirurgie, contenant des obſervations & des réflexions ſur toutes les maladies chirurgicales, & ſur la maniere de les traiter; par M. Guillaume Mauqueſt de la Motte, chirurgien juré à Valognes, & chirurgien de l'hôpital des troupes du Roi, en

basse Normandie, établi audit lieu; troisiéme édition, revue, corrigée & augmentée de notes critiques, par M. Sabatier, professeur royal en anatomie, chirurgien-major en survivance de l'hôtel royal des Invalides; 2 vol. *in*-8°. A Paris, chez P. Fr. Didot, jeune, libraire, quai des Augustins, à St Augustin; & chez d'Houry, imprimeur, rue de la V. Bouclerie.

Ce traité, publié pour la premiere fois en 1722, fut réimprimé dix ans après avec des augmentations; & il a toujours été très-accueilli parce que les raisonnemens qu'il contient sont fondés sur l'expérience, & que les préceptes y sont confirmés par l'observation. Le nouvel éditeur, pour rendre ce traité encore plus utile, plus commode aux étudians, a corrigé quelques expressions obscures ou vicieuses des premieres éditions; & il a fait usage de ce que des expériences plus suivies nous ont appris, pour rectifier sur plusieurs points importans le jugement de l'auteur.

Code des Seigneurs hauts-justiciers & féodaux ou maximes concernant les fiefs & droits féodaux, les justices seigneu-

riales, & les droits qui appartiennent aux ſeigneurs à cauſe de leur juſtice en pays coûtumier; nouvelle édition, revue, corrigée & conſidérablement augmentée; par M. Henriquez, avocat au parlement; vol. *in*-12. A Senlis, chez N. Deſrocques; & à Paris, chez Saillant & Nyon, libraires, rue St Jean-de-Beauvais.

La matiere des fiefs eſt une des plus épineuſes de la juriſprudence. M. Henriquez, pour mettre cette matiere plus à la portée des propriétaires & des adminiſtrateurs de terres, l'a réduite en maximes claires, préciſes & dépouillées de toutes diſcuſſions, Il indique ſimplement au bas de chaque maxime les ſources où elles ont été puiſées, afin que l'on puiſſe y avoir recours au beſoin. La nouvelle édition de ce code ſera d'autant plus accueillie que l'auteur y a fait des additions utiles. La plûpart ſont relatives au droit d'amortiſſement, aux parages qui ont lieu dans quelques coutumes; aux armoiries, point d'honneur, patronage, droits de formariage & de forſuyance, &c. Un chapitre particulier de ce code traite de l'adminiſtration des communautés d'habitans, objet étranger aux matieres féodales, mais

utile aux seigneurs qui résident dans leurs terres & desirent d'être éclairés sur le parti qu'ils doivent prendre dans les contestations qui s'élevent au sujet des affaires de ces communautés.

Les Economiques, par L. D. H.; troisiéme & quatriéme parties en 2 vol. *in*-12. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Humblot, libraire, rue St Jacques, près St Yves.

Les instructions contenues dans les deux dernieres parties de ces entretiens sur la doctrine économique regardent particulierement la classe stérile & ceux qui sont chargés de la partie de l'administration. Le nom de *stérile* est une dénomination adoptée par les économistes & par laquelle ils désignent la classe des fabricans & de tous ceux qui mettent en œuvre ou préparent les productions de la nature, pour les distinguer de ceux qui travaillent directement & immédiatement à aider ou à multiplier ces mêmes productions, & qu'ils appellent pour cette raison la classe productrice.

On se convaincra de plus en plus en lisant ces entretiens que les différentes classes de la société sont également dé-

pendantes les unes des autres par le cercle des travaux & des dépenses, & que le bonheur par conséquent de chaque individu réside essentiellement dans l'amour de l'ordre & des lois.

Essai d'une nouvelle Minéralogie, traduit du suédois & de l'allemand de M. Wiedman, &c. par M. Dreux, fils, apothicaire de l'Hôtel Dieu de Paris; vol. *in*-8°. petit format. A Paris, chez P. Fr. Didot le jeune, libraire, quai des Augustins.

Cet écrit, publié il y a quelques années à Stockolm en langue suédoise, sous le titre d'*Essai de Minéralogie*, est attribué à M. Cronstedt, savant distingué & actuellement revêtu de la charge de grand-maître des mines dans la Dalécarlie & la Westmanie. Cet essai mérite d'autant plus l'attention des amateurs de l'histoire naturelle, que le Naturaliste Suédois s'est appliqué à leur faire étudier la minéralogie en physicien, & à leur rendre cette étude plus facile en le débarassant de cette multitude de noms & de divisions dont on l'a surchargée jusqu'à présent.

On distribue à l'adresse ci-dessus le deuxiéme volume *in*-4°. de la Pharma-

copée du collége royal des médecins de Londres, traduite de l'anglois sur la seconde édition donnée avec des remarques, par le docteur H. Pemberton, professeur en médecine au collége de Gresham; augmentée de plusieurs notes & observations, & d'un nombre de procédés intéressans, avec les vertus & les doses des médicamens. Le tome troisiéme & dernier de cet important ouvrage est actuellement sous presse.

Antonii de Haen, consiliarii & archiatri S. C. R. A. majestatis necnon medicinæ practicæ in universitate Vindobonensi professoris primarii, Ratio medendi in nosocomio practico; tomus septimus, partes XII & XIII complectens. Quibus accessit ejusdem auctoris DE HAEN, *ad apologeticam Balthasaris - Ludovici* TRALLES *epistolam,* RESPONSIO, *in qua agitur de variolarum inoculatione & curatione.*

Le même libraire a reçu quelques exemplaires des ouvrages suivans : la Médecine vétérinaire, par M. Vitel, contenant l'exposition de la structure du cheval & du bœuf, 3 vol. *in*-8°. Lyon, 1771; prix 18 liv. broché & 21 liv. rel.

Commentaires sur les Aphorismes de

Boerhaave sur la connoissance & la cure des maladies, traduits en françois par M. Moublet, 6 vol. *in*-12. contenant le traité complet des fiévres; Lyon, 1770; prix, 15 liv. rel.

De la Fermentation des Vins & de la meilleure maniere de faire de l'eau-de-vie, *in*-8°. Lyon, 1770; prix, 3 liv. br.

Nouveau Traité du Jeu des Echecs, par le Sr A. D. Philidor, proposé par souscription.

Un problême très-difficile à résoudre, ce seroit de trouver un nouveau jeu qui exigeât de la réflexion, & qui ne fût ni dames, ni cartes, ni dez, ni aucun des moyens usités. Combien la difficulté n'augmenteroit-elle pas, si à cette premiere condition on en ajoutoit une seconde? c'est que le nouveau Jeu inventé fût plus varié, plus parfait que le jeu des échecs.

Le premier pas vers la solution de ce problême feroit de considérer les élémens généraux qu'il est possible de combiner, afin d'obtenir le jeu nouveau que l'on chercheroit. Ces élémens généraux sont le *nombre*, la *forme*, le *mouvement*, le *tems* & l'*espace*: on concevra tout-à-coup, toute

toute l'étendue & toute la beauté du jeu d'échecs, si l'on considére que de cinq élémens avec lesquels la nature exécute toute ses opérations, il y en a quatre d'employés; le *nombre* dans les piéces, la *forme*, dans la diversité des piéces, le *mouvement*, dans la marche des piéces, l'*espace*, dans la division de l'échiquier. Il n'y a que le tems seul de négligé; & le tems n'est rien, ni pour la nature, ni pour le jeu des échecs.

Ce jeu est le seul où l'homme puisse être flatté de quelque célébrité, parce qu'il occupe dans un degré supérieur son esprit, sa pénétration & son génie. Il n'y commet aucune faute qu'il puisse excuser.

Moins il y a de hasard dans un jeu, plus il intéresse l'amour-propre. Or, il n'y a de hasard dans ce jeu que celui qui naît d'une disposition accidentelle de la tête, qui peut être plus ou moins libre. Celui qui est capable de donner au jeu des échecs toute l'attention qu'il exige, est capable des opérations de l'entendement les plus fortes & les plus compliquées. S'il est vrai, comme l'un des premiers génies* du siécle passé l'a dit, que les hommes n'ont

* Léibnitz.

point montré plus de sagacité en aucune chose que dans l'invention des jeux, c'est sur-tout du jeu d'échecs que ce mot doit être entendu.

Ce jeu dédommage du tems qu'on y donne, par l'habitude qu'on y contracte nécessairement de s'appliquer, & de s'appliquer long-tems & avec force. C'est peut-être un des meilleurs remedes à la paresse d'esprit, & l'un des principaux avantages que la jeunesse retire de l'application aux sciences.

Les hommes élevés aux fonctions de la société les plus distinguées, ont excepté le jeu d'échecs du dédain qu'ils ont eu de presque tous les autres jeux : c'est le seul qui n'ait pas besoin du risque de gagner ou de perdre une grande somme d'or, pour intéresser vivement & celui qui joue & celui qui regarde jouer : c'est le seul qui rassemble un grand nombre de spectateurs autour de deux bons joueurs qui ne jouent que pour la gloire de se vaincre, de préférence sur les joueurs médiocres, qui ne jouent que pour la honte de se ruiner.

Le Sr Philidor, encouragé par l'esprit généreux & réfléchi de la nation angloise, publia à Londres, en 1749, un traité sur

les échecs, où l'on vit que ce jeu étoit susceptible de principes généraux, tant sur la force des piéces en particulier, que sur leurs dispositions & sur la valeur des Pions.

L'auteur, qui s'est fait connoître depuis dans sa patrie par un talent qui le place au rang des compositeurs de musique, & dans presque toutes les contrées de l'Europe, par la maniere supérieure dont il joue aux échecs, étoit trop jeune lorsqu'il publia son traité, pour qu'il se promît de donner à son ouvrage toute la perfection qu'on y pouvoit desirer; mais l'indulgence de la nation angloise fut proportionnée à la difficulté de l'entreprise & à la jeunesse de l'auteur.

Si l'homme par excellence qui a fait lui seul trois grandes découvertes, dont chacune auroit suffi à immortaliser un nom, le principe de la gravitation, le calcul de l'infini & la nature de la lumiere & des couleurs, eût encore inventé les échecs, on ne croiroit pas nuire à sa mémoire, en ajoutant à la fin de son éloge, *& il inventa les échecs* : il n'appartenoit donc guères à un enfant d'écrire d'un jeu dont l'invention n'étoit pas même au-dessous de Newton, & qui offre souvent des coups tout

aussi difficiles à résoudre que les problêmes de géométrie les plus compliqués.

Le Sr Philidor a depuis acquis de nouvelles lumieres, fait de nouvelles découvertes, & il desireroit publier par souscription une seconde édition de son ouvrage considérablement augmentée, corrigée & enrichie de toutes les fins de parties nécessaires à connoître ; enfin, un traité complet & digne de ceux qui aimeront encore à jouer aux échecs dans le tems à venir.

Conditions.

I°. Le nom des souscripteurs sera imprimé à la tête de l'ouvrage, à moins que l'on ne reçoive des ordres contraires.

II°. L'ouvrage sera imprimé en françois ou en anglois sur le plus beau papier, format *in*-4°.

III°. L'édition françoise sera imprimée à Paris, & l'édition angloise à Londres. On pourra souscrire pour un exemplaire françois ou anglois, à la volonté des souscripteurs.

IV°. On ne recevra des souscriptions que jusqu'à la fin de Janvier 1772.

V°. L'ouvrage sera délivré aux souscripteurs dans le courant de Mars 1772.

VI°. Le prix de la souscription sera de 24 liv. tournois, argent de France, que l'on paiera en souscrivant.

On pourra souscrire *à Paris*, chez l'auteur, & chez Lacombe, libraire; rue Christine; *à Lyon*, chez Rosset; *à Bordeaux*, chez les Freres Labottiere; *à Rouen*, chez Hérault; *à Londres*, chez Pierre Emesslay, vis-à-vis Southampton Street dans le Strand; *à Edimborg*, chez Kincaid & Creech; & *à Dublin*, chez Ewing; *à Francfort*, chez Eslinger; *à Manheim*, chez Fontaine; *à Dresde*, chez Georges Conrard Walther; *à Berlin*, chez Pitra, & *à Vienne*, chez Trattner; *à Amsterdam*, chez Van Hareveld; *à la Haye*, chez Gosse junior, & Daniel Pinet; *à Turin*, chez les Freres Reycends; *à Varsovie*, chez les principaux libraires, & aux *Deux-Ponts*, au bureau de la gazette, pour toute l'Allemagne.

Les Soliloques ou Entretiens avec soi-même, par le Comte de Shaftesbury, traduits de l'anglois par M. Sinson. A Londres; & se trouve à Paris, chez Des Ventes de la Doué, libraire, rue St Jacques, vis-à-vis le collége de Louis le Grand.

Nous ne pouvons mieux faire connoître cet ouvrage & son auteur qu'en transcrivant ici le discours qui précéde la traduction & qui contient des détails curieux sur la vie & les œuvres du célèbre philosophe Shaftesbury.

« La personne & les ouvrages de Shaf» tesbury sont trop connus pour que je » m'arrête long-tems sur ces deux objets. » Quelques mots suffisent pour rappeler » des écrits si estimés des littérateurs & » des philosophes & un nom si chéri des » cœurs vertueux.

» Antoine Athlei Cooper, Comte de » Shaftesbury, fils du comte de Shaftes» bury, & petit fils de celui qui a rendu » ce nom fameux dans l'histoire d'Angle» terre, nâquit à Londres le 26 Février » 1671. Sa mere étoit fille du comte de » Rutland; son pere n'eut d'autre mérite » que celui d'avoir donné le jour à notre » philosophe. Lorsque Shaftesbury vint » au monde, son ayeul qui se piquoit » d'être physionomiste, crut démêler dans » ses traits quelque chose d'extraordinai» re qu'il prit pour l'empreinte du génie. » Prévenu de cette idée, il résolut de lui » donner l'éducation la plus propre à fa» voriser d'aussi heureuses dispositions.

» Peut-être créa-t il les talens de son pe-
» tit-fils en ne pensant qu'à les dévelop-
» per. Ainsi cet homme destiné à donner
» les exemples les plus touchans & les
» préceptes les plus sublimes de vertu,
» dut son existence physique & morale à
» l'un des plus grands scélerats qui aient
» deshonoré l'humanité ; car telle est la
» mémoire qu'a laissée son grand-pere.
» Les historiens les plus impartiaux re-
» présentent l'ayeul de Shaftesbury com-
» me un homme qui réunissoit les vices
» les plus odieux aux talens les plus émi-
» nens. Fourbe habile, orateur éloquent,
» fécond en ressources, factieux, hardi,
» il changea aussi fréquemment de parti
» que son intérêt l'exigeoit ; mais il eut
» toujours l'adresse de le faire assez à
» propos pour jouir de la plus grande
» considération dans celui qu'il embras-
» soit. Il n'avoit pas plus de mœurs que
» de probité. Fameux par sa duplicité sous
» les Fairfax & les Cromvels, il se fit re-
» marquer par ses débauches dans la cour
» plus que voluptueuse de Charles II.
» Enfin detesté de tous les partis qu'il
» avoit trahis tour-à-tour, désespéré du
» peu de succès d'une conspiration qu'il
» avoit tramée, il passa en Hollande pour

» éviter la peine due à ses crimes, & y
» mourut bientôt de rage de voir ses pro-
» jets frustrés. L'éducation de Shaftesbu-
» ry ne souffrit ni de la fuite ni de la
» mort de son aïeul. Son pere la continua
» sur le plan qui lui en avoit été tracé.
» Ainsi que Montagne, notre philosophe
» apprit le grec & le latin dès sa plus ten-
» dre enfance sous des maîtres qui par-
» loient continuellement ces langues avec
» lui. A onze ans il étoit en état d'enten-
» dre tout ce qui a été écrit dans l'une &
» l'autre langue. Telle est sans doute la
» cause du goût qu'il eut toujours pour
» les ouvrages des anciens que personne
» n'estime plus que ceux qui les ont le
» plus médités, & qui sont le plus en état
» de les apprécier. A douze ans son pere
» l'envoya à un collége d'où il le retira
» à seize pour le faire voyager. Shaftes-
» bury parcourut l'Allemagne, l'Italie &
» la France. Les arts, les sciences, les
» mœurs des peuples, & sur-tout le ca-
» ractere des hommes furent les grands
» objets dont il s'occupa dans des voya-
» ges faits à l'âge où les passions ont le
» plus d'empire sur les ames vulgaires.
» Ce jeune philosophe prit en Italie le
» goût le plus vif pour les beaux arts. Il

» se fit distinguer à Paris par l'aménité de
» ses mœurs & la facilité avec laquelle il
» s'exprimoit en françois. On remarque
» aussi qu'il excelloit dans tous les exer-
» cices convenables à son âge & à son
» rang. De retour dans sa patrie, au bout
» de trois ans, on voulut, quoiqu'il n'en
» eût pas encore vingt, l'élire membre du
» parlement. Mais il connoissoit trop les
» devoirs auxquels un pareil honneur
» l'engageoit pour ne pas le refuser. Il
» vouloit auparavant s'en rendre digne.
» Il ne croyoit pas avoir acquis assez d'ex-
» périence pour occuper une place si im-
» portante. Pendant les cinq années sui-
» vantes, les lettres, la philosophie fu-
» rent, avec l'étude de la politique, ses
» seules occupations. Enfin au bout de ce
» tems il céda aux sollicitations de ses
» amis & de ses concitoyens, & accepta
» dans le parlement une place qui vint à
» vacquer par la mort du chevalier Jean
» Trenchard. Il défendit toujours dans
» cette assemblée les droits de la nation
» & consacra toute son éloquence au sou-
» tien des droits & de la liberté de ses
» compatriotes. On admira sur-tout sa
» présence d'esprit & son adresse dans une
» occasion fort importante. Il s'agissoit

» de décider si l'on permettroit à ceux qui
» étoient accusés de haute trahison de fai-
» re plaider leur cause par des avocats. Il
» avoit fait pour l'affirmative un fort beau
» discours dont plusieurs personnes aux-
» quelles il l'avoit montré attendoient le
» plus grand succès. Mais lorsqu'il fut
» question de le prononcer il fut intimi-
» dé ou plutôt parut l'être au point de ne
» pouvoir proférer un seul mot. L'assem-
» blée, après lui avoir laissé le tems de
» revenir de son trouble, demanda tout
» haut qu'il parlât. Il se rendit à ses ins-
» tances & dit : Messieurs, si moi qui ne
» parle aujourd'hui que pour donner mon
» avis sur un *bill*, je suis si intimidé que
» je me trouve hors d'état de dire la
» moindre chose de ce que je m'étois
» proposé de dire, quelle doit être la situa-
» tion d'un homme réduit à défendre sa
» propre vie ? Cette maniere naturelle de
» faire sentir la nécessité de l'avis qu'il
» proposoit, produisit plus d'effet qu'on
» n'eut pû en attendre des meilleures rai-
» sons par les plus habiles orateurs ; le
» *bill* eut tous les suffrages. Shaftesbury
» appuya avec le même zèle & presque
» toujours avec un égal succès toutes les
» propositions qui pouvoient tendre à

» rendre sa nation plus libre & plus flo-
» rissante. Bientôt l'exactitude avec la-
» quelle il remplissoit ses devoirs dans
» ces tems de tumulte où les séances
» étoient fréquentes & longues, altéra sa
» santé trop foible pour résister à tant de
» fatigues; car soit que l'activité de son
» esprit & de son imagination détruisît
» ses organes, trop foibles pour résister
» à leurs impressions, soit que la nature
» avare eut repris sur son corps ce qu'elle
» lui avoit accordé du côté de l'esprit,
» jamais il ne fut d'un tempérament vi-
» goureux. Ces motifs l'empêcherent,
» après la clôture du parlement, de se
» mettre sur les rangs pour l'élection sui-
» vante. A peine se vit-il débarrassé du
» fardeau que l'amour de la patrie lui
» avoit imposé, que son goût pour l'étude
» & les voyages le reprit. Il passa en Hol-
» lande qui étoit alors l'asyle & le séjour
» de plusieurs savans. Il y vit fréquem-
» ment Leclerc & Bayle qui firent de lui
» tout le cas que son génie & ses rares
» qualités méritoient. Il se lia plus inti-
» mement avec Bayle, dont la trempe
» d'esprit philosophique lui plût davan-
» tage. Il ne cessa même jamais d'entre-
» tenir avec cet illustre réfugié une cor-

» respondance qu'il accompagnoit sou-
» vent de ses bienfaits. Pendant son ab-
» sence le fameux Foland publia à son
» insçu & d'après des copies très-impar-
» faites, ses *recherches sur le mérite & la*
» *vertu*. C'étoit l'ouvrage de sa jeunesse
» & même de son enfance; à peine avoit-
» il vingt ans lorsqu'il les composa. Aussi
» fut-il très-mauvais gré à l'éditeur de les
» avoir fait paroître; non qu'il en désa-
» vouât les principes; mais il ne les trou-
» voit pas aussi bien présentés qu'il auroit
» pû le faire lui-même avec plus de tems
» & de travail. Il repassa à Londres dès
» qu'il apprit cette nouvelle, & retira du
» libraire tous les exemplaires qui n'é-
» toient pas vendus. La mort de son pere
» suivit de près son retour dans sa patrie.
» Cet événement le mit en possession de
» grands biens, & d'un titre qui le ren-
» gagea dans la carriere politique. Ce-
» pendant il se soucioit si peu de ces nou-
» veaux honneurs, qu'il négligea de se
» rendre à la chambre haute à la premiere
» séance qu'il y eut après qu'il fut devenu
» Pair. Ce ne fut que quelque tems après
» & à la sollicitation du lord Sommers
» qu'il y parut pour appuyer quelques
» projets qu'il regardoit comme utiles à

» sa patrie. Son éloquence & son crédit
» contribuerent beaucoup à faire réussir
» celui de la grande alliance. Le Roi Guil-
» laume lui en attribua tout le succès.
» Après la mort de ce Prince, Shaftes-
» bury, persuadé qu'il n'étoit pas agréable
» au nouveau gouvernement qui lui avoit
» déjà fait essuyer plusieurs injustices, se
» retira en Hollande & n'en revint que
» lorsqu'il crut les esprits assez calmés
» pour le laisser vivre en paix dans sa pa-
» trie. C'est à son retour qu'il publia les
» traités séparés que nous avons de lui,
» & que l'on a réunis sous le nom de *Ca-
» ractéristics.* Le *Soliloque* ou *l'Avis à un
» Auteur* est le dernier de ses traités phi-
» losophiques, & celui qu'il a fini avec le
» plus de soin. On peut le regarder comme
» l'esprit & l'abregé de tous ses autres écrits.
» Il semble qu'il se soit plû à présenter
» sous ce titre la réunion de ses principes,
» de son goût & de ses régles de morale.
» A peine avoit-il mis la derniere main
» à cet ouvrage favori que sa santé épuisée
» par ses travaux & ses méditations con-
» tinuelles, empira visiblement. Bientôt
» il tomba dans une telle foiblesse qu'il lui
» fut absolument impossible de soutenir la
» moindre application. Les Médecins lui

» conseillerent alors de partir pour l'Ita-
» lie ; ils espérerent qu'un air plus chaud
» ranimeroit ses esprits & lui donneroit
» une nouvelle vigueur, mais tous ces
» soins furent vains. La maladie avoit
» fait trop de progrès. Il mourut à Naples
» le 7 Mars 1713, après y avoir langui
» dix huit mois. Pendant les deux der-
» niéres années de sa vie, il abandonna
» toute étude abstraite & se livra entiere-
» ment, pour occuper son loisir, à l'amour
» qu'il avoit toujours eu pour les arts
» agréables. C'est dans ce temps qu'il
» écrivit son *jugement sur Hercule* & la
» *lettre sur le dessin*. Trois ans avant sa
» mort il avoit épousé une fille de Tho-
» mas Ewer son parent. Il eut de ce ma-
» riage un fils qui est le Comte de Shaf-
» tesbury d'aujourd'hui. Tous les écrits
» de notre auteur respirent la vertu. Sa
» douce philosophie, image fidèle de son
» caractère, pénétré d'amour pour l'hu-
» manité, inspire la sensibilité, la bien-
» veillance & toutes les autres vertus so-
» cialesdont elle fait sentir à chaque instant
» le charme & la nécessité. Il a saisi mieux
» qu'aucun autre écrivain moderne la ma-
» nière des Socrates, des Platons, des
» Xénophons, des Marc-Aureles, dont

» il étoit l'admirateur passionné. Ses ou-
» vrages, peu susceptibles d'analyse, ne sont
» pour ainsi dire qu'une suite de senti-
» mens vertueux exprimés avec la chaleur
» de l'enthousiasme & toujours variés par
» la fécondité de son génie. De fréquen-
» tes digressions sur des matiéres de goût
» & sur les beaux arts, les graces du sty-
» le, le ton d'un homme de Cour, l'é-
» rudition la plus gracieuse, en rendent la
» lecture extrêmement agréable. Ses grands
» principes sont qu'il y a une Providence
» qui gouverne tout l'univers, & que cette
» Providence a fait de l'homme un être
» politique qui ne peut trouver son bon-
» heur que dans l'exercice des vertus so-
» ciales. D'après ce principe il appelle
» bonne ou vertueuse toute action qui a
» pour objet le bien public, & mau-
» vaise ou vicieuse toute action qui n'a
» pour objet que l'intérêt propre. Il re-
» garde le vice & la vertu comme des
» réalités qui doivent toujours être
» les mêmes dans tous les temps & dans
» tous les lieux. Il en conclud qu'un hom-
» me doué d'un jugement sain peut, en
» suivant simplement les régles du bon
» sens, non seulement trouver les prin-
» cipes du beau & de l'honnête dans la

» morale & dans les productions de l'art
» & de la nature, mais même se gou-
» verner par le moyen de sa raison avec
» autant de facilité qu'un bon écuyer di-
» rige, à l'aide du mord, les mouve-
» mens d'un cheval bien dressé. Des cinq
» traités séparés qui composent les *Ca-*
» *ractéristics*, les *Soliloques*, ou *les Con-*
» *seils à un auteur*, sont les plus modérés,
» encore ont ils besoin d'un peu d'indul-
» gence dans quelques morceaux où l'au-
» teur s'abandonnant à la hardiesse de son
» génie & à la haine que ses compa-
» triotes ont toujours eue contre les Fran-
» çois, choque quelques opinions res-
» pectées & parle avec tout le fiel d'un
» ennemi, d'une nation rivale, dont il
» n'eût pas dit tant de mal s'il n'en eût
» senti la supériorité en tout genre. Je
» n'ai pas manqué, à chacun des mor-
» ceaux qui eussent pû être mal interpré-
» tés, de faire des notes dans lesquelles
» je réfute l'auteur. On trouvera dans cet
» ouvrage les regles de goût les plus jus-
» tes, mêlées avec la morale la plus pure.
» Shaftesbury établit sur-tout les rapports
» que ces deux choses ont entre elles &
» finit par démontrer qu'avant d'être bon
» auteur il faut être honnête homme, &

» qu'il n'eſt pas de vrais talens ſans hon-
» nêteté. Ses recherches profondes ſur tous
» les genres de littérature des anciens,
» ainſi que ſur leur éloquence & leur
» philoſophie, l'eſpèce de vénération
» avec laquelle il parle de ces reſtes pré-
» cieux, feront sûrement goûtées des ama-
» teurs de l'antiquité, & par conſéquent
» de tous ceux de la ſaine littérature. Il
» me reſte un mot à dire de ma traduc-
» tion: je l'ai faite avec toute l'exactitude
» dont j'ai été capable. Je ne me ſuis écar-
» té de la fidélité rigoureuſe que l'on doit
» à un original du mérite de Shaftes-
» bury, que lorſque le génie de notre
» langue ne m'a pas permis de me ſervir
» des métaphores qu'il emploie. Alors
» j'ai tâché d'y ſuppléer par d'autres fi-
» gures, ce qui ne m'eſt arrivé que très-
» rarement; car quoique je ſois perſuadé
» qu'en fait de traduction, *c'eſt la lettre*
» *qui tue*, je crois auſſi que l'on doit laiſ-
» ſer, autant qu'il eſt poſſible, la teinte
» & les traits qui caractériſent le génie
» d'un auteur & d'une nation. Malgré
» tous les efforts que j'ai faits pour ren-
» dre les beautés de l'auteur Anglois,
» ceux qui pourront le lire dans ſa lan-
» gue verront combien je ſuis reſté loin

» de la perfection de cet original vrai-
» ment inimitable ; & ils ne seront sûre-
» ment pas ceux qui auront le moins d'in-
» dulgence pour mon travail. La magie
» du style & l'énergie d'expression de Shaf-
» tesbury ne sont pas des choses faciles à
» faire sentir dans notre langue. Le fa-
» meux le Clerc regardoit la traduction
» de cet ouvrage comme une des entre-
» prises les plus difficiles de la littérature.
» Il a même prouvé, autant qu'il étoit en
» lui, ce qu'il avançoit par la façon dont
» il a rendu les différens morceaux qu'il
» en a cités dans ses Journaux. J'ai tout
» sacrifié à la justesse du sens & à la clar-
» té de l'expression. Je n'ai pas craint de
» faire quelquefois des phrases un peu
» longues. Un style soutenu convient
» mieux à la majesté philosophique que
» la manière légère & sautillante que
» quelques personnes semblent vouloir
» introduire dans les ouvrages les plus
» sérieux. Les pas de celui qui veut at-
» teindre au sommet d'une montagne es-
» carpée, doivent être plus marqués que
» ceux de la bergere qui foule à peine
» l'herbe sur laquelle elle marche en ca-
» dence. »

Recueil des œuvres de Madame du Boccage des académies de Padoue, Bologne, Rome, Lyon & Rouen, augmenté de l'imitation en vers du Poëme d'Abel. A Lyon.

Cette édition qui, par la beauté de l'exécution typographique, l'emporte sur toutes les précédentes, se trouve à Lyon chez les freres Perisse, rue Merciere, & à Paris chez Bailly, quai des Augustins & chez la veuve Duchesne rue S. Jacques. Quant aux ouvrages, il y a longtemps que l'opinion publique est fixée sur leur mérite, & ce que nous dirions n'y pourroit rien ajouter.

Géographie de Virgile ou notice des lieux dont il est parlé dans les ouvrages de ce poëte, accompagnée d'une carte géographique. A Paris, chez Brocas libraire, au chef S. Jean, rue S. Jacques, chez Barbou rue des Mathurins, chez d'Houri rue de la vieille Bouclerie, & chez l'auteur rue des Sept-Voies au collége de Rheims.

Cette Géographie peut être très-utile aux jeunes étudians pour l'intelligence des poëtes & des historiens latins, & il

eſt à préſumer que les maîtres en preſcriront l'uſage à leurs élèves. La carte a été dreſſée par M. Buache.

Début poëtique, par M. Gilbert; *in-8°.* A Paris, chez Lejay, rue St Jacques, au-deſſus de celle des Mathurins.

Ce debut poëtique, ou pour parler plus correctement, ces eſſais d'une jeune muſe annoncent du talent, de l'imagination & de l'eſprit. On y lit des héroïdes, des épîtres & quelques morceaux de poëſies légères; mais l'héroïde paroît être le genre favori de M. G. C'eſt auſſi celui qui ſe prête le mieux à l'effervefcence de d'un cœur qui, fortement échauffé d'un objet, cherche à exhaler les ſentimens que cet objet lui a fait naître. L'Héroïde de Didon à Enée eſt la premiere de ce recueil. *Didon aſſoupie ſe réveille en fureur*:

Il fuit! ... volez, ſoldats; des glaives! des flambeaux!
Egorgez les Troyens, embraſez leurs vaiſſeaux;
Leur Roi, ſon fils, que tout ſous vos armes ſuccombe,
Et qu'à leurs corps ſanglans la mer ſerve de tombe! ..
Arrêtez; j'aime Enée, on court l'aſſaſſiner;

Malheureuse! & c'est moi qui viens de l'ordonner?
Non... « Mais avec regret je te fuis, chere amante,
» Dit-il; le Ciel le veut, il faut que j'y consente. »
Eh! que me fait ce Ciel, & son ordre odieux?
Amant, je t'aurois vu désobéir aux dieux?
Vas, tu n'es qu'un ingrat qui m'abuse & m'offense...
Moi, j'abhorre le Ciel, s'il prescrit l'inconstance,
Et dût-il m'accabler du poids de son courroux,
Avant de te trahir, j'aurois bravé ses coups:
Ton ame, pour répondre aux feux de ta maîtresse,
Trop promptement aux dieux immole sa tendresse;
Non, tu n'aimas jamais... Mais lis, lis, inconstant,
A qui t'a donné tout, donne au moins un instant.
Vois comme au loin des mers la fureur se déploie,
Vois ces montagnes d'eau, rouler, chercher leur proie,
S'élancer à grands bruits dans le vuide des airs,
Se briser, retomber dans l'abîme des mers:
Vois ces rocs, dont le front sembloit braver l'orage,
Arrachés par les vents, fondre sur le rivage;
Rien n'est calme, tout meurt, le jour est sans flambeau,

L'hiver a fait du monde un immense tombeau ;
Et tu fuis ! & tu crois voguer en assurance,
Toi qui cent fois des flots éprouvas l'inconstance, &c.

Il regne en général, dans cette héroïde, qui a plus de 400 vers, un ton de déclamation qui la dépare. Ce n'est pas la Reine de Carthage qui parle ici, c'est un jeune poëte qui s'essaie pour les jeux de Melpomène.

L'auteur se plaint dans sa préface de ce que la poësie est avilie, & de ce que le jargon de l'Abbé *Quille* a pris parmi nous la place du langage des dieux. Ce reproche pourroit faire croire aux étrangers qui liront cette préface que ce jargon a eu effectivement quelque vogue parmi nous, tandis qu'il est toujours resté dans la classe de ces niaiseries imaginées pour amuser le peuple & faire rire ceux qui, ayant peu de ressources dans l'esprit, s'occupent de quolibets & de jeux de mots.

Mémoires d'un Américain, avec une description de la Prusse & de l'Isle de St Domingue ; par l'auteur des lettres d'Affi à Zurac, & de celles d'un Philosophe sensible ; deux parties *in*-12. A

Lausanne; & se trouve à Paris, chez la V. Regnard & Demonville, libraires, grand'salle du Palais & rue basse des Ursins.

« Je suis né dans cette vaste contrée, » dont le farouche Européen, plus terri- » ble que la foudre, fit disparoître & » anéantir les nombreux habitans. A pei- » ne mon cœur s'étoit il ouvert au senti- » ment le plus doux, que mes parens sa- » crifierent le plaisir de voir leur enfant » croître & s'élever sous leurs yeux au » triste avantage de lui donner une édu- » cation plus brillante. » Un oncle de ce jeune homme l'emmene en France. Après quelques années ordinairement perdues pour la jeunesse, il embrasse l'état mili- taire. Découragé & humilié de plusieurs défaites, il quitte le service & se rend à Paris. « Il y avoit à peine six mois que j'y » demeurois, lorsque j'appris que mon » pere avoit été empoisonné par un de ses » négres. Je ne dirai point quel fut mon » désespoir. Pénétré de la mort de ce » tendre pere, mon cœur rejettoit les con- » solations de l'amitié; j'imaginois voir » ce respectable vieillard lutter contre la » mort, & expirer dans les plus cruels » tourmens. L'amour devoit jetter un

» voile sur cet affreux tableau. Hélas ! ce
» dieu trop puissant se plaît à lancer ses
» traits à l'ame attristée qui repose dans
» le sein de la douleur. J'étois lié depuis
» long-tems avec une femme douce, hon-
» nête, qu'un esprit philosophique sem-
» bloit élever au-dessus de son sexe ; elle
» prenoit soin d'une jeune personne qui
» étoit encore parée de ces graces si tou-
» chantes de l'enfance. Sa démarche étoit
» noble & son regard doux & majestueux :
» quelquefois je surprenois ses yeux s'ar-
» rêter sur moi ; elle les détournoit aussi-
» tôt en rougissant. Je crus m'appercevoir
» qu'elle souffroit, & l'idée de ses peines
» me fit oublier les miennes. Sa voix étoit
» belle & étendue ; elle se plaisoit à lui
» donner ces inflexions perçantes qui ex-
» priment si bien le cri de la douleur ; il
» m'étoit impossible de l'entendre sans
» être attendri. Ses sons plaintifs déchi-
» roient mon ame ; j'éprouvois le pou-
» voir de cet art enchanteur qui élève en
» nous des mouvemens si variés, & qui
» se succédent si rapidement. Tous les
» jours je goûtois un plaisir plus vif près de
» cette aimable enfant. Je ne pus surmon-
» ter plus long-tems la passion qui s'éle-
» voit dans mon cœur. J'allai trouver
» mon

» mon amie : O vous, lui dis je du ton
» le plus touchant, qui avez été ma con-
» solatrice, vous qui avez daigné tarir la
» source de mes larmes, j'implore aujour-
» d'hui vos bontés : mon bonheur est dans
» vos mains. J'adore cette jeune person-
» ne dont vous avez formé le cœur, &
» que la nature a comblée de ses dons. Si
» je ne puis obtenir sa main, je le sens,
» hélas ! oui j'en suis sûr, je serai le plus
» malheureux des hommes. Mon ami,
» me répondit cette femme honnête, un
» obstacle insurmontable s'oppose à votre
» bonheur : cette enfant que vous aimez
» ne peut être à vous ; elle est sans fortu-
» ne. Ah ! que m'importe, lui repliquai-
» je ? C'est elle seule que je desire. Son
» ame belle & compâtissante, ses talens,
» son air doux & tendre, l'amour qu'elle
» aura peut être pour son époux, ne sont-
» ce pas là des biens mille fois plus pré-
» cieux que ceux qu'ambitionnent les
» hommes ? Voilà, reprit-elle, le lan-
» gage d'un amant passionné. Dans son
» délire, il n'écoute que son amour : tous
» ses desirs se portent vers celle qui en
» est l'objet ; mais bientôt l'illusion dis-
» paroît, les regrets succédent à son en-
» chantement, il ne voit plus dans son

» épouse qu'une fille indigente. » Le jeune Américain chercha à dissiper les craintes de son amie, mais envain. Cependant l'espérance n'étoit point effacée de son cœur. « Tous les jours, continue-» t-il, je voyois le digne objet de mes » desirs, celle qui m'enchantoit; quel-» quefois je mêlois ma voix à la sienne: » son visage alors s'embellissoit du rouge » le plus tendre; ses yeux s'arrêtoient » languissamment sur moi; sa voix de-» venoit tremblante, & étoit entrecou-» pée par ses soupirs. Ah! que son em-» barras me touchoit! Quelle douceur » j'éprouvois à la rassurer! sa main pres-» sée dans les miennes étoit couverte de » baisers; si je l'approchois de mon cœur, » un doux saisissement le faisoit palpiter; » le feu de mes yeux, mon trouble, tout » lui prouvoit l'ardeur de mon amour. » Un jour que je lui en donnois les plus » tendres assurances, elle fixa sur moi ses » regards, puis les détourna en soupirant » & s'éloigna. Je la vis rougir, & couvrir » de ses mains son visage inondé de » pleurs. Ah! quel homme eût pu la voir » & rester insensible! un charme dévo-» rant sembloit se répandre sur toute sa » personne. Emu, transporté, je volai à

» ses genoux. Belle Julie, lui dis-je,
» pourquoi me dérobez-vous ces pleurs?
» Pourquoi ne les versez-vous pas dans
» mon sein, dans le sein de celui qui
» vous adore, de celui qui veut s'unir à
» vous & ne connoît de peines que les
» vôtres? Hélas! quelle main les essuiera
» si vous refusez celle de votre époux?
» Mon époux, répéta-t-elle! ah! jamais,
» jamais vous ne serez le mien. Le Ciel
» injuste... O ma mere... ma mere....
» s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée,
» que ne m'avez-vous étouffée en naissant,
» puisque la honte, puisque le mépris
» devoient couvrir votre malheureuse
» fille. »

On ne verra point sans attendrissement le tableau touchant que cette vertueuse fille, cédant aux prieres de son amant, fait de ses malheurs & de ceux d'une mere infortunée que le désespoir conduisit au tombeau. Le seul crime de cette mere fut d'avoir eu un cœur trop sensible & de s'être fiée à un homme perfide qui lui avoit promis sa foi. Le triste fruit de cette union, la sensible Julie voit son amour couronné par le jeune Américain; mais en est-elle plus heureuse? L'ignominie que le préjugé a répandue sur sa naissance

réjaillit sur son époux. Sa famille le rejette de son sein ; il est obligé d'errer de contrées en contrées pour chercher par son travail une foible subsistance. Les scènes de douleur qui s'ouvrent ici & que l'auteur de ces mémoires décrit avec énergie sont bien capables de faire faire des réflexions aux lecteurs, à ceux sur-tout qui ignorent le danger qu'il y a souvent de braver le préjugé le plus injuste, & de ne pas mettre un frein à des desirs qui ne sont point approuvés par ceux qui ont droit de nous demander compte de nos actions. Le jeune Américain n'oppose à son affreuse destinée que la patience & le courage. Las enfin de lutter contre le malheur & le dedain de ceux qui se disoient ses amis, il engage sa chere compagne à aller s'offrir aux regards de leurs parens qui sont à St Domingue. Cette épouse le suit sans craindre les dangers de la navigation. Lorsque la vie est remplie d'amertumes, la mort peut-elle être effrayante ? Il arrive avec elle à St Domingue, mais pour y éprouver tout ce qui peut déchirer le cœur tendre & sensible d'un fils & d'un époux. Sa mere, dont l'esprit étoit aigri par des ames viles & intéressées à s'approprier sa succes-

sion, refuse non-seulement de voir la femme que son fils s'est choisie; elle veut encore l'éloigner lui-même de ses yeux & lui refuser le doux nom de fils parce qu'il est trop vertueux pour abandonner celle qui s'est fiée à sa foi. C'est alors que cette malheureuse épouse sent encore plus vivement son infortune. Elle a pu partager avec son époux les fatigues & l'indigence; mais elle succombe à l'idée de le voir persécuté à cause d'elle. Cependant l'espoir d'un sort plus heureux n'étoit point encore banni du cœur du jeune Américain; & pouvoit-il l'être tant qu'il lui restoit une mere? Des impressions étrangeres peuvent pour quelque tems arrêter les effets de la piété maternelle; mais une mere est toujours mere, & celle-ci avant que de mourir rendit sa tendresse à son fils, révoqua le testament qui le deshéritoit & bénit celle qu'il s'étoit choisie pour compagne. Ce fils passe ainsi de l'extrême misére à la plus grande opulence; & c'est alors même que le malheur qui n'avoit cessé de le poursuivre l'accable du coup le plus funeste. La mort lui enleva celle pour qui il avoit tout sacrifié & dans le moment où cette femme aimante & sensible, après avoir partagé ses

infortunes, alloit goûter avec lui les douceurs d'une vie aisée & tranquille.
« Depuis l'affreux moment, s'écrie-t-il
» dans ses mémoires, où un son lugubre
» vint frapper mon oreille attentive, &
» appela dans la tombe tout ce qui me
» restoit du charme de ma vie, mon cœur
» est écrasé sous le sentiment de la dou-
» leur. Semblable à l'esclave gémissant qui
» traîne avec peine la chaîne qu'il ne peut
» briser, & qu'il baigne de ses pleurs, je
» parcours à pas lents ma triste solitude :
» la tête penchée, l'œil éteint & fixé sur
» la terre, je n'ose jouir de l'aspect du
» Ciel; mes regards sont blessés de son
» éclat; le pâle flambeau qui luit dans
» les ténèbres est l'astre qui me plaît da-
» vantage. Pendant que toute la nature
» repose, moi seul j'erre au loin; & je
» reviens fatigué m'asseoir sur la pierre
» qui dérobe à mes yeux cette fleur si
» brillante que la mort a flétrie de son
» souffle empoisonné. Si le sommeil
» vient quelquefois fermer mes yeux ap-
» pesantis, mon ame semble fuir aussi-
» tôt dans le sein de la douleur. A peine
» l'oiseau s'est-il élancé dans les airs, que
» je vais m'enfermer dans la sombre fo-
» rêt qu'il vient de quitter. Je voudrois

» approcher de ce terme qui effraie les
» timides mortels; je fourirois à l'aspect
» de la mort, comme l'enfant égaré qui
» voit sa mere qui le cherche & lui tend
» les bras. Etre puissant dont le souffle
» anime tout ce qui respire, éteins le
» flambeau de ma mourante vie; daigne
» attirer vers toi le malheureux qui ram-
» pe sur la terre, réunis-le à celle qui fai-
» soit tout son bonheur. »

Les vœux de cet époux trop tendre & digne d'un meilleur sort furent exaucés. Ses amis n'eurent pas la douceur de le voir survivre long-tems à celle que la douleur, que l'indigence & un préjugé cruel avoient conduite au tombeau.

Il y a du sentiment & de l'intérêt dans ces mémoires. La description que l'auteur nous donne de la Prusse, du Brandebourg, de l'Isle de St Domingue, &c. & la peinture qu'il nous fait des mœurs de leurs habitans y jettent de la variété. Mais le style de ces mémoires est-il celui qui leur convient le mieux? Il est chargé d'images & de comparaisons qui distraient le lecteur & lui ôtent souvent l'idée de croire que c'est l'infortuné Américain qui ait lui-même écrit les mémoires que l'on nous donne sous son nom.

Almanach général des Marchands & Négocians de la France & de l'Europe, ou Etat annuel du Commerce & des Commerçans de toutes les villes du royaume & des principales de l'Europe.

Cet ouvrage est annoncé pour le premier Janvier 1772 : le titre seul de l'ouvrage en indique les avantages : le *Prospectus* qui se distribue actuellement les développe : on ne sauroit mieux faire que d'en extraire les principaux articles.

« On donnera, y est-il dit, dans cet » ouvrage une idée du commerce propre » à chaque contrée, & résultant de la fer- » tilité de son territoire & de l'industrie » de ses habitans.

» On se propose également d'y donner » l'énumération de tous les particuliers » qui, dans l'étendue du royaume & dans » les principales villes de l'étranger, met- » tent un certain nombre de valeurs dans » le commerce.

» Chaque négociant, chaque marchand » trouvera également dans cet ouvrage à » se faire connoître & à se procurer à son » tour des connoissances.

» Le même avantage aura lieu pour » toutes les personnes en général qui ont

» quelqu'objet à faire entrer dans le com- » merce, & à qui souvent il ne manque » que des moyens de les mettre sous les » yeux du Public pour en obtenir le plus » grand debit. Il sera utile à tous les ta- » lens qui voudront sortir de l'obscurité » à laquelle les circonstances de la posi- » tion & de l'habitation sembloient les » condamner. Tous ceux qui voudront en » faire usage auront une voie simple, sû- » re & facile pour avertir le négociant de » la France & de l'*Europe* entiere de s'a- » dresser à eux, relativement aux objets » qui les concerneront.

» Les indications qu'ils donneront étant » déposées dans un livre généralement » répandu, seront sans cesse reproduites » sous les yeux des personnes intéressées, » & n'auront pas le sort de ces affiches fu- » gitives qui passent & s'égarent le mo- » ment d'après celui où elles ont été » reçues.

» Ce sera sur-tout une facilité pour tous » ceux qui ignorent souvent le siége d'un » genre particulier de commerce qui, fau- » te de connoître les sources, sont obligés » de prendre leurs marchandises de la se- » conde ou de la troisiéme main, ou qui » ne connoissant qu'une seule fabrique,

» sont privés de la faculté du choix, &
» se trouvent dans la nécessité de suivre
» les conditions qu'on juge à-propos de
» leur imposer.

» Les personnes qui desireront d'être
» employées dans l'Almanach général du
» Commerce sont priées d'indiquer, avec
» la plus grande exactitude, leurs noms,
» leurs demeures & les objets qu'elles ont
» à annoncer, en distinguant, autant qu'il
» sera possible, les qualités, les aunages,
» les poids, les mesures & les prix des
» différentes marchandises : elles sont
» priées aussi d'entrer dans le détail des
» moyens dont elles comptent se servir
» pour les envois, & généralement de
» toutes les circonstances dont la vue du
» *Prospectus* leur fera naître l'idée.

» Elles voudront bien, à cet effet, faire
» parvenir incessamment, leurs notes
» par les voies les moins coûteuses à
» Paris. »

L'adresse est *aux Auteurs de l'Almanach du Commerce, chez M. Sementery, négociant, quai de la Mégisserie, à Paris.*

Il y a lieu de croire que si l'exécution répond au plan de cet ouvrage, il deviendra bientôt le manuel nécessaire de tous ceux qui entrent pour quelque chose dans

quelque objet de commerce, tant en France que chez l'Etranger.

Expériences sur la bonification de tous les Vins, lors de la fermentation, ou l'art de faire le vin, à l'usage de tous les vignobles du royaume, avec les principes les plus essentiels sur la maniere de gouverner ses vins, par M. Maupin; seconde édition, revue, corrigée & augmentée. A Paris, chez Musier, fils, libraire, quai des Augustins.

Les procédés que l'auteur propose dans cet ouvrage pour améliorer tous les vins, & singulierement les vins qui en ont le plus de besoin, sont appuyés sur des expériences qui semblent si décisives, qu'on ne peut trop desirer qu'ils soient généralement adoptés. S'ils ont réussi dans plusieurs vignobles, comme il paroît par l'ouvrage que nous annonçons, & par les essais rapportés dans les Gazettes d'Agriculture des 20 Avril & 15 Juin derniers, pourquoi ne réussiroient-ils pas dans tous les vignobles? Et s'ils peuvent y réussir, pourquoi ne les y adopteroit-on pas?

Avis sur les Voyages in-4°. & la collection académique.

La diminution de près de moitié, accordée sur les Voyages *in* 4°. 17 vol.; *in*-12. 76 vol., & la Collection académique 13 vol. *in*-4°. n'aura plus lieu à la fin d'Août 1771. Il faut s'adresser à Paris, hôtel de Thou, rue des Poitevins.

RÉFLEXIONS sur Plutarque.

Par M. T. D. L.

Il est des hommes qu'on ne peut pas nommer sans aussi-tôt s'entretenir d'eux, des livres qu'on ne peut ouvrir sans en lire plusieurs pages. Plutarque est de ce nombre. Il est peu d'écrivains aussi sensés que lui; il n'en est aucun qui le soit plus. Par-tout on le voit pénétré d'amour, d'enthousiasme pour la vertu à cause d'elle-même, bien plus que pour la gloire (souvent bien infortunée) qu'elle procure toujours à ses fidèles partisans. Le premier motif est sans contredit bien plus pur, mais l'autre pourtant mérite encore de grands éloges parce qu'il n'agit jamais que sur une grande ame.

Le lecteur, à qui il reste des semences d'honneur, se sent transformer, enflammer d'un feu divin, & pénétré des actes de vertu qu'il voit décrits, il veut en produire de semblables sans passer pour imitateur, pour me servir de la pensée de Plutarque dans son bel exorde de la vie de Pé-

riclès. J'ai toujours lu avec admiration ce morceau de morale sublime ; mais j'avoue que j'y vois à regret l'auteur affecter un grand mépris pour les favoris des beaux arts & des muses, les Phidias, les Polycletes, les Anacréon. Que n'oseront pas les Midas quand ils auront un pareil appui ? La philosophie peut quelquefois dérider son front: *Narratur & prisci Catonis —Sæpè mero caluisse virtus* (Horace, ode 21, lib. 3.) Mais la défense des grands artistes meneroit nécessairement à une dissertation ; car tels sont les jugemens des gens de génie que lors même qu'on les croit faux, ce n'est pas d'un mot qu'on les détruit, il faut des raisonnemens.

Plutarque est encore précieux pour le choix & la justesse de ses comparaisons. Il y a toujours un rapport admirable dans l'ensemble, & chaque partie des objets qui sont mis en comparaison. Après avoir convaincu l'esprit du lecteur, il saisit son imagination, & donnant, pour ainsi dire, un corps à ses idées, il acheve de les persuader. Il ne s'énonce point avec emphase ; toujours naturel il est simplement noble, & la rhétorique chez lui n'est point un art de convention. Jamais il n'emploie de fleurs artificielles, ses graces ne sont point de celles qui ne tiennent qu'à son siécle, à son pays, que la mode a fait naître, que la mode détruit & qui accoutumant l'esprit à varier suivant ses caprices, le corrompent pour jamais. Malheur à ceux que ces charlatans de la littérature persuaderont que le goût est une chose arbitraire : l'anéantissement journalier de tant d'ouvrages construits sur ce systême, & la conservation de tous ceux qui portent le sceau du bon goût, doivent être un préservatif contre ce poison.

Il est vrai que lorsqu'on est bien pénétré de cet auteur & de ceux de nos jours qui lui ressemblent, on devient difficile. Avec Montaigne *on a dédain de ces menues pointes & allusions verbales qui nâquirent depuis ces bonnes gens dont tout épigramme, non la queue seulement, mais la tête, l'estomach & les pieds.* Cette délicatesse fait une perte de plaisirs, il faut l'avouer; mais cette perte n'est que pour ceux qui les prennent au nombre & non à la valeur.

L'impartialité de Plutarque n'est pas une de ses moindres qualités. Né à Cheronée en Béotie, il étoit ainsi originaire de Gréce, ce pays où on diroit que les muses ont pris plaisir à résider; si fertile en sages & en guerriers; qui produisoit les Solon, les Lycurgue, Phocion recréé pour ainsi dire de nos jours dans un ouvrage digne de Socrate, qui fut la patrie de Cimon, de Periclès, de Philopoemen, &c. Tant de grands hommes, l'amour de son pays si naturel, le besoin qu'il avoit qu'on lui rappelât son ancien lustre, l'envie de lui attirer de la considération par celle qu'il avoit eue autrefois; cet amour propre si commun qui fait rejaillir sur soi le lustre éclatant des ancêtres, auroient pu aveugler l'historien & en faire un panégyriste fade & menteur; comme on voit des gentilshommes fainéans & obscurs aller fouiller au-delà des bornes de la vérité historique pour se trouver des ayeux, & étaler avec le plus grand faste un mérite emprunté; mais ce ne sont que ceux qui ont besoin du secours des autres qui donnent dans ces excès. Ils ne voient pas qu'un point obscur au milieu d'une lumiere très-éclatante est encore plus obscur. Que vos sentimens, vos actions vantent votre mérite, leur dirois-je, je me chargerai de vanter celui de vos ancêtres.

Plutarque n'avoit pas besoin de ces petits moyens. Digne de tenir sa place parmi les hommes illustres de son pays, il lui suffisoit d'exposer naïvement leur histoire. La justesse de son esprit l'empêchoit de prendre le change sur la valeur réelle d'une action. Il savoit apprécier ce que l'opinion y pouvoit ajouter, & il est un exemple que la prévention, même pour sa patrie, ne doit point autoriser une injustice. Delà vient qu'il n'emploie jamais la subtilité pour faire valoir un Grec aux dépens d'un Romain. Il retrace la vie & les mœurs de ses héros avec tant de vérité, qu'on croiroit vivre avec eux. Il semble que si on les avoit hantés, si on avoit étudié leur conduite, leurs habitudes; on ne les connoîtroit pas mieux. Peintre habile il a l'art de saisir les traits qui doivent faire effet. Et quelle différence de touche suivant les sujets: je dirois presque que le guerrier a son costume & le législateur le sien. On suit Philopoemen dans toutes ses entreprises; avec lui on rêve sur les différentes évolutions, on perfectionne, si même ne crée pas la tactique des Grecs, & on se persuade que l'art de la guerre retire de grands avantages de la théorie, pourvu qu'on soit réservé sur l'introduction des systêmes, qui promettent toujours plus qu'ils ne tiennent: comme le projet d'un palais, ou d'une machine qui trompe bien souvent à l'exécution, quoiqu'il soit séduisant dans le dessein, si l'artiste a quelque mérite. Dans Q. Flaminius on admire l'intelligence à préparer ce qui peut produire les succès, la justesse & la précision à saisir les momens, plus d'art que de génie & même de bravoure, l'adresse à n'avoir d'ennemis qu'autant qu'il en peut vaincre, un amour de la gloire très-vif, mais non de la gloire acquise aux dépens du sang & de la liberté des peuples qui per[illegible]

ment n'entrent pour rien dans les querelles des chefs. Quel est l'homme qui peut ne pas la préférer à celle de destructeur du genre humain lorsque Plutarque lui représente ce vainqueur des Grecs rendant à ces peuples, pendant les jeux olympiques, leur ancien gouvernement, proclamé protecteur & libérateur de la Gréce. Lorsqu'il entend pour ainsi dire les acclamations joyeuses qui se répandent *jusque sur le rivage de la mer;* qu'il voit les acteurs de ces jeux si célèbres obligés de discontinuer pour se mêler à la foule qui entoure son bienfaiteur, se précipite à ses pieds, se répand ensuite dans la plaine, & au milieu de repas sans apprêts célèbre cet événement, & repéte le nom de Flaminius dans des chansons où l'irrégularité même est un mérite. Que l'on mette en opposition un vainqueur sanguinaire assemblant les principaux citoyens d'une ville pour leur dicter des lois de servitude, le silence de l'assemblée, l'air pâle & consterné des uns, l'air irrité des autres cédant à la force, ces regards lancés comme à la dérobée & qui ne peuvent s'arrêter sur le vainqueur dont les mains sont encore teintes de sang; que l'on entende les murmures, les noms donnés à voix basse à ce guerrier forcené; qu'on entre dans les maisons & qu'on y voie le malheureux enterrant son or pour assurer une subsistance à sa famille désolée, & s'il est quelqu'un qui ose préférer la funeste gloire de conquérant; qu'après avoir éprouvé lui-même tous les malheurs de la servitude, sa mémoire périsse à jamais de peur de deshonorer l'humanité. On est indigné quand on lit dans Gracian, dans Machiavel * *que la guerre*

---

* Machiavel est un forcené pire cent fois que

est le seul métier qu'il importe au Prince d'apprendre ; mais quand on a cité Machiavel, on n'est plus tenu de réfuter. Le jeune Militaire doit lire souvent la vie de Philopoemen ; mais le premier ministre d'un état très-opulent se pénétrera de celle de Périclès, s'il croit que la protection accordée aux beaux arts & à ceux d'agrément par préférence à tout, le luxe le plus immodéré, la prodigalité, l'encouragement des inventions propres à toutes les commodités qui minent les facultés physiques & morales, constituent le bonheur de l'état ; S'il croit qu'un dehors de richesses prodigieux accompagné de l'indigence de tous les particuliers dont les travaux ont arraché du sein de la terre les matieres premieres de cette richesse,

---

ces malheureux que le libertinage & la misére conduisent au gibet. Les Cartouches ne sont à craindre que dans un espace de pays peu étendu, & une fois sur la roue le mal cesse. Machiavel s'étant persuadé apparemment que la scélératesse devoit le tirer de la misére dans un siécle où quelques exemples pouvoient autoriser ce systême de fortune, & se voyant trompé dans son espérance, voulut dans sa rage se venger de tous ceux qui lui survivroient, en formant des Princes sur ses principes, & que son dernier soupir fut un poison pour la postérité : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor*, semble-t-il avoir dit en mourant. Son Prince renferme pourtant de bonnes choses dans les chap. 16 sur la libéralité & l'économie ; 19, qu'il faut éviter d'être haï ; 21, 22, 23, sur l'estime, les secrétaires, la fuite des flateurs ; mais ces morceaux font voir seulement qu'il joignoit l'inconséquence à la noirceur du cœur.

la réputation de bonheur & de magnificence la plus étendue, & enfin sa considération personnelle, au-dedans & au-dehors suffisent pour maintenir les ressorts de la machine du gouvernement. Que l'illustre Périclès soit son modèle. Il aura pour lui le lustre éclatant que la Gréce jetta pendant son siécle & plus de soixante ans encore après sa mort; mais attaquée par un Roi de Macédoine habile, elle tomba tout-à-coup. Si au contraire ce ministre pense que la vraie puissance consiste dans la considération des membres de l'état pour leur chef, dans l'égalité des forces de ces membres à raison de leurs fonctions, dans une aisance générale, dans la réputation de fidélité à ses engagemens, il puisera son systême dans Lycurgue, Solon, Publicola, Aristide, écartant ce qui peut ne pas convenir à son gouvernement & sur-tout au génie de ses concitoyens. Ce seroit folie que de vouloir le heurter & construire dans son cabinet un gouvernement civil général. Delà vient que l'homme d'état doit être un profond philosophe, & que les gouvernemens qui se sont étendus sur plusieurs nations différentes de langage & de préjugés n'ont eu qu'une durée assez courte depuis cette époque. Il paroît établi chez un grand nombre de politiques, que dans ces sortes d'états le luxe doit être le principal mobile. Il est certain qu'il réussit à asservir tous les hommes. Ce ressort demande une attention continuelle, & il est peut-être semblable aux poisons qui, pris à petites doses, sont un remede. L'habileté consiste à connoître la quantité; mais je reviens à mon auteur.

Lorsqu'il compare les grands hommes dont il a écrit la vie, ses analyses sont courtes & précises. C'est là qu'il paroît rassembler toutes les forces

de son raisonnement, & on en admire la solidité. Souvent, il faut l'avouer, on est étonné des personnages qu'il a choisis pour comparer ensemble. On est prêt de le blâmer; mais on n'ose & on finit par être satisfait. Cette maniere de traiter l'histoire est très-intéressante & accoutume l'esprit à penser : comment Plutarque n'a-t-il pas eu d'imitateurs ? Un des hommes les mieux pensans de ce siécle a cru devoir changer un plan assez semblable qu'il avoit formé autrefois. Peut-être n'aimons-nous, en fait de morale, que des comparaisons d'objets éloignés de nous.

Mais l'admiration pour Plutarque ne m'aveugle point; je ne fais pas son oraison funèbre. Il faut convenir qu'il est quelquefois trop crédule. Il rapporte des discours populaires même dénués de bon sens. A la vérité il ne demande pas qu'on y ajoute foi; mais quelle nécessité de coudre un haillon à une belle étoffe. Hérodote, Tite-Live & quelques anciens historiens les plus accrédités se sont permis la même chose. Ils croïoient que leur fonction principale étoit de narrer ce qui étoit reçu, & sur ces objets leur critique ne s'exerçoit qu'avec beaucoup de réserve. S'ils ont fait une faute je ne crois pas que leurs successeurs la fassent jamais. Un autre défaut plus essentiel dans les écrits de Plutarque, c'est ce vice abominable dont les Grecs ni les Romains ne faisoient aucun mystere, & dont il parle trop souvent sans le peindre avec les couleurs qu'il mérite. C'est tout au plus si on croiroit que c'est une foiblesse humaine comme l'amour des femmes. C'est pour cela qu'il est prudent de ne pas mettre l'excellent livre des paralleles entre les mains de la jeunesse qui n'est pas encore formée. Je n'examine point si la connoissan-

ce naïve des vices avant l'âge des passions, est plus ou moins pernicieuse qu'une ignorance qui ne peut pas toujours durer, & disparoît précisément dans le tems où l'imagination prête à plusieurs d'entr'eux beaucoup d'attraits qu'augmente encore la satisfaction de développer un mystere. Montaigne ne croioit point cette ignorance avantageuse, lui qui dit si souvent d'excellentes choses en battant toujours la campagne. (1) Mais, il faut avouer que la morale de Montaigne est souvent un peu gaie; quant à moi j'adopte l'idée reçue.

Lettre à M. de la Harpe, sur sa traduction de Suétone.

Ma façon d'agir vous paroîtra peut-être singuliere, Monsieur; je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mon nom ne l'est pas dans la république des lettres, mais vous avez déclaré avec tant de

---

(1) Il me semble que le commencement de l'art poétique d'Horace : *Humano capiti cervicem pictor equinam—jungere si velit*, &c. donne parfaitement l'idée de l'ouvrage de Montaigne. C'est bien une tête d'homme, un col de cheval, des plumes de tous les oiseaux, un beau corps de femme, & depuis la ceinture un poisson hideux. Mais la tête d'homme est le morceau d'étude d'un grand peintre, les plumes sont très-bien choisies, le corps de femme est la nature même, & le poisson hideux est extrêmement hideux.

franchiſe dans un Mercure de cette année que vous verriez avec plaiſir qu'on vous indiquât les fautes qui pourroient s'être échappées dans votre traduction de Suetone, que je me crois autoriſé à vous faire part de quelques légeres obſervations que la lecture de cet ouvrage a fait naître.

J'ai remarqué que vous traduiſez toujours les mots *nepos*, *neptis*, *nepotes* par ceux de neveux & de niéces. Je me ſouviens qu'on me diſoit autrefois pendant mes études, & j'ai lu depuis dans des dictionnaires que ce n'eſt que dans la baſſe latinité où cette acception leur a été donnée; & que dans les bons auteurs il faut toujours les entendre par petit-fils ou petite-fille. Il y a quelque choſe de plus, c'eſt que l'hiſtoire nous apprend que tous ceux que vous nommez neveux ou niéces étoient en effet petits-fils ou petites-filles.

Vous direz que cette remarque eſt frivole, mais je répondrai qu'elle eſt de plus grande conſéquence que vous ne croiez; un ouvrage comme le vôtre doit paſſer à la poſtérité. Il ne faut pas mettre un écrivain qui le conſultera dans le cas de ſe tromper & de tromper ſes lecteurs. Je ſuppoſe, par exemple, qu'un homme travaille à la vie de Jules-Céſar, & qu'il faſſe mention de ce paſſage de Suétone:

« Ad retinendam autem Pompeii neceſſitudi» nem ac voluntatem, Octaviam ſororis ſuæ nep» tem, quæ Caio Marcello nupta erat, conditio» ne ei detulit, ſibique filiam ejus in matrimonium » petiit. »

S'il a recours à votre traduction, voici ce qu'il trouvera:

« Pour s'attacher Pompée ſans retour, il lui

» offrit Octavie, niéce de sa sœur, qui étoit mariée
» à Caius-Marcellus, à condition que Pompée lui
» donneroit sa fille.

En conséquence il écrira qu'Octavie étoit niéce de la sœur de César, ce qui ne seroit pas vrai.

Octavie étoit fille d'Attia, mariée à Octavius, & cette Attia étoit fille de Julie, sœur de César, qui avoit épousé Marcus Attius. Donc Octavie étoit petite-fille & non niéce de la sœur de César.

Je poursuis, & voici ce que je trouve dans la vie de Tibere, pag. 322 & 323.

« Agrippinam Marco Agrippa genitam, neptem
» Pomponii Attici equitis Romani, ad quem sunt
» Ciceronis epistolæ, duxit uxorem.

» Il épousa Agrippine, fille de Marcus Agrippa
» & niéce de Pomponius-Atticus, chevalier Ro-
» main, à qui Cicéron a adressé des lettres. »

Agrippine, dont il est ici question, étoit petite-fille & non niéce de Pomponius-Atticus; Agrippa avoit épousé en premieres nôces Celicia Attica, fille de ce chevalier Romain; il en eut cette premiere Agrippine qu'Auguste fit épouser à Tibère. *Voyez* Bayle, art. Atticus; & Moreri, art. Atticus & Agrippa.

Agrippa se remaria avec Julie, fille d'Auguste, qui le fit pere d'un autre Agrippine; c'est celle dont il est question dans le passage suivant, pag. 16 & 17, tom. 2.

« Extat & Augusti epistola, ad Agrippinam nep-
» tem, paucos antequam obiret menses, ita scri-
» pta de Caio hoc.

» Nous avons une lettre d'Auguste à sa niéce » Agrippine peu de mois avant sa mort, au sujet » de Caligula. »

Il est clair que puisqu'Agrippine étoit fille de Julie, Auguste étoit son ayeul & non pas son oncle. C'est encore une petite inadvertance qu'il est très-aisé de corriger, ainsi que les premieres dans une nouvelle édition.

« Anxio de successore Tiberio, & in verum ne» potem proniori.

» Tibere inquiet de son successeur & penchant, » vers le jeune Tibere son neveu. *Caligula, p.* 36 » & 37, *tom.* 2. »

Ce jeune Tibere n'étoit pas neveu du vieux. Il eût fallu pour cela qu'il eût été fils de Drusus, pere de Germanicus & de Claude; mais il avoit pour pere un autre Drusus que l'Empereur avoit eu de son premier mariage & qui mourut avant lui, empoisonné, à ce qu'on croit, par Sejan. Ainsi Tibere le jeune étoit petit-fils de l'ancien; c'est pour cela que Suétone l'appele *verum nepotem*, au lieu que Caligula ne l'étoit que par l'adoption que Tibere avoit faite de Germanicus.

Permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas fait assez d'attention à ce mot *verum* qui vous auroit tout de suite rappelé cette généalogie que vous savez très-bien, comme il est aisé de le voir par cet endroit du même auteur que je vas citer avec votre traduction.

« Inter quos cum plurimorum clade Ælium Se» janum, quem ad summam potentiam non tam » benevolentiâ pervexerat, quam ut esset; cujus » ministerio ac fraudibus liberos Germanici cir» cumveniret, nepotemque suum ex Druso filio

» naturali ad successionem imperii confirmaret. »

« Entr'autres Sejan dont la ruine entraîna celle » de beaucoup de citoyens. Il l'avoit élevé au plus » haut degré de puissance, non pas tant par amitié que pour perdre, par ses artifices, les enfans » de Germanicus, & assurer l'empire à son petit fils » Tibere, fils de Drusus. »

Vous avez très-bien compris en cette occasion, Monsieur, que *nepos* ne pouvoit signifier que petit-fils ; ce ne peut donc être qu'une inattention de votre part, en l'appelant ailleurs neveu.

« Ptolemæum regis Jubæ filium consobrinum » suum (erat enim & Marci Antonii ex Selena filia » nepos.)

« Ptolemée, fils de Juba & son propre cousin, » puisqu'il étoit neveu de Marc-Antoine par les » femmes. »

Trouvez bon que je vous dise que ce n'est pas ce qu'a voulu dire Suétone, en traduisant littéralement le texte & en supposant que *nepos* dût être rendu par neveu. Il y auroit neveu de Marc-Antoine par sa fille Selene. Or, qu'est-ce que c'est que d'être neveu de quelqu'un par sa fille ? J'avoue que je ne connois pas ce degré de parenté. Vous avez cherché à sauver l'obscurité, en mettant neveu par les femmes ; mais dans la vérité, Ptolemée étoit petit-fils d'Antoine, & voici comment.

Marc-Antoine avoit été marié quatre fois. Premierement à Fadia, dont on ne croit pas qu'il ait eu d'enfans ; ensuite il épousa Fulvie, Octavie & la Reine Cléopatre, qui, toutes, lui donnerent postérité. C'est de la Reine d'Egypte qu'il eut Selena ou Cléopatre la jeune qu'Auguste donna pour épouse à Juba, en lui rendant le royaume de Mau-

ritanie

ritanie qu'avoit eu son pere. De ce mariage vint Ptolemée que Caligula fit tuer. Mais comment étoit-il cousin de cet Empereur? Cela est encore facile à expliquer.

Marc-Antoine avoit eu d'Octavie une fille nommée Antonia qui épousa Drusus, frere de Tibere, & fut mere de Germanicus dont Caligula étoit fils.

Voilà, Monsieur, à quoi se bornent les remarques qui se sont présentées à mon esprit en lisant votre Suetone: ce sont de légeres taches qui n'empêchent pas d'admirer le tableau. Les fautes de costume de Véronese ne diminuent rien de la beauté de son coloris & de la correction de son dessein, mais ne laissent pas d'être des fautes qu'on est fâché d'y voir. Je rends d'ailleurs à votre traduction toute la justice qu'elle mérite, & c'est un des livres de ma bibliothèque dont je fais le plus de cas. Je crois même que vous savez aussi-bien & mieux que moi, tout ce que je viens de vous faire observer, mais que vous avez pu l'oublier dans la chaleur de la composition.

Puis-je me flatter que vous voudrez bien faire insérer cette lettre dans un des prochains Mercures, & m'y répondre, dussiez-vous me prouver que je me suis trompé.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime qui vous est due & les sentimens les plus distingués, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Le Marquis DE THYARD,
de l'académie des sciences & belles-lettres de Dijon.

A Semur en Auxois, ce 4 Juillet 1771.

RÉPONSE de M. de la Harpe à M. le Marquis de Thyard.

Vos observations, Monsieur, sont très-justes, & vous deviez être bien sûr que je me ferois un plaisir d'insérer dans le Mercure la lettre dont vous m'avez honoré. Je ne suis point du tout fâché qu'on me montre mes fautes, & je suis très-flatté que ce soit un homme comme vous qui prenne la peine de me corriger. Je vois que vous êtes très-bien-instruit de toute la parenté d'Auguste, & que vous auriez été de sa cour. Nous autres poëtes ou qui croions l'être, nous avons l'habitude de dire neveux ou niéces pour petits fils & petites-filles, d'autant plus que ces mots de petits-fils & petites-filles ne sont agréables ni en vers ni en prose. Mais il faut qu'un traducteur soit exact comme un généalogiste, & je vous suis fort obligé de m'avoir relevé. J'aurois desiré même que vous eussiez bien voulu étendre plus loin vos recherches & vos remarques. La traduction d'un auteur aussi difficile que Suétone me met dans le cas d'avoir besoin des secours de tous ceux qui ont eu le tems de devenir plus savans que je ne le suis. Malheureusement je n'ai guères été repris que par des critiques encore plus ignorans que moi. Vous êtes bien loin d'être de ce nombre, & je vous mets au rang de mes maîtres & de mes bienfaiteurs.

J'ai l'honneur d'être avec autant de respect que de réconnoissance, &c.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

Il y a quelques mois, Monsieur, qu'il parut un mémoire anonyme, ayant pour titre : *Considérations intéressantes sur l'importance, l'utilité, & même la nécessité pour la France de faire le commerce des Indes Orientales, principalement par rapport à ses grandes conséquences*, &c. &c.

Ce mémoire, qu'il faut distinguer de celui que les Etats de Bretagne ont adopté, j'apprends qu'on me l'attribue.

L'amour de la vérité, autant que la crainte de nuire à la réputation que l'auteur a voulu s'établir, m'engage à désavouer publiquement cet ouvrage. En me l'envoïant, il a cru sans doute me dédommager du mémoire que je lui avois confié, & dont une copie fut déposée en 1763 aux archives de la Compagnie des Indes. S'il n'a pas suivi l'exemple de quelques autres personnes qui avoient cru pouvoir en faire usage, c'est, comme il le dit lui-même au commencement de son ouvrage, *que ce qu'il a lu sur cette matiere lui laisse à espérer que les réflexions dont il va s'occuper sont encore neuves & intéressantes; sinon, toutes, du moins en partie, & qu'en tout tems il est de saison de dire des choses utiles.*

Quoiqu'il paroisse que mon mémoire lui a été inutile, je suis tenté de croire qu'il le garde dans l'espérance qu'on lui demandera des éclaircissemens & des détails, *qu'il est*, dit-il, *en état de donner* sur plusieurs points importans, & que l'é-

tendue qu'il a donnée à sa production sembloit ne devoir pas laisser à desirer.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien insérer cette lettre dans votre prochain Mercure, & d'être persuadé de la sincérité des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

GODEHEU.

Paris, ce 12 Juillet 1771.

SPECTACLES.

OPÉRA.

L'ACADÉMIE royale de Musique continue avec succès les représentations des *Fragmens* composés du *Prologue de Dardanus*, de l'acte d'*Alphée & Aréthuse*, & celui de la *Fête de Flore*. M. d'Auvergne, surintendant de la musique du Roi & directeur de l'Académie-royale, a retiré de l'*acte d'Alphée & Aréthuse*, dont il a fait la musique, la contredanse qui terminoit le divertissement. Il l'a remplacée par une chaconne pour Mlle Heynel qui étoit indisposée lors des premieres représentations de cet acte. M. Gardel a très-ingénieusement dessiné le ballet. Les entrées

qu'il y exécute avec Mlle Heynel font un plaisir qui tient du ravissement.

Cette célèbre danseuse semble s'être surpassée elle-même dans cet acte. On n'a jamais vu tant de graces, de noblesse & de dignité unies à tant de précision, de force & de perfection.

M. Gardel a partagé les suffrages du Public par la supériorité de son talent, par la fierté & la sûreté de son exécution.

Ce n'est point M. l'Arrivée, mais M. Beauvalet, jeune acteur, âgé de 18 ans, qui a joué, en l'absence de M. l'Arrivée, le rôle d'*Alphée*.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont joué, pour la premiere fois, le lundi 15 Juillet, *les Jardiniers*, comédie en deux actes mêlée d'ariettes.

Thibaut, jardinier, se félicite du produit de son petit jardin & de la bonté de la terre qui se prête à ses besoins, & qui pour un peu d'eau lui donne du vin. Colin, son garçon, qui le sert avec zèle, lui

demande pour récompense sa fille Colette en mariage. Mais Thibaut lui objecte sa pauvreté; Colin dit qu'il a de la santé, de la force & du courage, & que dans le ménage chacun apporte ce qu'il a.

Dame Perrette, mere de Colette, est plus indulgente, elle promet à Colin de lui donner sa fille, mais elle lui recommande de travailler. Le Bailli envoie chercher Thibaut pour lui apprendre une bonne nouvelle. Il revient en effet fort joyeux avec une lettre de Nicolas-Bertrand son ancien garçon, qui a fait fortune dans le commerce, & qui lui annonce son retour, avec le dessein de partager sa richesse avec lui; il lui envoie cinquante pistoles d'avance, & pour que leur union soit plus grande, il offre sa main à Colette. Le pere est très-rejoui de revoir son ami Bertrand, & de quitter le jardinage; mais Colette & Colin qui s'aiment sont fort chagrins de ce retour si nuisible à leurs amours. Thibaut renvoie Colin dont le service lui devient inutile. Cet amant désespéré reproche à Thibaut de lui manquer de parole, & de reconnoître si mal son attachement; Dame Perrette est attendrie de sa peine, mais le jardinier n'est sensible qu'à la joie de devenir riche. Co-

lin s'engage pour s'éloigner du pays & veut se venger de son rival. Colette gémit de voir son amant l'abandonner. Bertrand arrive, & soutient son caractère de bienfaisance. Il demande quel est le sujet de la tristesse de Colette, la mere lui apprend que c'est l'engagement de Colin; il fait aussi-tôt acheter son congé; mais soupçonnant que Colin est amant de Colette, il lui fait avouer son secret, & ne cherche plus que les moyens de la rendre heureuse. Thibaut est furieux en apportant le congé de Colin, & le fait arrêter pour l'empêcher de se venger de Bertrand. Celui-ci reconnoît son neveu dans Colin; il dit au père qu'il faut lui donner sa fille en mariage. Colin arrive en se débattant contre les archers. Bertrand le délivre & le console bientôt en lui apprenant qu'il est son oncle, qu'il lui céde sa maîtresse, qu'il va le rétablir dans l'héritage de son père, qu'un autre parent avoit envahi; & lui assure sa fortune; il lui donne son congé; en même tems Thibaut prend sa main & celle de Colette, en disant; & moi je te rengage.

Cette comédie est de M. Davesne, & la musique est de M. Prudent. Les deux auteurs ont fait également preuve de ta-

lent. On a trouvé du naturel, de la finesse & de l'esprit dans les paroles; & de l'expression, du chant & des effets dans la musique.

M. Nainville a joué le rôle de Thibaut avec beaucoup de gaîté & de franchise. Le rôle de Colette a été bien chanté & bien rendu par Mde Trial. On a aussi applaudi M. Fargès dans le rôle de Colin; Mde Berard, dans le rôle de la mère, & M. Suin dans celui de Bertrand.

Concert mécanique de l'invention & exécution du Sr Richard, rue de Richelieu, dans une salle de la bibliothèque du Roi, en entrant à gauche, au rez de chaussée.

Ce concert est exécuté par plusieurs figures automates de grandeur naturelle, faisant chacune leur partie sur un instrument différent.

La premiere figure représente une Demoiselle assise, touchant du clavecin & de l'orgue ensemble & séparément, & s'accompagnant aussi de tems en tems de la voix.

La seconde repésente un jeune homme debout, jouant du violon.

La troisiéme représente un joueur de basse.

La quatriéme est un petit génie debout, placé derriere le pupitre, qui bat la mesure, & tourne le feuillet à tems.

Ces figures imitent le naturel dans tous les mouvemens des bras, des doigts, de tête, des yeux & des paupiéres.

A ce morceau principal, l'auteur a joint trois autres piéces mécaniques, aussi de son invention & exécution :

La premiere est un berger jouant de la flûte, dont l'harmonie est soutenue par une basse & accompagnée du chant de plusieurs oiseaux.

La seconde est un orgue en bibliothéque, qui joue, *aussi seul*, plusieurs airs de différens auteurs.

La troisiéme est un serin artificiel qui imite la nature. Il est dans une cage posée sur un plateau, & joue différens airs, avec ramage.

Il y aura tous les jours deux représentations : la premiere à cinq heures précises, & la seconde à sept heures.

Tous les billets sont de 3 liv.

Personne n'a porté plus loin que M. Richard le génie de la mécanique, & l'art

de donner de l'ame, & une sorte de vie, à des machines avec des moyens simples, actifs & précis. Ces figures mécaniques sont d'un modèle agréable, très-bien posées & propres à faire illusion ; ce spectacle ingénieux plaira aux curieux & aux amateurs des sciences.

COUPLETS

Adressés à Mlle Doligny, par M. G...

Sur l'AIR : *Jusque dans la moindre chose*, &c.

L'AMOUR te forma pour plaire
Et pour nous dicter ses loix :
Ce dieu ne pouvoit mieux faire,
Tout applaudit à son choix ;
Mais à l'amitié chérie,
Si tu bornes nos desirs,
Tu veux que toute la vie
Nous renoncions aux plaisirs.

Toujours la simple nature
Embellit tous les talens ;
Seule elle fait ta parure
Et te comble d'agrémens.
Ton jeu vrai qui nous enchante
Nous séduit à chaque instant,

Et ta voix douce & touchante
Porte au cœur le sentiment.

Juge, hélas! s'il est possible
De jamais se dégager ;
Avec une ame sensible
Peut-on te voir sans danger ?
Par un penchant plein de charmes,
L'amour sait nous captiver,
Et nous lui rendons les armes
Sans pouvoir lui résister.

Par M. G...

École vétérinaire.

Le lundi, 15 Juillet, quatorze Elèves militaires furent interrogés publiquement & en présence de plusieurs officiers généraux & d'autres personnes de distinction, dans une des salles de l'Ecole royale vétérinaire établie au château d'Alfort près de Charenton. Les questions qui leur furent faites tenoient à la connoissance raisonnée de la beauté du cheval. Ils fixerent les proportions de chacune de ses parties; ils établirent la nécessité de ces mêmes proportions sur les conséquences qui ré-

fultoient de leurs omiſſions ; lorſque la nature, par une degénération qui n'eſt que trop commune, s'écartoit elle-même de ſes premieres lois, ils chercherent à approfondir ſes vues dans la direction qu'elle a aſſignée à chaque membre; ils démontrerent les vices de l'intervention de cette même direction ; ils développerent encore les deſſeins qu'elle a eus dans l'emmanchement des portions des différentes colonnes ſur leſquelles eſt étayé le corps de l'animal, &c. &c.

Les Elèves qui furent entendus ſont les Sieurs :

Mouton, maréchal des logis du régiment de Clermont ; *Danin*, cavalier du régiment de Noailles ; *Ducardonnet*, carabinier de Royal-Rouſſillon ; *Belval*, cavalier du Colonel-Général ; *Chardin*, cavalier de Royal-Etranger ; *Taillard*, cavalier de Royal-Lorraine ; *Sauvage*, cavalier de Royal Piedmond ; *Mauchand*, cavalier de Royal-Champagne ; *Girardin*, maréchal des logis du Meſtre-de-Camp-Général-Dragons ; *Mangienne*, dragon d'Orléans ; *Barthelemy*, dragon Dauphin ; *Miquel*, dragon de Beauffremont ; *Hecquart*, dragon de la Rochefoucault ; *Duperrot*, de la Légion de Flandres.

L'assemblée, peu nombreuse mais choisie, applaudit à leurs efforts. Le prix fut adjugé au Sr Girardin ; le premier *accessit* aux Srs Hecquard & Ducardonnet, & le second aux Srs Marion & Belval.

Tous ces Elèves doivent l'avantage qu'ils ont eû de satisfaire le Public aux soins du Sr Drigon, l'un des Elèves & maréchal des logis du régiment du Colonel-Général-Dragons.

OBSERVATIONS sur le Météore du 17 Juillet.

A Champigni sur Marne, ce 18 Juillet 1771.

MONSIEUR,

C'est bien avec raison que M. de Buffon dit que le Ciel est le pays des grands événemens. Le 17 de ce mois, entre dix heures & demi & onze heures du soir que je me promenois, je fus témoin d'un météore singulier dans son effet s'il n'a rien de particulier dans sa cause. Il faisoit le plus beau tems du monde, le Ciel étoit clair sans nuages, l'air étoit calme mais peu rafraîchi ; il n'y avoit point de rosée, & le baromètre, comme je l'ai

examiné depuis, étoit resté à un demi-degré au-dessus du variable où il s'étoit fixé depuis plusieurs heures. Ma compagnie & moi nous nous entretenions de la blancheur de la voie lactée, lorsque tout-à-coup nous nous trouvâmes d'abord éclairés d'une lumière pâle & très étendue, & aussi-tôt enveloppés d'une très-rouge & ardente au point de nous faire appercevoir que nous étions au milieu de la flamme. Je levai les yeux pour considérer le phénomène; je vis un corps de feu assez volumineux qui étoit à très peu de distance de la terre, & qui suspendu presque perpendiculairement au-dessus de nos têtes, traversoit l'air avec lenteur. La surface inférieure de cette masse flotante représentoit un losange qui, d'un angle à l'autre, me paroissoit avoir environ un pied & demi de diamètre. Au dernier angle, c'est-à dire à celui qui étoit du côté du nord d'où étoit venu ce feu, une longue queue comme roulée sur elle-même dans sa longueur, y étoit adhérente; elle étoit mêlée de clartés & de ténèbres & s'agitoit fortement. Le centre du losange étoit un foïer ou plutôt un soleil dont la vue soutenoit difficilement l'éclat & qui échauffoit sensiblement le visage. Il s'y faisoit un mouvement de

rotation qui ressembloit à un bouillonnement violent. Les bouillons étoient d'un brillant surprenant & leurs sinuosités obscures. Enfin ce corps qui s'étoit élevé de la terre nous quitta heureusement pour prendre en ligne oblique une ascension rapide & très-haute vers la voie lactée du côté du midi. Je le suivis des yeux jusqu'au moment où ne paroissant plus être qu'une très-petite étoile, il se dissipa avec un tel bruit qu'un grand coup de tonnerre se fit entendre sur le champ.

Mais nous restâmes électrisés ainsi que nos voisins qui, de même que nous, avoient prétendu prendre le frais. Chacun sentit sur les deux temples une compression qui dura quelque tems. Une Demoiselle n'en fut même soulagée que par un saignement de nez qui lui survint le lendemain matin.

La queue ou la longue traînée de lumière de ce météore n'étoit, je pense, formée que par l'épuisement des matieres combustibles dont étoit composé ce corps qui dans le commencement de son embrâsement n'avoit du produire que cette pâle clarté que nous vîmes en premier lieu.

On aura sans doute observé ailleurs le

même ſoir de ſemblables météores. Ils étoient, pour ainſi dire, annoncés par le coucher du ſoleil qui étoit entouré de quantité de globes lumineux qui ne ſont pas ordinaires.

J'ai l'honneur, &c.

MOSNIER, abonné au Mercure.

Obſervations ſur le même Météore, par M. l'Abbé Marie, de l'Académie royale des Sciences, profeſſeur de philoſophie au collége Mazarin.

A Paris, ce 18 Juillet.

Le phénomène du 17 n'eſt, à mon avis, autre choſe qu'un météore enflammé, dont la détonation doit s'être faite au ſud-ſud-eſt de Paris, d'où il m'a paru s'avancer rapidement vers le nord.

Sa lumiere étoit fort brillante, mais tranquille; je la compare à celle de ces traînées de feu que les bonnes gens prennent pour des étoiles qui changent de place. La ſeule différence, c'eſt qu'il y a eu beaucoup plus de matière enflammée, & que l'inflammation s'eſt faite plus près de la terre.

Bien s'en faut cependant que ce météore soit tombé à Paris, comme tant de personnes disent l'avoir vu. La preuve qu'il étoit assez élevé dans l'atmosphère, se tire de ce que chacun l'a cru voir sur sa tête.

Tant qu'il y a eu de matière inflammable, le météore a brillé & avancé vers le Nord. Encore quelques jours, & on saura ce qui a été observé dans le cours de sa direction.

L'éclat de sa lumière ne dura pas une seconde, & ce ne fut que deux minutes après que j'entendis au sud-sud-est un bruit assez semblable à celui d'un médiocre coup de tonnerre. Ce bruit dura uniformément deux ou trois secondes. La lumière avoit paru à 10 h. 36 m. du soir.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai vu & entendu. Il avoit fait fort chaud trois jours auparavant, il fit encore chaud le lendemain, puisque le thermomètre de l'observatoire du collége Mazarin étoit à 21° à six heures du soir; mais ce jour-là le Ciel fut tout couvert de nuages, & sur le soir il s'éleva un vent du nord-ouest assez froid, qui a duré deux jours.

Le tems avoit été fort calme le 17, & le ciel étoit fort serein au moment même

d'innocence, ils n'eurent point d'endroits particuliers pour prier. Chacun invoquoit l'Etre Suprême, lui témoignoit son respect, lui faisoit ses offrandes ou ses sacrifices de la maniere qu'il pensoit devoir lui être la plus agréable. L'effusion du cœur seul dictoit alors les actions de grace, ainsi que les sentimens de reconnoissance par-tout où l'on se trouvoit : l'Univers entier étoit regardé comme un temple.

Faut-il d'autre demeure à ce Seigneur Auguste
Que les cieux, que la terre & que le cœur du juste.

Préface de Brebeuf.

Abel faisoit ses offrandes sur une pierre. Moyse parloit à Dieu sur le Mont Sinaï. Ce fut au milieu de la campagne qu'Abraham, pour obéir à l'Etre Suprême, se mit en devoir de sacrifier son fils Isaac. Mais la superstition s'étant par la suite mêlée au vrai culte, à mesure que les hommes se sont multipliés, leurs yeux se prostituerent aux idoles, suivant le langage de l'Ecriture. (1) Ils rendirent à différens êtres qu'ils créerent, des hommages qu'ils ne devoient qu'à Dieu seul. Delà tous les différens cultes qui se répandirent par toute la terre.

Dans les premiers tems, les autels furent simples & grossierement travaillés, ainsi que les statues des dieux. Celles-ci étoient représentées en forme du guaines ou de thermes, & placées originairement à découvert dans quelque endroit apparent, où on leur venoit rendre hommage. Successivement on parvint à faire ces statues de meilleur goût, ou plus approchantes des pro-

(1) Ezech. VI. 9.

portions humaines : Et, de crainte que les injures de l'air ne les endommageassent, on chercha quelques vieux troncs d'arbres où la nature avoit formé une cavité suffisante pour pouvoir les placer à couvert. Pline le dit expressément. *Arbores fuerunt numinum templa : priscoque ritu simplicia rura etiam nunc Deo præcellentem arborem dicant* (1).

Du respect qu'on eut pour ces arbres, on passa à respecter les bois entiers où ils étoient plantés. Le silence qui y régnoit imprimoit facilement, dans l'ame, des idées de crainte & une sorte d'horreur sacrée, qui sembloit leur donner quelque chose de divin. Il paroît que les anciens Romains, jusqu'à Numa, n'eurent point d'autres temples ; &, au rapport de Tacite, les Germains conservoient encore, de son tems, cette manière d'adorer. Ils croient, dit cet Auteur, que ce seroit dégrader la Majesté des Dieux, que de les enfermer dans des temples, & même de les représenter sous une figure humaine : ils donnent le nom de leurs Divinités à des bois qu'ils leur consacrent, & ils adorent ces lieux solitaires, comme étant pleins de leur présence (2).

Après avoir pensé à la conservation des objets de leur culte, les peuples songèrent, par la suite, à se préserver eux-mêmes des injures de l'air, de la pluie & du soleil : en conséquence, ils élevèrent des temples, qu'ils s'attachèrent à rendre de plus en plus magnifiques, croyant par-là honorer davantage la Divinité.

Suivant Hérodote, ce fut en Egypte qu'on éleva les premiers temples, usage qui passa de-là

(1) H. N. XII. 1.
(2) *De morib. Germ.* c. 9.

chez les Assyriens ; & de ces derniers peuples, chez les Grecs. Les arts s'étant perfectionnés de préférence en Grèce, on déploya dans ces monumens toutes les richesses de l'architecture, & l'on vit s'élèver ces temples si renommés, dont l'histoire ancienne a laissé de si pompeuses descriptions, & qui, jusques dans leurs ruines, font encore aujourd'hui l'admiration des connoisseurs.

La forme des grands temples de l'antiquité étoit, pour l'ordinaire, un quarré-long isolé, environné quelquefois d'un ou de deux rangs de colonnes de marbre, élevées sur un piédestal continu. L'entrée étoit placée vers l'un des petits côtés du carré-long, & précédée par un large perron, au-dessus duquel on voyoit un vestibule, dont les colonnes étoient toujours terminées par un fronton, où l'on sculptoit quelque bas-relief relatif à la Divinité que l'on invoquoit dans ce lieu. Souvent on couronnoit aussi ce frontispice, soit par un groupe de figures, soit par une victoire conduisant un quadrige, soit par la figure du Dieu qui étoit l'objet du culte. Tout cela donnoit au-dehors des temples un air de grandeur & de majesté, qui en imposoit à tous les regards.

C'étoit dans les grands temples que l'on déployoit toutes les beautés de l'architecture : non-seulement leurs portes étoient de bronze ; mais encore les dehors des murailles, quoique revêtus de marbre, étoient ornés, soit de médaillons, soit de figures, soit de bas-reliefs ; & les plafonds des entrecolonnemens, étoient sculptés d'ornemens les plus recherchés.

Il est vrai que l'intérieur de ces monumens ne répondoit pas, en général, à la somptuosité de leur extérieur. Il étoit communément peu spacieux, couvert

couvert d'un toit de charpente, le plus souvent sans voûte, & quelquefois distribué en trois parties, nommées la nef, le sanctuaire & le rond-point : c'étoit dans ce dernier endroit, que l'on plaçoit la statue de la Divinité. Comme le service se faisoit aux bougies ou aux lampes dans le temples, ils n'étoient d'ordinaire point éclairés par des croisées. Ce contraste entre le peu d'importance de l'intérieur & la magnificence de l'extérieur a fait penser que la plupart des sacrifices se faisoient dans le vestibule des temples, ou au pied du grand escalier; de sorte que tous les spectateurs répandus sous les portiques, pouvoient appercevoir les cérémonies.

Les temples renommés étoient remplis des chefs-d'œuvres des plus grands peintres, des statues des héros & des grands hommes. On y voyoit nombre de présens faits par des Princes : après une victoire, on y envoyoit souvent les dépouilles les plus précieuses prises sur les ennemis : les citoyens y mettoient aussi quelquefois en dépôt leurs effets les plus rares. Les temples de Diane à Ephèse, & d'Apollon à Delphes, entr'autres, renfermoient des richesses immenses en tout genre. On lit dans l'histoire, que Néron, à son retour d'un voyage en Grèce, fit embarquer sur ses vaisseaux environ 300 statues de bronze, de Dieux ou de grands hommes, qu'il avoit enlevées dans les temples de ce pays.

Indépendamment de la forme d'un quarré-long affectée aux temples, on les faisoit aussi quelquefois ronds. Les édifices sacrés des Perses avoient, pour la plupart, cette forme, emblême du soleil, qui étoit l'objet de leur culte; & même il étoit d'usage de placer toujours leurs autels du

côté du lever de cet astre. Outre qu'on faisoit aussi, en Grèce des temples circulaires, le Pantheon à Rome, le temple de Bacchus, la petite église, connue sous le nom de St Etienne-sur-le-Tybre, que l'on croit avoir été un ancien temple de Vesta, sont de cette forme. Ces sortes de temples n'étoient, à proprement parler, qu'une espèce de tour, terminée par une voûte hémisphérique, ouverte le plus souvent dans le milieu, pour procurer du jour à l'intérieur, avec un portique du côté de l'entrée. Le Pantheon, le seul des temples de l'ancienne Rome qui se soit bien conservé, a 133 pieds de diamètre en dedans œuvre, avec une ouverture dans le milieu de sa calotte de 27 pieds; & il y a, depuis le pavé, jusqu'au sommet de la voûte, autant de hauteur que de diamètre. En général, ces rotondes étoient écrasées en-dehors & bien éloignées de l'élégance des dômes modernes.

La plupart des grands temples du Paganisme étoient précédés d'une place où les Marchands vendoient ce qui étoit nécessaire pour les offrandes, & où l'on voyoit une fontaine destinée à purifier les sacrificateurs, ainsi que les victimes. Après cette place, on entroit dans une vaste cour, ornée de colonades décorées, soit de niches, soit de bustes, soit de figures, soit de bas-reliefs. Au bout de cette cour, on appercevoit le vestibule du temple, dont le frontispice élevé majestueusement sur un grand perron, dominoit sur tout le reste. C'est ainsi qu'étoient accompagnés les temples de Diane à Ephèse, d'Apollon à Delphes, de Balbec dans la Cœlo-Syrie, du Soleil à Palmyre, &c.

On parle de temples en Egypte, où il falloit traverser 4 ou cinq cours, avant d'y arriver. Dans

la Grèce, il y avoit de ces édifices auxquels étoient joints des piscines, des bibliothèques, des gymnases, des bains, & d'autres bâtimens semblables. Si le temple de la Fortune à Preneste a existé suivant les dessins que l'on voit dans l'*Antiquité Expliquée* du P. Montfaucon, aucun édifice ne pouvoit s'annoncer avec plus de magnificence. C'étoient des terrasses élevées l'une sur l'autre, & des galleries en amphithéâtre, communiquant à une colonade demi-circulaire, au milieu de laquelle étoit élevée sur un trône la statue de la Fortune.

Le fameux temple de Jérusalem étoit véritablement une espèce de ville sacrée par toutes les cours, les logemens des Prêtres & des Lévites, qui y étoient joints.

Le temple de Bel à Babylone, une des merveilles du monde, étoit d'un genre tout particulier. C'étoit un composé de 8 tours placées les unes au-dessus des autres, lesquelles alloient toujours en diminuant, jusqu'à 600 pieds d'élévation. (1)

Il est à observer que les temples d'une certaine étendue, tels que ceux dont nous venons de

(1) Les grandes pagodes, ou les grands temples de la Chine & des Indes, sont aussi des édifices immenses. Indépendemment des chapelles particulières pour des idoles, il y a des appartemens pour leurs Bonzes, des hôpitaux; quelquefois on y trouve joint un potager spacieux, & un cimetière où les Prêtres & les animaux sont enterrés pêle-mêle, & également honorés par des monumens & des épitaphes.

parler, étoient en petit nombre dans l'antiquité: il s'en falloit beaucoup qu'ils fussent tous environnés de colonades. La plupart, au contraire, étoient peu spacieux, précédés seulement d'un portique de 2, 4 ou 6 colones; & il y en avoit beaucoup où il n'étoit permis qu'aux prêtres & à la prêtresse d'entrer. Dans Rome même, vers le tems de sa plus grande splendeur, on ne comptoit guères que trois temples de quelque étendue; savoir, le temple de Jupiter Capitolin, celui de la Paix, & le Pantheon dont il a été question ci-devant, tandis qu'il y avoit près de 2000 petits temples ou chapelles.

La Religion Chrétienne étant devenue dominante dans l'Empire, comme elle admet tous les fidèles à la participation des sacrés mystères, on changea la forme des temples; &, afin qu'ils pussent contenir un grand nombre de peuples, on sacrifia la majesté de leur dehors, tant pour donner plus d'étendue au-dedans, que pour parvenir à les éclairer plus aisément. Dans les commencemens, les Eglises Chrétiennes furent construites à l'imitation des anciennes basiliques, (lieux où l'on rendoit la justice au peuple, dont elles retinrent long-tems le nom), & ne consistèrent qu'en une longue gallerie, composée d'une nef couverte de charpente avec des bas côtés, dont le bout opposé à l'entrée étoit terminé en demi-cercle, où l'on plaçoit l'autel. (1) Successivement on parvint à donner aux plans de ces édifices la forme d'une croix, qui est le symbole de notre

(1) Les anciennes basiliques de St Pierre & de St Paul, les premières Eglises Chrétiennes exécutées à Rome sous Constantin, furent ainsi distribuées.

croyance. Tantôt on adopta la forme d'une croix grecque, qui a ses quatre bras égaux : tantôt on adopta celle d'une croix latine, qui a un de ses bras plus long que les autres. Jusqu'au tems de Justinien, les Eglises n'eurent rien de remarquable dans leur construction ; mais cet Empereur ayant résolu de faire rebâtir vers l'an 532, l'Eglise de Ste Sophie à Constantinople, qui venoit d'être consumée par un incendie, & ayant ordonné de la reconstruire sans charpente, l'architecte *Anthemius* imagina, pour donner plus de magnificence à l'intérieur du nouveau temple, d'unir la forme ronde avec la quarrée à la rencontre des bras de la croix, c'est-à-dire, d'élever un dôme circulaire, soutenu uniquement par quatre points au milieu des grands côtés du quarré, & racheté dans les angles par des encorbellemens ou pendentifs ; invention sublime, qui a procuré depuis à nos édifices sacrés un couronnement en rapport avec leur destination, d'une légéreté & d'une élégance dont les anciens n'avoient jamais eu d'idée. Cette nouveauté souffrit, comme l'on sait, les plus grandes difficultés dans l'exécution. L'histoire rapporte qu'on eut beaucoup de peine à conduire ce dôme à sa fin. Pendant qu'on achevoit de bâtir un côté, l'autre crouloit ou s'entrouvroit. Quelques années après son exécution, ce dôme tomba, soit par l'effet d'un tremblement de terre, soit à cause du vice de sa construction, & il écrasa par sa chûte, le sanctuaire, où étoient les sièges du Patriarche & de l'Empereur. Justinien l'ayant fait rétablir, on diminua la hauteur du dôme qu'on avoit tenu d'abord beaucoup plus considérable ; on y multiplia les arc-boutans, &, dans l'intention d'allé-

ger le poids de la voûte, on la construisit en pierre de ponce.

Le plan de cette église est une croix grecque qui a 42 toises de long, sur 38 toises de large. Son dôme a 18 toises de diamètre, & n'est précisément qu'une calotte ou cul-de-four, éclairé par 24 petites fenêtres ou œils de bœuf, séparés par des arc-doubleaux. La magnificence de l'intérieur de cet édifice seroit à peine croyable, si elle ne subsistoit encore en grande partie. Les colones sont, soit de porphyre, soit de granit oriental, soit de verd de Lacédemone : toutes ses murailles furent revêtues de marbres précieux incrustés d'agathes, de nacre, de perles, & ses voûtes furent décorées de mosaïques. On dit que lorsque ce temple fut achevé, Justinien le trouva si beau, qu'il s'écria dans un transport d'admiration ; *je t'ai surpassé, ô Salomon* !

Les arts ayant dégénéré en occident, tant par les irruptions des Barbares, que par la translation du trône Impérial à Constantinople, les principes de la bonne achitecture furent insensiblement oubliés, & l'on ne fit aucun usage de cette invention. Les Goths, en ravageant l'Empire, y répandirent leur goût bizarre : ils conservèrent, à la vérité, aux plans des temples qu'ils érigèrent, la forme d'une croix ; mais à la place des colones bien proportionnées qui décoroient les édifices anciens avec tant de grace, ils y substituèrent des faisceaux de petites colones d'une élévation prodigieuse, qui se ramifioient jusques dans les voûtes ; &, au lieu des ornemens antiques, on ne vit plus sculpter que des harpies, des chimères, des guimberges, &c. On distingue deux âges dans le gothique : l'ancien, qui est pesant & matériel ;

le moderne, qui est, au contraire, léger & délicat : on remarque, sur-tout dans ce dernier genre, nombre d'églises d'une majestueuse élévation, & d'une hardiesse de construction qui fait encore de nos jours l'admiration des gens de l'art. Un des derniers ouvrages gothiques, & à-la-fois le plus considérable qui ait été entrepris, est la cathedrale de Milan, commencée dans le quatorzième siècle, & qui n'est pas même entièrement achevée. C'est un édifice presque comparable pour la dépense à St Pierre de Rome, exécuté tout en marbre blanc de Carare, & décoré, tant en-dedans, qu'en dehors, de plusieurs milliers de statues de marbre.

Lorsque par une heureuse révolution, le goût des beaux arts & des lettres eut repris faveur en Italie, par la protection que leur accordèrent les Médicis, l'architecture reprit la vraie route dont elle s'étoit écartée, & l'on abandonna le gothique. L'Eglise de Ste Marie-des-Fleurs à Florence, fut un des premiers ouvrages où l'on vit renaître le bon goût. C'est un dôme octogone régulier montant de fond, ayant 140 pieds de diamètre d'un angle à l'autre; lequel est terminé par une double voûte, que tous les architectes d'alors désespérèrent pendant long-tems de pouvoir construire, & que le *Burnelleschi* seul, eut enfin la gloire d'exécuter avec le plus grand succès.

On ne tarda pas, après la renaissance des arts, à se rappeler le grand effet de la composition du dôme de Constantinople. La plupart des achitectes qui présentèrent des projets, en concours pour la reconstruction de l'ancienne basilique de St Pierre, qui menaçoit ruines sous le pontificat de Jules II, au commencement du seizième siècle, adop-

tèrent l'idée d'élever un dôme sur pendentifs au centre des bras de la croix : & même, pour rendre cette construction encore plus hardie & plus magnifique, ils proposèrent, au lieu d'une calotte comme à Ste Sophie, de faire porter la voûte du dôme sur un tambour, ou une tour décorée de colonades. Tout le monde est instruit des difficultés qu'éprouva l'exécution de cet édifice. C'étoit assurément une témérité pour ces tems-là, d'oser entreprendre de faire porter en l'air sur quatre points, un dôme avec sa tour, presque aussi considérable que celui du Pantheon. En effet, l'exécution d'un pareil morceau paroissoit supposer une multitude d'études pour procéder avec sûreté, dont tous les architectes d'alors ne pouvoient guères se flatter d'être pourvus. Il eût fallu avoir suffisamment de connoissance dans les mathématiques pour parvenir à se rendre compte de toutes les combinaisons d'une semblable construction, & des résistances qu'il convenoit d'opposer aux efforts d'un fardeau aussi considérable, & placé dans une situation si extraordinaire : or, comme l'on sait, les sciences étoient alors bien éloignées des progrès qu'elles ont faits depuis. On se conduisit donc en tâtonnant, ainsi qu'on avoit fait à Ste Sophie, & en commettant au hasard l'événement. Aussi peut on remarquer que ce ne fut que l'expérience qui redressa ceux qui eurent d'abord la conduite de ce monument. A peine l'architecte Bramante, dont le projet avoit obtenu la préférence, eut-il élevé les piliers destinés à porter la coupole de St Pierre & eut-il ceintré les arcs des nefs, que ceux-ci, par leur seule poussée, menacèrent de renverser leurs supports ; ce qui fit comprendre qu'ils étoient beaucoup trop foibles pour remplir l'objet proposé. En conséquence, on

s'attacha à fortifier les piliers, à les augmenter, & il y avoit déjà près de 40 ans que ce dôme étoit commencé, sans qu'il y eût encore de plan véritablement arrêté pour sa construction. Chaque architecte, qui succédoit, ne s'attachoit, en quelque sorte, qu'à rectifier ce qu'avoient fait ses prédécesseurs. Ce fut enfin le célèbre Michel-Ange *Buonaroti*, qui, plus éclairé que ses contemporains, & en mettant à profit les réflexions ou les tentatives que l'on avoit faites jusques-là, parvint à proportionner les supports à l'effort du dôme & à fixer les rapports des diverses parties de sa construction, de manière à lui donner la solidité réquise. (1)

L'église de St Pierre de Rome a, par son plan, la forme d'une croix latine, ayant 110 toises de longueur totale, & 80 toises de largeur à la rencontre des bras de la croix. Son dôme, qui a 125 pieds de diamètre, est porté sur 4 piliers, de chacun 29 pieds de largeur, sur 56 pieds d'épaisseur. Du pavé de cette église, jusqu'à l'extrêmité de la croix qui couronne la lanterne, il y a 410 pieds de hauteur. Ce monument est précédé d'une vaste place, entourée de 4 rangs de colones

(1) Cependant, malgré toutes les précautions que l'on a prises pour assurer ce monument, personne n'ignore que sa coupole est aujourd'hui dans un mauvais état, & qu'elle s'est tellement lézardé, qu'en 1743, le Pape Benoît XIV. fit assembler les plus savans mathématiciens & constructeurs d'Italie, pour aviser aux moyens de prévenir une ruine prochaine; lesquels ne trouvèrent d'autre expédient, que d'entourer la coupole de plusieurs nouveaux cercles de fer. Foible ressource, qui ne paroît pas devoir être de longue durée.

avec deux fontaines & une grande obélisque Egyptienne au milieu. Jamais les Anciens n'ont exécuté de temples qui approchent de ce superbe édifice pour la grandeur, pour la magnificence, & pour la dépense.

Depuis son exécution, on n'a presque plus élevé d'Eglise importante, sans la décorer d'une coupole, & il n'y a guères de ville d'Italie où l'on n'en remarque; les plus grandes, après St Pierre, n'excédent pas 9 à 10 toises de diamètre. Dans la seule ville de Rome, on compte plus de 20 coupoles, dont la plupart ne sont rien moins qu'en bon état (1) suivant un examen

---

(1) Dans *les dissertations italiennes des P. le Seur*, *Jaquier*, *Boscovich* & de *M. Cozati*, imprimées par ordre de Benoît XIV. Il est dit, *pag.* 9. & 20.

1°. Que la coupole de St André *della Valle* a les quatre arcs des nefs rompus;

2°. Que la coupole de St Charles du Cours a ses quatre arcs absolument rompus, avec une lezarde remarquable qui, en s'élevant d'un des pendentifs, traverse la tour du dôme, sa voûte, sa lanterne & va répondre en descendant sur le pendentif opposé; & qu'outre que les croisées sont fracturées, on observe encore d'autres lezardes considérables tant en-dedans qu'en-dehors de cet édifice;

3°. Que la coupole de St Charles *à Catinari* a ses quatre arcs tout à-fait rompus;

4°. Que la coupole du Jesus a deux de ses arcs endommagés;

5°. Que la coupole de St Agnès de la place Navone a l'arc du côté du portail rompu;

6°. Que la coupole de St Jean des Florentins a trois de ses arcs rompus;

authentique qui en a été publié par les savans, à l'occasion des lezardes du dôme de St Pierre : ce qui sert à prouver combien ces sortes d'ouvrages demandent d'attention, & que ce n'est qu'autant que les rapports de leur construction sont raisonnées, qu'on peut espérer de les rendre durables. On lit dans le *premier tome du Voyage d'Italie* de M. Delalande, *page* 138, que le dôme de St Philippe de Nery à Turin, de l'architecture du *Guarini*, tomba au commencement de ce siécle peu après son exécution, & entraîna par sa chûte celle de toute l'Eglise qui étoit un édifice très-considérable. On fut contraint, le siécle dernier, de renoncer à une coupole en pierre qu'on avoit entrepris d'élever dans l'Eglise de St Louis, rue St Antoine à Paris, & l'on fut obligé de la continuer en bois, faute d'avoir donné à ses supports les proportions nécessaires.

Le dôme de St Paul à Londres est, après celui de St Pierre, le plus grand édifice en ce genre. Il fut

---

7°. Que la coupole de St Sauveur a deux de ses arcs rompus, dont les lezardes passent à travers la corniche des pendentifs ;

8°. Que la coupole de l'Eglise neuve a ses quatre arcs rompus ;

9°. Que la coupole *della Madona de' Monti* a ses quatre arcs rompus, avec des lezardes larges & remarquables ;

10°. Que la coupole de St Roch a ses quatre arcs rompus ;

11°. Que la coupole de St Luc a trois de ses arcs endommagés ;

12°. Que la coupole *della Madona del Popolo* a tous ses arcs rompus.

entrepris après le fameux incendie de *1666*, qui réduisit presque toute la capitale de l'Angleterre en cendres. Il fut exécuté à la place d'un ancien temple du même nom, dans l'espace de 35 ans, sous la direction du même architecte, pendant le siége d'un même évêque, & par un même entrepreneur, avec le secours d'une taxe sur le charbon de terre. Le plan de ce temple est une croix latine, ayant 80 toises de longueur sur 48 toises de largeur : le dôme placé à la rencontre des bras de la croix, a 17 toises de diamètre avec des piliers de 26 pieds de largeur ; & il a de hauteur 54 toises depuis le pavé jusqu'à la croix de la lanterne. Son tambour est orné d'une colonade du plus grand effet, & soutient une double voûte, l'une sphéroïde & l'autre conique, disposée avec beaucoup d'industrie. On peut dire, sans crainte d'exagérer, que ce morceau d'architecture est un vrai chef-d'œuvre pour la solidité & la perfection de l'exécution.

Il fut semblablement construit en France, le siécle dernier, plusieurs coupoles sur pendentifs, telles que celles qui couronnent les églises de la Sorbonne, du Val-de-Grace & des Invalides à Paris. On connoît la magnificence de la derniere qui a 73 pieds de diamètre, & qui n'est pas moins recommandable par les beaux ouvrages de peinture & de sculpture qu'elle renferme, que par l'élégance de son architecture & la supériorité de son exécution. Comme notre but n'est que de décrire en général la forme des principaux temples anciens & modernes, nous croyons inutile d'entrer dans un plus grand détail ; & il nous suffit d'avoir expliqué leurs différences les plus remarquables, ainsi que les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution des derniers.

GRAVURE.

I.

Douze Portraits des Rois de Dannemarck de la Maison d'Oldenbourg ; prix, 3 l. chaque portrait. A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine.

CES estampes sont de format *in-folio.* Les portraits qu'elles nous offrent sont renfermés dans des espéces de médaillons. Ils ont été gravés d'un burin pur & soigné par les Srs de Lode & Preisles, qui se sont appliqués à bien saisir la ressemblance. Cette suite de portraits de la maison d'Oldenbourg est d'autant plus intéressante que cette Maison occupe actuellement le trône de Dannemarck.

I I.

Portrait d'E. C. Fréron, dessiné par Ch. N. Cochin & gravé par Ch. E. Gaucher. A Paris, chez le Graveur, rue St Jacques, maison des Dames de la Visitation.

Ce Portrait est vu de profil, & il est

du format de ceux qu'a déjà gravés M. Cochin.

Le même graveur termine actuellement un Portrait de M. le Comte de Provence d'après un tableau de C. Vanloo, appartenant au Roi : cette estampe paroîtra incessamment.

III.

Perspective du château & jardins de Versailles, avec la représentation du feu d'artifice & des illuminations données le 15 Mai 1771, lors du mariage de Mgr le Comte de Provence ; prix, 3 l. en blanc, & 9 liv. lavé.

Cette perspective est exécutée proprement. Elle a environ 26 pouces de long sur 14 de haut.

MUSIQUE.

DOUZE Sonates très-faciles pour le clavecin, ou le *piano forte*, par *Valentin Roeser* ; prix, 6 liv. chez *Sieber & Compagnie*, successeur de M. Huberty, rue des Deux-Ecus, au Pigeon blanc, où l'on trouve un grand magasin de musique. A

Lyon, chez *Castaud*, place de la Comédie.

Premier Recueil d'airs choisis pour la Harpe, ou le *Piano-forte* arrangés, par *Ph. Jacques Meyer*; prix 3 liv. 12 f. A Paris, au bureau d'abonnement musical, cour de l'ancien grand-cerf, rues Saint Denis, & des Deux-Portes S. Sauveur; & aux adresses ordinaires de musique.

GÉOGRAPHIE.

Théâtre de la Guerre, en deux feuilles, par L. Denis; prix, 3 liv. les deux feuilles lavées & collées. A Paris, chez l'auteur, & Pasquier, rue St Jacques, vis-à-vis le collége de Louis le Grand.

CES deux feuilles du Théâtre de la Guerre entre les Russes, les Turcs & les Polonois comprennent la Pologne, la Russie, la Hongrie & la Transylvanie, la Turquie d'Europe, l'Archipel, &c. Le Sr Denis n'a tardé à publier ce théâtre que pour y mettre l'exactitude & les détails que

lui ont fourni plusieurs manúscrits & les cartes particulieres de chaque Etat.

ANECDOTES.

I.

Les lettres anonymes aux maris ne sont que trop fréquentes. Un homme en avoit reçu plusieurs sur le compte de sa femme qui étoit très-galante : Il en avoit intercepté d'elle à ses amans. Il jugea à propos de ne lui rien dire, connoissant apparemment l'inutilité de cette démarche ; il la traitoit fort bien & lui laissoit même espérer une partie fort considérable dans sa succession. Il étoit vieux & dans un pays où les loix permettent de donner à sa femme. Il tomba malade, elle ne le quitta pas un moment & se désespéroit, comme elle savoit bien faire. Aussi-tôt qu'il fut mort, un ami de son mari lui remit un paquet cacheté & dont l'adresse étoit pour elle seule ; c'étoient les lettres d'avis qu'il avoit reçues & celles qu'il avoit interceptées avec ces mots au-dessus : *Tu vois, ma chere femme, que je n'ai pû faire davantage pour toi.*

I I.

Lorſque le Père Séraphin, capucin & grand prédicateur, commença à avoir quelque réputation, le Roi en parla au Père Bourdaloue & lui demanda ce que c'étoit que cet homme dont on parloit tant & qui prêchoit, diſoit-on, d'une façon ſi attendriſſante. Le Père Bourdaloue dit au Roi : *Sire, ce que j'en puis dire à V. M. eſt que les filoux, après avoir entendu ſes ſermons, rendent ce qu'ils ont volé pendant les miens.*

I I I.

Madame de M***, ayant un jour donné ordre à ſon ſuiſſe de dire qu'elle n'y étoit pas; il renvoya Mde de V** ſa ſœur. Mde de M*** l'en gronda le ſoir, en lui diſant qu'elle y étoit toujours pour elle. Quelques jours après Mde de M... étant ſortie, Mde de V... vint pour la voir & le ſuiſſe la laiſſa monter. Cette derniere n'ayant trouvé perſonne dans l'appartement de ſa ſœur, deſcendit & demanda au ſuiſſe pourquoi il l'avoit laiſſée entrer, Mde de M... n'y étant point. *Madame*, répondit-il, *c'eſt que*

ma maîtresse m'a dit qu'elle y étoit toujours pour vous.

I V.

Un jeune Officier alloit dîner tous les jours chez le Général de l'armée. Ce général, ennuyé de le voir si souvent, lui demanda s'il savoit l'exercice; le jeune homme lui répondit qu'il s'en piquoit. Alors le général se mit en devoir de lui commander & lui dit demi-tour à droite, marche. L'Officier lui répondit : *Vous vous trompez, mon Général, avant marche, il y a remettez-vous ;* en conséquence il se remit à table & fut toujours depuis l'ami du Général.

V.

Un Gascon qui étoit au service, obtint du Roi une gratification de 1500 liv. Il partit sur le champ pour se la faire payer par M. Colbert qui, dans le moment qu'il arriva, étoit à table. Il entra malgré cela & demanda qui étoit Colbert ? *C'est moi, Monsieur*, dit M. Colbert, *que voulez vous ?* Eh ! pas grand'chose, dit l'autre, un petit ordre du Roi, pour me compter 1500 liv. M. Colbert, qui étoit en

gaîté, le fit mettre à table, & après le renvoya à un commis qui lui donna 1000 liv. Le Gascon dit qu'il lui revenoit encore 500 liv. Il est vrai, dit le commis, mais on les retient pour votre dîner. *Cadedis*, dit le Gascon, 500 *liv. pour un dîner! je ne donne que vingt sols à mon auberge.* Je le crois, dit le commis, mais vous n'avez pas l'honneur de manger avec M. Colbert, & c'est cet honneur qu'on vous fait payer. *Oh! bien*, répondit le Gascon, *puisque cela est ainsi, gardez tout, ce n'est pas la peine que je prenne* 1000 *liv. J'amenerai demain un de mes amis avec moi dîner ici, & cela sera fini.* M. Colbert admira la gasconade, fit payer l'officier & lui rendit dans la suite plusieurs bons offices.



AVIS.

I.

DÉFENSE du Lithotome caché, par une lettre du Frere Cosme à M. Cambon, chirurgien du Corps de Son Altesse R. Madame la Princesse de Lorraine, dans les Pays Bas.

Monsieur, je commence d'abord par vous demander grace sur la longueur de mon recit; mais comme vous étes un des premiers partisans du lithotome caché, & entre les mains duquel ses succès se sont le plus multipliés, je ne puis douter de l'intérêt que vous prendrez à sa défense:

Vous auriez peut-être cru que les adversaires de cet instrument ne reparoîtroient plus depuis la perte de leur formidable chef, mais je vais vous apprendre qu'il en est encore qui perpétuent les mêmes erreurs dans l'esprit des élèves qui suivent leurs leçons publiques dans cette capitale.

Il y a déjà quelques années qu'il me revenoit par des élèves qui assistent aux leçons de chirurgie qui se font tous les ans dans plusieurs établissemens à cet effet dans Paris, que certains Professeurs dénigroient les effets de mon lithotome lorsqu'ils démontroient l'opération de la taille, & cela gratuitement sans y rien opposer de mieux qui fut garanti par des faits incontestables; mon éloignement que vous connoissez pour tout ce

qui porte la moindre apparence de contestation, me faisoit dissimuler ces sortes d'attaques par l'espétance que des professeurs, dont le choix suppose toujours la capacité, rentreroient en eux-mêmes, & s'assureroient de bonne foi par des examens réfléchis, tant anatomiquement sur des sujets morts, que par la vue des succès bons ou mauvais sur les vivans; si ce qu'ils enseignoient sur cet article leur paroissoit suffisamment discuté ou non pour l'établir par des principes invariables, &c.

Mes dissimulations n'ont au contraire abouti qu'à les rendre plus hardis, & au lieu de ces discussions lumineuses vainement attendues, il m'est revenu que l'un d'eux a déclamé encore plus fortement ce printems dernier que par le passé; on m'a rapporté qu'en démontrant les instrumens dont la chirurgie se sert pour la taille, qu'il avoit pris celui dont il s'agit pour le faire remarquer singulierement, & qu'il avoit élevé la voix en même-tems pour le mieux imprimer; qu'il en avoit d'abord approuvé médiocrement les trois moindres degrés d'ouverture, mais qu'aussi-tôt après il en avoit hautement condamné les autres trois degrés plus considérables, les numéros 11, 13 & 15, comme très-dangereux & pernicieux, assurant qu'à ces degrés il ouvroit le bas fond de la vessie, qu'il ouvroit de même le rectum, & qu'il causoit des hémorragies mortelles; qu'en conséquence de ces dangers il le prohiboit absolument de cette opération autant qu'il étoit en son pouvoir, &c.

Comme je tiens pour maxime en général de ne point soupçonner la droiture d'autrui sans preuves manifestes, j'aime mieux attribuer cette conduite

à des opinions erronées qu'à d'autres desseins ; il se peut très-bien que ces professeurs ayent négligé de lire mes défenses contre les agressions de feu M. le Cat sur l'ouverture du col de la vessie, & qu'ils estiment comme lui de préférer la prétendue dilatation graduée du col de la vessie faite dans un instant, soi disant, sans déchirement, à la section réelle de ce col faite par une lame bien tranchante dont l'assertion a toujours formé ma défense contre toutes les raisons qui pouvoient donner le change.

Quel pourroit être en effet l'homme de bon sens qui auroit une éducation quelconque, sans avoit celle de la chirurgie, qui ne comprendroit pas qu'avant de parvenir à forcer le déchirement de l'empeigne d'un soulier neuf avec une forme brisée, tout le corps du cuir qui composeroit cette empeigne ne seroit pas forcé dans toutes ses parties avant que l'endroit le plus foible de son étendue cédât aux coups redoublés d'un marteau sur le coin qui écarte cette forme ? Qu'en conséquence de ces efforts multipliés sur cette forme qui conduiroient jusqu'au déchirement, cet homme éduqué ne comprendroit parfaitement que toutes les parties de cette empeigne auroient dû supporter une violence extraordinaire avant d'arriver au déchirement de quelqu'une d'entr'elles, &c.

Cette premiere démonstration bien comprise, il devient très-facile, & à la portée de tout le monde, d'estimer, qu'outre l'effort général d'extension qu'ont dû éprouver toutes les parties dud. cuir, celle qui a cédé à l'effort de cette forme ne devra présenter qu'une ouverture très-irréguliere par lambeaux de diverses figures, qui seront inégaux & franges.

Mais si au contraire par opposition à ces efforts de rupture par la forme brisée, quelqu'un mieux avisé désiroit d'ouvrir ladite empeigne pour y faire un passage avec un canif, ou tel autre instrument bien tranchant, la totalité du cuir en général ne seroit-elle pas préservée de tous ces efforts, & l'ouverture ne seroit-elle pas uniforme & reguliere, sans franges ni lambeaux quelconque, &c.

Je me flatte, Monsieur, que vous trouverez dans cette démonstration, quelque triviale qu'elle puisse paroître par l'inégalité du sujet, ainsi que tous les hommes impartiaux, la différence exacte qui résulte de la prétendue dilatation graduée du col de la vessie faite dans un instant par le grand appareil, lateralisé ou non, lequel représente exactement l'effet de la forme brisée comparé avec l'effet salutaire de l'incision faite avec le lithotome caché qui représente le canif, &c.

Au surplus une dilatation graduée de ce genre faite dans un instant a-t-elle jamais pû ni dû se supporter sans efforts violens, contusion ni déchirement, par aucuns gens de l'art dont les lumieres & la bonne foi garantissent la probité?

Comme la susdite conduite paroît prouver qu'effectivement ce professeur n'a point lu mes défenses contre feu M. le Cat, & qu'il s'est peut-être borné sur cette controverse à un rapport inséré dans les mémoires de l'académie royale de chirurgie imprimés en 1757, il devient indispensable de lui apprendre ici que l'auteur de ce rapport a si peu respecté la vérité qu'il n'a rencontré dans toute son histoire sur le compte de cet instrument, déjà alors en vogue, que des morts & des estropiés, pas un seul malade bien

guéri ; qu'il y porte le desir de nuire jusqu'à citer, sans âge, pays de naissance, de résidence, pas même de nom propre ni de batême, un Ecclésiastique mort en Juin 1755, & par conséquent un être de raison qui n'a jamais existé (que dans son rapport) duquel j'ai déjà eu occasion de défier publiquement les preuves en 1763. *Mercure de France, Avril, pag.* 138.

Or, si c'est d'après ce rapport que le professeur est parti pour établir l'assertion des accidens pernicieux ci-dessus, il peut tenir pour fait certain que si tout n'y est pas faux, il est au moins tronqué, dégradé, défiguré & cité sans preuves valables, excepté un fait d'hémorragie prétendue sur un malade de Compiegne, qu'il cite d'après une lettre d'un chirurgien. Mais il sera peut-etre très-utile pour notre professeur, & également avantageux pour la société, qu'il apprenne, lui & tout autre, que cette lettre du chirurgien & le rapport qui en fait mention, pour mieux dénigrer mon instrument & ma conduite, ont eu un très-grand soin de laisser à l'écart que ce malade, âgé de 73 ans, étoit épuisé par trois années de sonde gardée dans la vessie paralysée avec des douleurs aigûes & continuelles que lui causoit une pierre, que la violence de cet état, qui le privoit totalement de sommeil & de repos, le força de tout risquer, n'y pouvant plus résister. Son dépérissement me parut si considérable par la rélation de son médecin, que je ne consentis de m'en charger qu'il ne fut préalablement administré, tant du St Viatique que de l'Extrême-Onction. Or, d'après une dégradation si entiere dans laquelle il y avoit cent à perdre contre un à gagner, l'Académie & le susdit chirurgien auroient pu avec moins de partialité faire

grace

grace de cette mort au lithotome caché sans appeler une hémorragie à leur secours. Le même professeur a, dit-on, comparé aussi le lithotome caché à l'atrape-lourdeau, afin d'en confondre le mérite & le réduire à l'égalité, &c.

Quant à l'égalité de mérite, s'il l'a entendu pour la taille, si cet atrape-lourdeau ou bistouri caché jadis proposé & inventé pour le bubonocelle, l'avoit eu, ce mérite, je ne me serois sûrement pas donné la peine de l'y approprier; car je n'en prétends pas davantage que cette appropriation sur l'époque de son invention, ainsi que je l'ai exposé dans la description même que j'en ai publiée en 1751 dans le recueil des piéces importantes, qui se débite chez d'Houry, libraire, rue de la Vieille Bouclerie à Paris. C'est ce que ledit professeur pourra y lire pour s'éviter, & tous autres, à l'avenir de me contester une invention que je ne me suis jamais attribuée au-delà d'un simple appropriateur de cet atrape-lourdeau pour la susdite opération. On assure qu'il a aussi ajouté qu'on avoit fait remarquer au Sieur Caqué, partisan de cet instrument & chirurgien à Reims, que la pointe de sa lame blessoit le fond de la vessie, &c.

Ce professeur ignore peut-être que ce chirurgien de Reims me doit tout ce qu'il sait sur cet article, ainsi qu'une sorte de fortune à mon lithotome, lui ayant donné des leçons suffisantes sur un cadavre, à Paris, dans les premiers tems, à la recommandation d'amis communs qui me l'adresserent, &c.

Mais, de mon côté, je n'ignore point que l'académie de chirurgie lui a donné une médaille pour avoir émoussé deux lignes de tranchant du

côté de la pointe à un lithotome, qu'il lui a sans doute montré, ce qu'il n'a fait vraisemblablement que pour obtenir d'elle, à titre de prix d'émulation, cette médaille d'or dont il fait parade; car je sais, à n'en pouvoir douter, que des gens de l'art qui l'ont presque toujours vu opérer, assurent que cette prétendue correction, ou à plus juste titre corruption, ne paroît point à l'instrument dont il a toujours continué de se servir long-tems après, depuis l'impression du rapport académique, comme il le faisoit avant, pour obtenir des succès & de la pratique.

Il arriva jadis à feu M. Garangeot, membre de St Côme, de même qu'à notre professeur, cette année, de faire aussi une sortie contre mon lithotome dans une de ses leçons publiques à St Côme, dans le commencement de l'apparition de cet instrument; mais ce célèbre chirurgien, aussi judicieux qu'il étoit habile dans son art, ayant sollicité dans la suite des tems un ami commun que j'avois taillé & guéri, de me le présenter, m'assura, en présence de cet ami, sur les reproches que je lui en faisois, qu'il s'étoit retracté & qu'il en avoit parlé favorablement dans une de ses leçons sur la même matiere dans la suite, depuis que cet instrument avoit été corrigé, &c.

A ce mot de correction je l'interrompis & posai en même-tems sur une table, devant lui, deux lithotomes sans le prévenir par aucune remarque, & je lui dis de les bien examiner pour en décider le goût à son choix; ce qu'il fit très-scrupuleusement pendant plus d'un quart-d'heure que notre ami & moi nous éloignâmes pour ne le point distraire, l'un de ces deux lithotomes étoit le premier qui a

été fabriqué sur mon modèle, lequel j'ai toujours conservé, & l'autre sortoit dans le moment des mains de l'ouvrier, ce qui supposoit alors douze années écoulées au moins entre les deux. Lorsque M. Garangeot se fut bien assuré, je lui demandai son suffrage de choix, il le donna sans hésiter au premier qui fût jamais fabriqué; il étoit compétent pour ce jugement.* Dans ce moment je lui dis qu'il voioit le premier & le dernier que l'ouvrier que j'avois instruit & indiqué dans mes écrits avoit fabriqué pendant les douze années ci-dessus ou environ; que cet événement le mettoit à même d'apprécier la prétendue correction qu'il citoit, &c.

Il me répondit avec la candeur d'un savant très-modeste, qu'il avoit été trompé l'une & l'autre fois, mais qu'il se réservoit ce que sa probité lui inspiroit. En effet, cet homme incomparable qui connoissoit les conséquences des préceptes d'un professeur public, peu de jours après fit une leçon a St Côme sur les instrumens, il commença par ce lithotome; il y protesta contre tout ce que la surprise lui en avoit fait dire, tant en défaut, en premier lieu, qu'en correction dans le second; qu'ayant été trompé de bonne foi de son côté par gens qui lui avoient fourni cet instrument, il avoit eu l'occasion d'aller à la source qui l'avoit pleinement détrompé. Enfin tiré de son erreur il s'étendit amplement sur les avantages qu'il y connoissoit, il le proposa à ses élèves comme celui qui, à son jugement, méritoit la préférence sur

* Ayant composé un très-excellent traité d'instrumens de chirurgie.

tous les autres qui étoient parvenus à sa connoissance. Il fut si persuadé lui-même de ces vérités, qu'il en fit l'opération sur le cadavre dans le premier cours d'opérations qu'il fit à la suite de cette mémorable rétractation.

Ce même professeur poussoit encore ses vues au-delà des actes qu'on vient de lire, il se proposoit de perpétuer ses leçons publiques dans une nouvelle édition de son excellent traité d'opérations, si la mort, qui ne fait pas plus de grace aux sçavans qu'aux ignorans, ne l'avoit prévenu ; il devoit enrichir ce dernier ouvrage de quantité d'observations très-intéressantes que son état militaire l'avoit mis à portée de faire en connoisseur pénétrant & des plus zélés pour son art.

D'après tout ce que je viens de vous exposer, Monsieur, je pense qu'il vous paroîtra qu'on a d'autant plus de tort de s'excrimer contre ce que je crois avoir proposé de bonne foi pour délivrer avec moins de danger des malheureux cruellement tourmentés, que vous m'êtes témoin vous-même, ainsi que le monde entier, que je n'ai jamais attaqué ni dénigré les productions d'autrui, excepté celles que le puissant aggresseur, feu M. le Cat, proposoit, & qu'il soutenoit être de son invention, antérieure d'un grand nombre d'années à celle qu'il prétendoit anéantir par ses comparaisons. Les agressions opiniâtres & soutenues de cet implacable adversaire du lithotome caché redoublerent à proportion de la résistance que j'y opposois, elles me forcerent, après des discussions sans fin sur la théorie de part & d'autre pour terminer ces débats, d'en appeler à la supériorité des succès qui résultoient déjà de mon instrument,

comparés à tous ceux qu'il avoit obtenus & rapportés par les opérations faites par lui-même pendant près de vingt années consécutives sans interruption, & qui précédoient ses agressions; je dis par lui-même, parce qu'il est indubitable que les succès d'un inventeur quelconque doivent, sans contredit, l'emporter sur ceux des imitateurs.

Dans ce tribunal des succès que la théorie réclame dans tous les cas, & dont les jugemens ne furent jamais douteux, cet adversaire y perdit son procès. Je prouvai que dans le nombre des sujets qu'il avoit opérés, & cités dans ses propres listes qu'il avoit publiées, il en étoit mort de quatre un, & que de mon côté, quoiqu'opérés par huit différens opérateurs, il n'en étoit mort que de treize un, sans égard de part ni d'autre à des complications étrangeres. Je lui défiai toutes preuves contraires.

Cet adversaire cependant alors se vantoit qu'il avoit prouvé plusieurs fois, en diverses circonstances, que ses instrumens & ses manœuvres réussissoient beaucoup mieux que tout ce qui se pratiquoit avant lui, & même encore de son tems, sans ses découvertes, par tous les autres lithotomistes qui tailloient dans la France.

Que nous reste-t-il donc à desirer dans la circonstance présente à vous & à moi, qui souscririons avec tant de satisfaction à des découvertes plus favorables que celle que nous préconisons si elles pouvoient nous préserver, & les malades, de tout ce qui peut nous inquiéter encore, tant pour l'état commun & ordinaire des pierreux que pour celui des complications toujours formidables? Ce seroit de ce que ce professeur, en blâmant

EDITS, ARRÊTS, &c.

I.

Le Roi ayant rendu, le 26 du mois dernier, une ordonnance par laquelle Sa Majesté accorde des hautes payes & des marques de distinction aux anciens soldats de son régiment des Gardes-Françoises, le maréchal de Biron a fait en conséquence assembler ce régiment, au champ de Mars, le 9 & le 11 de ce mois, & a donné lui-même aux soldats qui étoient dans le cas de l'ordonnance, & qui se sont trouvés en très-grand nombre, les marques distinctives accordées par Sa Majesté ; ce qui a produit l'effet le plus touchant parmi ces soldats, lesquels ont marqué la plus grande satisfaction.

I I.

On a publié un édit du Roi, donné à Versailles au mois de Juillet 1771, & enrégistré en parlement, le 13 du même mois, portant suppression, remboursement & création d'offices au bailliage & présidial de Blois.

I I I.

Il paroît aussi un arrêt de la cour des Monnoies, du 10 de ce mois, faisant défenses à toutes personnes quelconques de donner ni de recevoir, pour aucune valeur, les piéces dites *de quatre sols*, décriées par l'édit du mois de Janvier

1716, ni aucunes autres piéces de monnoie, dont l'empreinte seroit totalement effacée, à peine d'être poursuivies extraordinairement & punies comme *Billonneurs*.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 3 Juin 1771.

MALGRÉ les conférences que les Envoyés des Cours de Vienne & de Berlin ont avec les Ministres de la Porte, on continue les préparatifs nécessaires pour pousser la guerre avec vigueur. Les recrues se succédent dans cette capitale & en partent journellement pour se rendre à l'armée. Depuis trois jours que le vent est favorable, la nouvelle éscadre, à bord de laquelle se trouvent quinze mille hommes de troupes, a mis à la voile pour Varne où ces troupes débarqueront. Il est encore arrivé ici un corps considérable de troupes asiatiques, qui s'embarqueront aussi, dans huit jours, pour la même destination.

De Warsovie, le 26 Juin 1771.

On mande d'Yassi, capitale de la Moldavie, que la ville de Túrne, où il se trouve une garnison de six mille hommes, est actuellement assiégée par le prince Repnin.

Suivant les lettres reçues nouvellement de la grande armée Russe, le feld-maréchal comte de Romanzow a établi son quartier général à Falczin, & tous les hôpitaux ont été transportés de la Podolie à Choczin.

L'ambassadeur de Russie a publié, aujourd'hui, une nouvelle déclaration, portant en substance que, puisque les gens connus sous le nom de Confédérés se livrent encore à toutes sortes de brigandages & d'excès, & augmentent les troubles du royaume, sans égard aux bons offices de la Russie, & aux moyens pacifiques que Sa Majesté Impériale a employés jusqu'à présent pour y faire cesser l'anarchie & pour y rétablir la tranquillité, les chefs & commandans des troupes de sa nation vont recevoir l'ordre positif de ne plus épargner ces perturbateurs du repos public : ceux qu'on arrêtera seront conduits en prison & jugés selon la rigueur des loix.

De Stockolm, le 21 Juin 1771.

Le Roi voulant que les emplois qui sont à sa disposition ne soient donnés qu'au mérite & aux services, a défendu, par une ordonnance particuliere, toute espéce de recommandation & de sollicitation en faveur de ceux qui prétendent aux places vacantes.

Du 25 Juin.

Le discours que le Roi a adressé, aujourd'hui, aux Etats du royaume, à l'ouverture de la diète, est conçu en ces termes :

« *Très Nobles, Très-Révérends, Amés & Féaux » les Gens composant les quatre Ordres du » Peuple Suédois.*

» Tout, dans ce moment, jusqu'à la place que » j'occupe, me rappelle notre grande & commune » perte. Lorsque les états du royaume termineront

» leur derniere assemblée, ils virent dans ce palais
» un Roi également respecté & chéri, environné
» de sujets fidèles & de trois fils qui leur dispu-
» toient l'avantage de lui donner les plus fortes
» preuves de leur vénération & de leur amour. Au
» lieu d'un spectacle si imposant, vous ne voyez
» aujourd'hui que trois fils privés d'un père chéri
» & plongés dans la douleur, qui mêlent leurs lar-
» mes aux vôtres, & qui sentent leurs plaies se
» r'ouvrir à la vue de celles dont vos cœurs paroif-
» sent déchirés.

» Les larmes des sujets sont le monument le plus
» glorieux qui puisse être élevé à la mémoire d'un
» bon Roi : celles que vous répandez aujourd'hui
» sont pour moi un aiguillon qui m'anime encore
» à la vertu, & un encouragement pour mériter,
» à l'exemple d'un père si sincérement regretté,
» votre attachement & votre confiance, par la clé-
» mence & par la bonté.

» Je ne vous parlerai pas ici de ce qui s'est passé
» dans le gouvernement depuis votre derniere as-
» semblée : vous en serez informé par les piéces
» qui vous seront communiquées. Mon absence
» ne m'a pas permis de rien effectuer pour le bien
» public. Si nous avons le bonheur de voir aujour-
» d'hui la paix régner au-dedans & au-dehors, de
» voir l'amitié & la confiance bien établies avec
» les voisins & les plus anciens alliés de ce royau-
» me, ce sont les fruits de la prudence & de la sa-
» gesse d'une administration, pour laquelle je
» suis bien aise de témoigner ici publiquement ma
» reconnoissance.

» Quant à l'objet de votre présente assemblée, je
» ne crois pas qu'il soit besoin de vous en parler.

» Vous ſavez ce qu'exige de vous le grand chan-
» gement arrivé dans cet état ; vous connoiſſez
» vos droits, & c'eſt pour les exercer que vous
» avez été convoqués. Je vous ſouhaite pour cela
» la bénédiction du Ciel, afin que la paix & l'union
» préſident à tous vos conſeils, & leur préparent
» un heureux ſuccès.

» Né & élevé au milieu de vous, j'ai appris dès
» ma plus tendre jeuneſſe à aimer la patrie, à re-
» garder comme le plus grand bonheur d'être
» Suédois, & comme la plus grande gloire d'être
» le premier citoyen au milieu d'un peuple libre.
» Tous mes deſirs ſeront remplis, ſi la réſolution
» que vous allez prendre contribue à affermir la
» félicité, la gloire & l'indépendance de cette Na-
» tion. La voir heureuſe eſt le premier objet de
» mes voeux : la gouverner libre & indépendante
» eſt le dernier terme de mon ambition. Ne croyez
» pas, mes chers Suédois, que ce ſoient là de vai-
» nes paroles, démenties peut-être par les ſecrets
» mouvemens de mon cœur : c'eſt l'expreſſion
» fidèle de ce que ſent ce cœur, trop vrai pour
» n'être pas de bonne foi dans ſes promeſſes, &
» trop fier pour manquer jamais à ſes engage-
» mens.

» J'ai vu pluſieurs pays : j'ai tâché d'en connoî-
» tre les mœurs, le gouvernement & la condition
» plus ou moins heureuſe de leurs peuples. J'ai
» trouvé que ce n'eſt ni le pouvoir abſolu dans la
» main du Prince, ni le luxe, ni la magnificence,
» ni les tréſors amaſſés par l'économie qui peu-
» vent rendre les ſujets heureux : qu'ils ne le de-
» viennent que par l'amour de la patrie & par la
» concorde. Il ne dépend donc que de nous ſeuls

» d'être la Nation la plus heureuse de la terre.
» Que cette diète soit à jamais distinguée dans nos
» annales par le sacrifice de toute vue particuliere,
» de toute haine & de toute jalousie personnelle,
» au grand intérêt du bien public. Je contribuerai,
» de mon côté, autant qu'il dépendra de moi,
» à rapprocher les esprits divisés, à réunir les
» cœurs aliénés les uns des autres, afin que cette
» assemblée devienne, sous les auspices du Très-Haut,
» l'époque d'une félicité durable pour ce
» royaume.

» Je vous assure tous, & chacun en particulier,
» de ma bienveillance royale & de ma protection. »

De Vienne, le 3 Juillet 1771.

L'Impératrice-Reine avoit rendu, l'année derniere, une ordonnance qui fixoit à vingt-quatre ans l'âge pour l'émission des vœux monastiques, & qui déclaroit nuls ceux qui auroient été prononcés avant cet âge. Cette clause a occasionné des plaintes de la part de la Cour de Rome. Le Pape a écrit, à ce sujet, à Sa Majesté Impériale, une lettre où il fait envisager cette loi comme portant atteinte aux droits les plus anciens & les plus sacrés de la Jurisdiction Apostolique qui, de tout tems, a seule prononcé sur la légitimité des vœux. Il s'est tenu plusieurs conseils, dans lesquels on a examiné la loi qui a donné lieu à la lettre du St Père. On assure que les principaux membres du conseil ont été d'avis de défendre aux maisons religieuses de recevoir des jeunes gens avant l'âge prescrit pour l'émission des vœux, laquelle se trouvera encore retardée par l'année du noviciat.

Au reste, il n'y a encore rien d'arrêté relativement à cet objet.

Les Pères Dominicains de Raguse avoient, depuis près de deux cens ans, dans leur église, une main de St Etienne, Roi de Hongrie. Cette main avoit été conservée sans se corrompre, pendant plusieurs siécles, au comté de Bibar, dans une église fondée par le Roi Ladislas; ensuite elle avoit été transportée à Raguse, où elle a été de même conservée pendant près de deux cens ans. La République de Raguse, pour satisfaire Sa Majesté Impériale & Royale, qui lui a fait demander cette relique, la lui a renvoyée par des députés. Après l'examen fait par le cardinal Miggazi, archevêque de Vienne, elle a été exposée solemnellement le 30 du mois dernier, dans la chapelle du château royal de Schonbrun, en présence de Leurs Majestés Impériales & Royale, de toute la Cour, des grands-croix, commandeurs & chevaliers de l'ordre apostolique de St Etienne; elle restera pendant neuf jours dans cette chapelle d'où elle sera transférée dans l'église du château royal de Bude.

De Naples, le 29 Juin 1771.

Le Roi, voulant remédier aux abus fréquens qui naissoient d'une trop grande liberté dans les mariages, & aux inconvéniens qui résultoient des réglemens faits antérieurement sur cet objet, a fait publier, ces jours derniers, une ordonnance, par laquelle Sa Majesté défend à tous ses Sujets, de quelque qualité qu'ils soient, de contracter des mariages sans le consentement de leurs pere & mere, à moins qu'ils n'aient atteint l'âge d'émancipation légale, fixée, pour les hommes,

à 30 ans, & pour les filles, à 25. Elle défend en même-tems aux curés & autres ecclésiastiques de prêter, en aucune façon, leur ministere aux mariages qui leur seront proposés sans cette formalité, à peine de punition corporelle.

De Rome, le 5 Juillet 1771.

Dans le Consistoire secret qui se tint, le 17 du mois dernier, le St Pere fit part au Sacré Collége de sa lettre d'obédiance qui lui a été écrite par le Patriarche des Nestoriens, & présentée, le jour de la Trinité, par le Prélat Etienne Borgia, secrétaire de la Propagande.

De Londres, le 12 Juillet 1771.

Le 10, à deux heures après-midi, le lord-maire, cinq aldermans, les deux sherifs en charge, le greffier, & un certain nombre de députés de la bourgeoisie de Londres se rendirent, en cérémonie, à Saint-James, au milieu des acclamations redoublées d'une foule prodigieuse, pour présenter au Roi l'adresse & remontrance de la Cité. Le comte d'Hertford, grand-chambellan, avoit écrit, la veille, au lord-maire pour le prévenir que le Roi n'admettroit en sa présence que le nombre des députés de la bourgeoisie, limité par les loix, attendu l'impossibilité de recevoir, dans le palais, toute la bourgeoisie en corps; ce qui fut ponctuellement observé. Le Roi étoit environné d'une partie de la noblesse, des ministres d'état, de plusieurs ministres étrangers, &c. Lorsque le lord-maire fut admis en sa présence, ce magistrat présenta à Sa Majesté l'adresse qui

roule ſur les points ſuivans : on y rappele les différens griefs allégués dans les remontrances précédentes, ſur leſquelles on n'a pas obtenu juſtice ; on s'y plaint de ce qu'on a admis dans la chambre des Communes un repréſentant illégalement élu ; de l'injuſtice faite au premier magiſtrat de la Cité & à un autre alderman, leſquels ont été empriſonnés pour n'avoir pas violé leurs ſermens ; des ſuggeſtions artificieuſes de la chambre des Communes, par leſquelles Sa Majeſté a été portée à rendre une ordonnance illégale contre deux imprimeurs ; de la démarche illégale de cette même aſſemblée, laquelle a fait biffer des regiſtres de la cité un acte judiciaire, violence qui tend à priver les ſujets du droit de recourir aux lois du pays ; des démarches ultérieures de cette même chambre qui, pendant la détention des magiſtrats, a paſſé un bill pour ôter à la cité de Londres ſes droits ſur le ſol de la Tamiſe, droits qu'elle a poſſédés depuis la conquête de Guillaume de Normandie ; enfin on ſupplie Sa Majeſté de rendre à la cité ſes privileges, & à la nation la tranquillité dont elle a beſoin, en diſſolvant un parlement corrompu, & en éloignant de ſa perſonne & de ſes conſeils les miniſtres, &c. La réponſe du Roi à cette adreſſe portoit en ſubſtance qu'on lui avoit déjà préſenté deux requêtes ſur le même ſujet, auxquelles il avoit donné des réponſes aſſez connues ; que les nouveaux ſujets de plainte allégués dans celle-ci ne pouvoient le déterminer à changer de ſentiment, & moins encore à condamner la conduite du parlement qu'il avoit approuvée dans ſon dernier diſcours émané du Trône, & qu'ayant toujours une confiance

entiere dans les lumieres & l'attachement de cette assemblée, ainsi que dans la droiture & la fidélité de ses ministres, Sa Majesté ne pouvoit adhérer aux vœux & aux demandes de la cité. Malgré la foule prodigieuse du Peuple assemblé, la journée se passa sans tumulte & sans désordre.

Le lord-maire se propose, dit-on, de convoquer toute la bourgeoisie à la maison-de-ville & d'y faire rapport de la réponse du Roi à la remontrance présentée, le 10, à Sa Majesté. Malgré le peu de succès des différentes remontrances, on assure que la communauté est résolue de faire une nouvelle tentative avant la rentrée du parlement, & de présenter au Roi une nouvelle adresse, dans une forme & conçue en des termes qui pourront mériter plus d'attention de la part de Sa Majesté.

D'Ostende, le 28 Juin 1771.

Nos Pilotes Côtiers, dont le nombre vient d'être augmenté, seront désormais divisés en deux brigades, dont l'une occupera, dès le 1er Juillet prochain, une corvette qui tiendra constamment la mer, afin d'être toujours à portée d'aller au-devant des vaisseaux qui se présenteront, & de leur donner les secours & les indications nécessaires. L'autre brigade sera destinée au service du port & à la sortie des vaisseaux. Ces deux brigades se releveront de dix en dix jours : on a pris les mesures convenables pour que le service du Public ne souffre jamais d'interruption & pour écarter de la navigation le danger, auquel la négligence ou l'ignorance des pilotes-côtiers pour-

roient l'exposer. On parle encore de plusieurs autres arrangemens qui ont pour objet la sûreté & la facilité de la navigation & du commerce dans ce port.

De Marseille, le 12 Juillet 1771.

Les chebecs du Roi *le Caméléon* & *le Singe*, aux ordres des Srs de Boades & de Gantés, destinés à protéger, contre les corsaires barbaresques, la navigation des bâtimens étrangers qui viennent à la foire de Beaucaire, ont fait voile de Toulon, vers la fin du mois dernier, & ils ont, suivant l'usage, commencé leur croisiére par la partie de l'Est de la côte de Provence.

Le capitaine Daumas, venu de Salonique d'où il est parti le 15 Mai, se trouvant, le 25, dans l'Archipel, entre les Isles de Zia & de Thermie, a été chassé, pendant quatre heures, par un bâtiment portant pavillon Russe & armé de soixante-dix hommes. Ce bâtiment l'ayant approché, le commandant l'a obligé de lui envoyer son capitaine en second avec trois hommes, qu'il a retenus à son bord, tandis que treize des siens, bien armés, sont passés sur le bord du capitaine Daumas. Après avoir examiné sa cargaison, ils lui ont demandé du tabac à fumer, & peu contens de l'offre que leur ont fait le capitaine & son équipage, ils s'en sont fait donner six balles. Après quoi s'étant retirés, ils ont renvoyé au capitaine Daumas ses gens, qui ont rapporté que, pendant qu'ils étoient à bord du corsaire, ils avoient entendu délibérer si on s'empareroit du bâtiment,

& que la seule difficulté de tirer parti de sa cargaison, qui consistoit, en grande partie en coton & en laine, avoit déterminé ces pirates à le relâcher.

Présentations.

Le 9 Juillet, les Etats de Languedoc eurent audience du Roi, à qui ils furent présentés par le comte d'Eu, gouverneur de la province, & par le duc de la Vrilliere, ministre & secrétaire d'état, ayant le département de cette province; ils furent conduits à cette audience par le marquis de Dreux, grand-maître, & par le Sr de Watronville, aide des cérémonies : la députation étoit composée, pour la Noblesse, du comte de Merinville, qui porta la parole, en l'absence de l'évêque de Mirepoix; qui devoit représenter le Clergé; pour le tiers-état, du Sr Pierrier, capitoul de Toulouse, du Sr Querel, député de Clermont, & du marquis de Montferrier, syndic général de la province. Ces Etats furent ensuite présentés à la Famille Royale.

Ce même jour, la comtesse Dubois de la Motte eut l'honneur d'être présentée à Sa Majesté & à la Famille Royale, par la duchesse d'Aiguillon, ainsi que la marquise de Vauban, par la princesse de Listenois; la comtesse des Escotais, par la comtesse de Chantilly, & la vicomtesse de Tavannes, prr la comtesse de Roüault.

NOMINATION.

Le Sr de Pradines ayant été nommé intendant de l'Isle de Corse, a pris congé du Roi pour se rendre à sa destination.

MARIAGE.

Le 2 Juillet 1771, Claude-François, marquis de Mounier, premier président en la chambre des comptes, cour des aides & des finances du Comté de Bourgogne, seigneur de Nans, Courviere & Marmirolle, épousa Demoiselle Marie-Thérese-Sophie Richard. fille mineure de Messire Gilles-Germain Richard, président honoraire à la chambre des Comptes de Bourgogne & Bresse, seigneur de Ruffey, Trouhans, Vervroffe, la Crilloire, & de Dame Anne-Claude de la Forest. Ce mariage a été célébré dans la chapelle du château de Trouhans en Bourgogne, diocèse de Châlons-sur-Sône, & la bénédiction nuptiale a été donnée aux époux par M. l'Abbé de Ruffey, frere de la Demoiselle.

NAISSANCE.

La Duchesse de Montmorency est accouchée d'une fille, dans la nuit du 7 au 8 de Juillet.

MORTS.

Sylvie-Angelique Andrault de Langerot, veuve de Claude Thiard comte de Bissy, est morte, à l'abbaye royale de Panthemont, le 11 Juillet, âgée de quatre-vingt-sept ans.

Catherine Cailhol, de la paroisse de St Julien, aux environs de Marseille, veuve du nommé Chevron, qu'elle avoit épousé en seconde nôces, est morte en cette ville, le 30 du mois de Juin, âgée de cent huit ans. Elle avoit eu de son premier mari onze enfans qui moururent tous en 1720, de la peste dont elle fut attaquée elle-même. Elle n'avoit jamais eu d'autre maladie, & n'avoit été sujette à aucune des infirmités de la vieillesse.

Le Baron de Copley, maréchal des camps & armées du Roi, ancien gouverneur de la Guadeloupe, grand-croix de l'ordre de St Lazare, est mort à Brives, le 15 Juillet, âgé de soixante-quatre ans.

Egide de Bertrand Pibrac, écuyer, chevalier de l'Ordre du Roi, ancien premier chirurgien de la feue Reine Douairiere d'Espagne, chirurgien major de l'Ecole royale-militaire & directeur de l'académie royale de chirurgie de Paris, est mort en cette ville, le 14 Juillet, âgé d'environ soixante-dix-huit ans.

TABLE.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le volume du Mercure du mois d'Août 1771, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 31 Juillet 1771.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

SEPTEMBRE, 1771.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'est au Sieur Lacombe libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les piéces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & méchaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & piéces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv; que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur Lacombe, *libraire, à Paris, rue Christine.*

On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux suivans.

JOURNAL DES SÇAVANS, *in*-4° ou *in*-12, 14 vol. par an à Paris. 16 liv.

Franc de port en Province, 20 l. 4 s.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine, & qui donne la notice des nouveautés des Sciences, des Arts, &c. L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.

En Province, port franc par la poste, 14 liv.

GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; il en paroît deux feuilles par semaine, port franc par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS, chez Lacombe, libraire, & aux BUREAUX DE CORRESPONDANCE. Prix, 18 liv.

GAZETTE POLITIQUE des DEUX-PONTS, dont il paroît deux feuilles par semaine; on souscrit à PARIS, au bureau général des gazettes étrangeres, rue de la Jussienne. 36 liv.

L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES, composé de 24 parties ou cahiers de 6 feuilles chacun; ou huit vol. par an. Il en paroît un cahier le 1er, & le 15 de chaque mois. Franc de port à Paris, 30 liv.

Et franc de port par la poste en province, 36 liv.

EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN ou Bibliothéque raisonnée des Sciences morales & politiques. *in*-12, 12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.

En Province, 24 liv.

LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cahiers par an, à Paris, 9 liv.

En Province, 12 liv.

Nouveautés chez le même Libraire.

HISTOIRE *de l'Ordre du St Esprit*, par M. de St Foix, le 2e. vol. br. 2 l.

Les douze Césars de Suétone, traduits par M. de la Harpe, 2 vol. *in*-8°. *brochés* 8 l.

L'Ecole Dramatique de l'Homme, *in*-8°. broch. 3 l. 10 s.

Histoire des Philosophes anciens, avec leurs Portraits, 2 vol. *in*-12. br. 5 liv.

Dict. Lyrique, 2 vol br. 15 l.

Supplément du Dict. Lyrique, 2 vol. br. 15 l.

Recueil lyrique d'airs italiens, 3 l.

Tomes III & IVe. du Recueil philosophique de Bouillon, *in*-12. br. 3 l. 12 s.

Tome Ve. 1 l. 16 s.

Dictionnaire portatif de commerce, 1770, 4 vol. *in*-8°. gr. format rel. 20 l.

Essai sur les erreurs & superstitions anciennes & modernes, 2 vol. *in*-8°. br. 4 l.

Mémoire sur les Haras, 1 l. 4 s.

Les Caracteres modernes, 2 vol. br. 3 l.

Maximes de guerre du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 s.

Systême du Monde, 30 s.

Satyres de Juvenal; par M. Dusaulx, *in*-8°. rel. 7 l.

Dict. de Morale, 2 *in*-8°. rel. 9 l.

GRAVURES.

Sept Estampes de St Gregoire, d'après Vanloo, 24 l.

Deux grands Paysages, d'après Diétrici, 12 l.

Le Roi de la Féve, d'après Jordans, 4 l.

Le Jugement de Pâris, d'après le Trevisain, 1 l. 16 s.



MERCURE DE FRANCE.

SEPTEMBRE, 1771.

PIÉCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

L'INHUMANITÉ. Ode.

Hommes vils & puissans, oppresseurs de la terre,
Vos crimes, vos plaisirs dureront-ils toujours ?
Tremblez. Un Dieu vengeur tient en main le tonnerre
Qui menace vos jours.

Vous avez, en naissant, usurpé sa puissance ;
Vous eûtes de l'orgueil au sortir du néant.

Barbares ! vous voyez d'un œil d'indifférence
Ecraser l'innocent.

Le pauvre & l'orphelin que votre orgueil rebute,
Courbés sur la poussière & presqu'anéantis,
Implorent un vengeur, demandent votre chûte
Par leurs pleurs & leurs cris.

Votre faste superbe insulte à leur misére ;
Votre oreille se ferme à leurs gémissemens.
Cœurs d'airain, savez-vous qu'au Ciel ils ont un père
Qui venge ses enfans ?

Je vois de leurs malheurs enfin tarir la source ;
Une puissante main vous dérobe leur sort.
Mais vous, plus malheureux, n'aurez point de ressource,
Pas même dans la mort.

Vos palais, vos trésors sont un verre fragile.
Adorés maintenant, vous serez oubliés.
Un moment, & la terre est pour vous sans asyle
Et manque sous vos pieds.

Pareils au ver-luisant durant la nuit obscure,
Vous brillez ici-bas, vous rampez comme lui ;
Hier insectes brillans, fiers de votre dorure,
Et poussière aujourd'hui.

O sainte Humanité, si long-tems outragée,

Séche tes pleurs & vois tes tyrans confondus ;
L'ordre va reparoître, oui tu seras vengée,
Tes droits seront connus.

La terre offrit aux grands des plaisirs & des charmes ;
Ses trésors, comme un fleuve, ont coulé dans leur sein.
Tout change ; le bonheur vient essuier nos larmes ;
Les pleurs sont leur destin.

Ah ! prévoyez ce jour, hommes durs & coupables,
Et de l'Humanité relevez les autels.
L'Eternel vous remet le sort des misérables ;
Et vous êtes mortels.

Par M. l'Abbé Rolland, de Gap.

LE CHEVAL & L'ANE.
Fable.

En flairant sa botte de foin,
Un Cheval hennissoit pour avoir l'ordinaire.
Dans la même écurie, un Ane, dans un coin,
Sur sa paille se mit à braire.
Le bel écho, dit le coursier !
Si je veux qu'on m'entende, il faut m'égosiller ;

Je voudrois bien ſavoir pourquoi ce maraut brail-
le.
Attends-toi qu'on mettra *néant* à ton placet.
Que te faut-il, maître Baudet ?
Dis-moi, n'as-tu pas de la paille ?
Le rouſſin répondit : Chacun ſent ſon beſoin :
Ou ceſſe de crier, ou ne dis point d'injures.
Ton ratelier eſt plein ; cependant tu murmures :
Tu voudrois de l'avoine ?.. Et moi je veux du
foin.

Par M. Briſard.

LA COLOMBE & LA PIE.
Fable.

Un jour la Colombe & la Pie
S'en allerent de compagnie
Rendre viſite au Paon, viſite de devoir,
Et de pure cérémonie.
Quand l'Agaſſe à jaſer eut montré ſon ſavoir,
Elle leva le ſiége, ainſi que ſon amie.
A grand'peine elle étoit ſortie :
Que penſez-vous de Monſeigneur,
Lui dit-elle ? Avez-vous admiré ſa preſtance,

Sa fausse politesse & son air d'importance?
Mais j'ai su le réduire à sa juste valeur.
Quoiqu'il ait de lui-même opinion fort bonne,
Je l'ai jugé d'abord tel qu'on me l'avoit dit,
Assez épais de corps & fort mince d'esprit.
C'est dommage ; à tout prendre, il est bonne personne ;
Mais comme il est maussade ! Et ses pieds ? quelle horreur ! . .
Avez-vous remarqué que sa voix m'a fait peur ?
Mes yeux apparemment sont différents des vôtres,
Répondit la Colombe ; il m'a paru civil ;
Et j'ai l'esprit si peu subtil
Que je juge toujours en bien celui des autres :
Par son aigrette d'or mes regards détournés
N'ont point vu si ses pieds sont bien ou mal tournés ;
Et j'ai tant remarqué l'éclat de son plumage,
Que je n'ai point prêté l'oreille à son ramage.

Par le même.

LES PRÉTENDUS.
Conte moral.

QUE vous êtes heureuse, disoit Bélise à Lucinde ! vous n'avez point contracté d'engagement. Vous jouissez de tous les hommages que vous méritez, & maîtresse de partager les sentimens que vous inspirez ou de les rejetter, vous ne dépendez ni des caprices d'un mari, ni des sottes opinions du Public. Il me semble, répondit Lucinde, que vous vous êtes mariée vous-même, & je croyois que le bonheur suivoit toujours de pareilles unions où le cœur se donne sans contrainte ni complaisance. A l'égard du Public, quand on n'a rien à se reprocher, on ne doit s'inquiéter ni de ses faux jugemens ni de ses injustices. —Quand on n'a rien à se reprocher ! Comment entendez-vous ce mot ? A Dieu ne plaise que je veuille justifier ces écarts auxquels ne se livre jamais une femme qui se respecte un peu ; mais, raisonnons : qu'un amant vous déplaise à vous ; qu'il se permette certains airs, vos dédains vous ont bientôt vengée : vous

avez le plaisir de voir à vos pieds le superbe personnage bien confus, bien humilié, dont les yeux pleins de tendresse & de repentir vous demandent grace. Accordez ou refusez, personne n'a le droit d'en murmurer. Croyez-vous qu'il en soit de même avec les maris? Toujours hautains, impérieux, ils n'ont que des chaînes à vous offrir: leurs mains enveniment tout, & la moindre négligence est un crime aux yeux de ces animaux-là. Montrez de la sensibilité, ils partent de là pour faire mille sottises: l'humeur gagne, on se plaint: des consolateurs se présentent de toutes parts: le moyen d'empêcher cela? Eh! bien, vous voilà notée, & d'être malheureuse & de le dire est encore un crime aux yeux de ce Public qui ne vous quitte non plus que votre ombre, & qui se trouve toujours je ne sçais comment sur votre chemin.

Bélise, sans être jolie, avoit une de ces physionomies qui plaisent; beaucoup de vivacité & de ces saillies qui passent toujours pour de l'esprit dans une jeune femme. Elle avoit épousé, contre le gré de ses parens, un de ces hommes à qui le caractere ne permet jamais de repos. Toujours agité, toujours inquiet, Alceste étoit

dur & bisarre, jaloux à l'excès ; pour cacher à tous les yeux cette passion funeste, il affectoit une indifférence faite pour désespérer une ame sensible. D'ailleurs, de l'esprit, de la générosité, & beaucoup de goût pour la dépense. Ces dehors imposans avoient séduit sa jeune épouse; les difficultés avoient irrité l'ame fière d'Alceste, & croyant s'aimer l'un & l'autre, après plusieurs années de contrariétés & d'obstacles, ils s'étoient liés.

Cette dernière épreuve fut la plus forte ; ils s'apperçurent trop tard qu'ils s'étoient abusés. L'amour-propre change en fleurs les épines d'une longue passion ; mais souvent elle expire dans l'ombre des ménages, & l'hymen est le creuset des amours.

Alceste interrompit la conversation. Eh ! bien, Madame, dit-il, en finissant la partie qu'il jouoit, on vous attend au marais. —Je suis à vos ordres, Monsieur, —Mais mon Dieu quelle belle toilette ! —Il est tems de vous en appercevoir, vous ne m'avez point vue d'aujourd'hui. —Et je ne vous verrai pas davantage. Ne passez-vous pas la soirée ensemble, dit Lucinde ? Non pas que je sçache, reprit Alceste. J'ai promis de mener Madame,

& je tiens ma parole ; mais ce n'eſt pas pour mes menus plaiſirs que je l'acquitte : Madame ſera fêtée, adorée ; moi, pendant ce tems-là, j'irai d'un autre côté. Venez-vous, dit Béliſe en levant les épaules ? Comment, vous n'êtes pas contente ! reprit ſon époux. Je connois peu de maris capables d'un auſſi honnête procédé, & peu de femmes aſſez difficiles pour ne pas s'en accommoder.

Dès qu'ils furent ſortis, Lucinde ſe mit à réfléchir ſur ce qu'elle venoit d'entendre. Voilà donc, diſoit-elle, le fruit de cette grande conſtance ! voilà des gens qui ſe ſont mariés de leur choix ; j'aurois parié qu'ils étoient heureux. Une femme coquette, un mari pour qui ſa femme eſt une étrangere ! encore, eſt-on poli avec une femme qu'on ne connoît pas ! j'aimerois mieux qu'il fût jaloux. Oh ! ſi j'en ai jamais un qui reſſemble à celui-là, je mourrai.

Tout en diſant cela, ſes yeux ſe tournoient involontairement ſur Valmont, & les regards de Valmont la diſſuadoient. On ſe défend rarement d'une premiere impreſſion : une femme que l'on croit malheureuſe inſpire un intérêt d'autant plus vif, qu'on craint pour ſoi-même un pareil ſort : notre premier mouvement eſt

contre les hommes ; mais que notre cœur ne soit pas de moitié dans les réflexions de notre esprit, la crainte a bientôt fait place à la confiance, & cette confiance nous assure que nous ne devons pas éprouver les chagrins que nous plaignons dans les autres.

Valmont n'avoit pas vingt-cinq ans. Un air ouvert, un regard doux faisoient tout le mérite de sa physionomie : on aimoit à lui croire de bonnes qualités, & on ne les lui cherchoit pas long-tems. Quelque fois vif jusqu'à l'étourderie, il rioit, il sautoit, on le trouvoit charmant. Quelquefois triste, sérieux, il gardoit un morne silence. Estimable, aimable, s'il n'étoit pas toujours le même, il ne se déguisoit jamais, & son visage étoit un miroir où les affections de son ame étoient toujours peintes.

Le fond du caractere de Lucinde étoit une grande douceur & une extrême sensibilité. Elle avoit de l'esprit, des connoissances, des talens & beaucoup de modestie. Son ame honnête ne soupçonnoit pas même le mal, & sa figure n'étoit pas de celles qui vous disent, me voulez-vous ? elle ne rebutoit pas non plus par trop de fierté ceux qui pouvoient aspirer à elle.

La maiſon de Lucinde étoit ouverte, & ſes talens y attiroient beaucoup de monde. Ménalque ſon pere jouiſſoit d'une fortune peu brillante, mais ſuffiſante au ſage, & il ne négligeoit rien pour ſatisfaire les deſirs de ſa fille à qui il laiſſoit à peine le ſoin de les former : une ſociété de quelques amis choiſis parmi toutes ſes connoiſſances, goûtoit chez lui les douceurs de la confiance & de la familiarité. Valmont étoit de ce nombre, & il fut retenu à ſouper. Lucinde en fut ravie : ils s'aimoient, ils ſe l'étoient dit, & pleine encore des idées dont elle s'étoit frappée à la vue de Béliſe & d'Alceſte, elle projettoit de faire à Valmont de petites méchancetés, & ne s'appercevoit pas que ſon cœur avoit beſoin de s'épancher.

Elle fut ſérieuſe, elle ne mangea point. Qu'as-tu, lui dit ſon pere ? il me ſemble que cette compagnie t'a laiſſée triſte : je ſouhaite qu'elle ſoit plus ſatisfaite de toi que tu me parois l'être d'elle ! Je ne crois pas qu'on puiſſe deſirer quelque choſe, dit Valmont, quand on a le bonheur de voir Mademoiſelle. Fort bien, interrompit Lucinde, un compliment eſt toujours de ſaiſon. C'eſt avec cette fauſſe monnoie qu'on ſe tire d'affaire. En vérité, quand je ſonge à l'abus que les hommes font de

leur esprit, & au peu d'art qu'il faut pour les pénétrer, je suis toujours étonnée de leur assurance, & je vois certaines gens se présenter effrontément qui, après les traitemens qu'ils font éprouver à leurs épouses, ne devroient jamais paroître : c'est une impudence insoutenable & qui révolte.

Ah ! voici ce que c'est, reprit Valmont en souriant. Belise a parlé, Alceste a paru, & Mademoiselle est entrée dans cette furieuse colere. Vous riez, Monsieur; cela n'est point plaisant. Au surplus, dit Menalque, elle l'a voulu. Tu vois, ma fille, ces liens formés en dépit des parens ! . . . On fait mourir un père & une mère de chagrin, & il faut qu'ils voient de loin celui de leur fille qu'ils ne peuvent partager. Enfans dénaturés, si nous ne caressons pas toutes vos fantaisies, c'est pour vous rendre heureux malgré vous-mêmes. Vous nous prêtez des intentions barbares : vous portez sans pitié la mort dans le sein de ceux qui vous ont donné le jour. Au moins le perdroient-ils sans regret, si votre bonheur en dépendoit. Ah! mon père, s'écria Lucinde en baisant la main de Ménalque & la mouillant de larmes! Belise, continua-t-il, n'a point eu d'égards, elle ne mérite aucune grace ;

c'est à elle de boire l'amertume du calice, & elle devoit connoître le caractere auquel elle s'est unie. Mais les bords de ce calice, dit Lucinde, étoient séduisans, & tous les hommes ne se ressemblent-ils pas quand ils sont amans? On les dit aimables; moi, je les trouve odieux. Ah! Mademoiselle, un peu moins de sévérité, dit Valmont, & que les torts d'un extravagant ne vous fassent pas juger si désavantageusement de notre sexe: je sçais respecter le vôtre & l'adorer, quoiqu'il y ait beaucoup de femmes méprisables.

La conversation changea. Lucinde reprit sa gaîté, son appétit: Valmont agité perdit à son tour l'un & l'autre: il fixoit en tremblant son amante, & lorsque leurs yeux se rencontroient, ils les baissoient aussi-tôt.

Après le souper, Ménalque étant occupé à donner quelques ordres, Lucinde, sous prétexte de prendre l'air, s'approcha d'une croisée: Valmont l'y suivit. Ils resterent un instant sans se rien dire, Valmont enfin rompit le silence. Apprenez-moi, je vous prie, dit-il avec émotion, pourquoi cette sortie à laquelle on ne pouvoit s'attendre; vous vous faites un jeu de mortifier les gens, & il faut toute la douceur & toute la patience imagina-

bles pour ne pas vous répondre avec un peu d'aigreur. J'ai donc bien tort, à votre avis, répondit Lucinde ; mais en quoi vous ai-je donc tant mortifié ? J'ai parlé des hommes en général. Pourquoi prenez-vous ces choses-là pour vous ? Ce n'étoit peut-être pas mon dessein. —Au moins n'y a-t-il pas paru ! & puis, d'où vient ce si grand intérêt pour Bélise que vous n'aimez point ? (Car je n'ai pas pû encore vous convertir sur son compte.) —Bélise ! ce n'est pas tant la cause de Bélise que j'ai plaidée que celle de mon sexe. —Ah ! que vous le défendez bien mieux quand vous n'en parlez pas ! —C'est-à-dire que mon éloquence ne vous touche guères. —Celle de vos yeux est bien plus persuasive. —Eh ! bien, encore de la galanterie ? Défaites-vous donc une fois de cette mauvaise habitude, & ne me débitez pas toutes ces jolies bagatelles que les femmes prisent, dit-on, & dont je vous quitte. —A ce compte-là vous me battrez, si je me hasarde à vous répéter que je vous aime. —Non assurément, mais il faudroit pouvoir y compter jusqu'à un certain point. —Ah ! ma chere Lucinde, daignez me voir tel que je suis : plus de ces doutes injurieux, je vous en conjure. — Si je vous témoigne de l'inquiétude, n'est-

ce pas la crainte que votre cœur ne ſoit pas tel que je le deſire? Je trouve tant de raiſons pour juſtifier mon penchant qu'il ne m'effraie plus; mais pardonnez-moi ces petits nuages qui, après tout, tournent toujours dans mon cœur à votre profit. —Je n'ai pas la manie de me croire meilleur qu'un autre, ni vous plus aveugle; mais encore faut-il quelquefois s'en rapporter aux gens? —Vous avez raiſon, il faut de la foi. Allons j'en ai beaucoup. —Et je vous promets qu'il ne tiendra pas à moi qu'elle ne ſoit toujours bien fervente. —Je vous promets: ils promettent tous cela. Et je n'aurai jamais de vous aucun mécontentement? —Non jamais. —Je m'en étois doutée. Ah! qu'il eſt aiſé de rendre un amant parjure. —Sans doute il ne tient qu'à la perſonne qu'il aime. Si toutes vous reſſembloient, tous les hommes ſeroient auſſi ſinceres que je le ſuis. Ah! Lucinde. —Ah! Valmont!.. Voici mon père; il vient fort à propos; car nous diſputerions toujours & ne nous accorderions jamais.

Ménalque ſe couchoit de bonne heure, parce qu'il ſe levoit matin. Vous avez vos affaires, & moi j'ai les miennes, dit-il en rentrant. Adieu, mon bon ami, ne vous verrons-nous pas demain, ajouta-t-il, en

lui ferrant la main ? Valmont regarda Lucinde, & il promit.

Valmont, quoiqu'avec des efpérances avantageufes, n'avoit pas encore de fortune à lui. Il dépendoit de fes parens, & fon état n'étoit pas affez décidé pour lui permettre de fonger à un établiffement. Dans ces momens rares de tranquillité que les paffions nous laiffent, il fe reprochoit la fienne. Eh! que me fervira, fe difoit-il à lui-même, ce bel amour ? qu'à me donner des chagrins. Sans quelqu'événement favorable, je ne puis efpérer jamais que Lucinde foit à moi. Mes affiduités éloigneront d'elle des partis fortables, & fans pouvoir afpirer au bonheur, j'aurai à me reprocher de l'avoir privée du fien... Cependant elle m'aime. Lorfque je fuis chez elle, elle n'y voit que moi. Je m'apperçois que les témoins l'importunent... Je fuis jeune, elle auffi; peut-être le hafard, l'occafion feront autant que l'amour; elle couronnera mes feux, & alors je la forcerai par un ferment... Cette idée le révoltoit à l'inftant : que je rende méprifable ce que j'aime!.. Que l'objet de la tendreffe la plus pure foit la victime de mon libertinage ! non jamais je ne me fouillerai d'un pareil crime. Malheur à ceux qui n'en fentent pas toute

l'horreur ! Et son père ! cet honnête homme qui me comble de caresses & qui ignore mes liaisons avec sa fille. J'abuserois aussi indignement de sa confiance; je lui ravirois ce qu'il a de plus cher, & la perte de sa fille seroit le prix de son amitié. Ah ! plutôt renoncer à elle pour toujours ! plutôt ne la voir jamais !... Et il se rendoit chez Lucinde. Elle n'étoit pas moins agitée, mais le premier regard détruisoit tout; ils se voyoient, & ils ne réfléchissoient plus.

Leurs cœurs satisfaits paroissoient ne rien desirer; ils étoient souvent ensemble aux promenades, dans les sociétés. De tous côtés le plaisir cherchoit Lucinde, il n'en étoit point sans Valmont; mais cette félicité apparente devoit être bientôt troublée. Les affaires de Valmont l'appelerent en province.

Ce départ fut annoncé de loin par des soupirs. Valmont n'avoit plus auprès de Lucinde cet air de joie, symbole d'une ame tranquille : sa situation inquiéta; il fut interrogé. Il fallut tout dire, & quand il prononça ces mots : Lucinde, je vais vous quitter, ce fut un coup de foudre. Dès ce moment il n'y eut plus de repos pour eux. Lucinde oublia ses instrumens, négligea ses crayons; la présence de Val-

mont, qu'elle avoit tant chérie, ne lui causoit plus que de la tristesse; à cette émotion douce qui agitoit si délicieusement son cœur, avoit succédé une palpitation forte, un mal-aise continuel; leur conversation ne rouloit que sur les moyens de se conserver l'un à l'autre: après s'être jurés cent fois de s'aimer toujours, ils se persuadoient qu'ils ne se verroient plus, & ne se séparoient jamais sans répandre des larmes.

L'époque fatale arriva. Valmont partit. Vous jugez bien que Lucinde étoit inconsolable: plus de société, plus de plaisirs. Toute entière à son amant, elle passoit les nuits à gémir de son absence & les jours à lui écrire. Il avoit fallu intéresser une amie qui pût protéger ce commerce, & la difficulté de l'entretenir le rendoit plus cher. C'étoit des protestations continuelles, on vouloit tout quitter pour s'unir à lui, on juroit de l'aimer jusqu'à la mort. Pourquoi les amans sont-ils si prodigues de sermens qu'il ne dépend pas d'eux de tenir? Il y auroit, ce me semble, plus de bonne foi à ne promettre que ses efforts, & on pourroit cesser de s'aimer, sans avoir pour cela des reproches solides à se faire.

L'absence du jeune homme fut plus

longue qu'elle ne devoit l'être : à la fin on s'y accoutuma. Les missions devinrent moins fréquentes; il y eut d'abord de tendres reproches qui ne produisirent aucun effet ; soit qu'il voulût punir son amante d'une coupable négligence, soit qu'il se persuadât que ces lettres ne faisoient plus de plaisir, il n'écrivit plus lui-même, & la correspondance cessa entièrement peu de temps avant qu'il revînt.

Cependant il aimoit toujours, & il aimoit tendrement. Il vit avec transport, mais en même temps avec quelqu'inquiétude, le moment de son retour : il craignoit d'être oublié, & toujours prompt à justifier son amante, il n'accusoit que les circonstances qui l'avoient retenu trop long-temps éloigné. En arrivant il courut chez Lucinde. Elle étoit au spectacle. Il y vole & la cherche parmi tous les spectateurs. Ses yeux l'eurent bientôt rencontrée ; & déjà troublé, il alla se placer auprès d'elle avec l'empressement d'un amour inquiet.

Le bon Ménalque l'embrassa avec la plus grande joie. Le cœur de cet honnête père s'épanouit à la vue de son jeune ami, mais l'accueil de sa fille fut réservé. A travers des politesses affectueuses, Val-

mont crut entrevoir un embarras, une contrainte qui le surprirent. Le spectacle fini, il les accompagna. Il s'apperçut chemin faisant, que Lucinde fuyoit tout entretien particulier, & il pressentit son sort. En lui donnant la main pour monter l'escalier, il essaya plusieurs fois de la serrer tendrement. Cette main sévère ne lui répondoit plus, & son malheur fut confirmé. Dans l'état où le mit l'affligeante découverte qu'il venoit de faire, il ne pouvoit rester long-tems, ni montrer cette liberté d'esprit qu'on attend d'un jeune homme aimable. La fatigue de la route lui fournit un prétexte honnête pour se retirer, & il sortit, n'ayant plus d'autre ressource que celle de faire naître l'occasion de s'expliquer.

Si l'on s'est trouvé quelquefois dans cette incertitude affreuse où l'ame flottant entre la crainte & l'espoir, n'ose se fixer sur aucun objet, où l'on se rappele avec effort toutes les particularités qui peuvent avoir un aspect satisfaisant, & où les pensées se tournant toujours malgré nous vers l'événement qu'on redoute, détruisent à tous momens le fantôme consolateur de l'imagination, & n'offrent au cœur agité qu'un tableau de tris-

tesse & de peines, on aura quelque idée de la situation de Valmont. Plusieurs jours s'écoulerent pendant lesquels il vit Lucinde; mais ce ne fut que pour aggraver sa douleur, & il connut son heureux rival.

Selcourt (c'étoit son nom) avoit de l'éclat & de l'agrément : jeune & d'une figure charmante, il joignoit à ces avantages beaucoup de talens; mais il avoit un fond de suffisance insupportable. Répandu de bonne heure dans le monde, & caressé dans un âge où sa figure étoit son seul mérite, il avoit pris de lui-même une haute opinion qui lui permettoit à peine de s'occuper des autres. Avec moins de prétentions, il auroit eu beaucoup plus d'esprit; ses discours étoient étudiés, sa parure recherchée, ses manieres affectées : il régnoit sur toute sa personne un mêlange grotesque d'élégance & de pédanterie; en un mot avec tout ce qu'il falloit pour être aimable, il avoit trouvé le secret de se rendre ridicule.

Comment un être de cette espèce avoit-il pu toucher une personne aussi essentielle que j'ai dit qu'étoit Lucinde? Je l'ignore. Elle croyoit avoir à se plaindre de Valmont, ou elle ne l'aimoit pas comme elle avoit cru l'aimer. Les assiduités de Sel-

court qui se présenta alors firent une diversion nécessaire. Il parla avec rapidité ; sa figure peut-être intéressa, & les démonstrations d'un amour violent acheverent de séduire un cœur pour qui un attachement étoit un besoin.

Le caractere de Ménalque étoit trop uni, trop franc, pour qu'il pût sympatiser avec celui de Selcourt ; mais ce jeune homme paroissoit plaire à sa fille, & il n'en falloit pas davantage pour que sa maison lui fût ouverte. Il avoit parlé de ses desseins, & il étoit reçu comme quelqu'un dont les prétentions sont connues. Quel supplice pour Valmont qui étoit témoin de ses visites, & qui s'assuroit tous les jours d'une vérité funeste dont il n'avoit pû encore deviner le principe !

Un jour cependant que Selcourt n'y étoit point, & que Lucinde avoit avec elle une compagne de son âge, Ménalque proposa la promenade, & Valmont fut chargé d'accompagner sa fille. Il se promit bien de mettre à profit cette circonstance ; & quand ils furent en chemin ; je ne suis que trop éclairci sur mon infortune, dit-il ; Lucinde, j'ai perdu votre cœur. Au moins le mien ne me fait-il aucun reproche, & c'est une satisfaction

pour moi d'avoir à gémir de votre inconstance sans l'avoir provoquée. Pourquoi avez-vous cessé de m'écrire, dit Lucinde? Je vous aimois, & vous me laissiez dans la plus terrible anxiété. —Vos lettres elles-mêmes ont été retardées; les miennes n'ont-elles pû l'être ? —Je veux bien que vous ayez écrit, mais comment ? —Dernierement encore une lettre pleine des expressions de la plus vive tendresse. — J'étois piquée ; je l'ai brûlée sans la lire. —Ah! voilà ce qui m'a perdu ! Pouviez-vous vous permettre cette vivacité ? Et n'aviez-vous plus seulement de curiosité pour ce qui venoit de moi ?.. Pour moi, à votre place, prêt à faire une pareille action, j'aurois senti ma main trembler, j'aurois éprouvé un déchirement intérieur; & une fiévre brûlante m'auroit averti que je commettois une injustice. —Je crois que vous me persuaderez que j'en ai commis une en effet... Que je suis à plaindre, hélas! .. Selcourt fait pour moi des sacrifices. Il a vaincu la répugnance de mon père qui, comme vous savez, ne l'aime pas ; le sien a des vues sur lui & n'approuve point ses projets. Il a essuyé tous les dégouts, surmonté tous les obstacles; ses procédés sont extrêmement honnêtes,

Jugez-moi vous-même, & décidez quel parti je dois prendre. —Son père, dites-vous, s'opposeroit à ses desirs ! —Du moins il montre de l'éloignement ; mais n'en espérez rien, je ne puis vous le taire. Selcourt est résolu à tout, & quand son pere lui refuseroit un consentement que les lois ne regardent pas comme indispensable à vingt-cinq ans, & qu'il useroit à son égard de sévérité, n'a-t-il pas le bien de sa mère qui est assez considérable, & qu'il partage avec moi ?.. Mais ce père l'aime ; c'est son seul fils ; il ne me donnera pas le déplaisir de lui appartenir malgré lui. Valmont ne put répondre : des larmes s'échapperent de ses yeux, & Lucinde, qui les vit couler avec peine, lui parla d'autre chose. Plusieurs fois depuis ils traiterent ensemble le même sujet ; mais comme il en coûtoit toujours quelques pleurs à Valmont, ils promirent de n'en plus parler, & se jurerent réciproquement une amitié éternelle.

Qu'on ne dise point que les femmes soient incapables d'une amitié durable. Valmont démentira les téméraires qui oseroient l'avancer. Depuis plusieurs années il est attaché à Lucinde, & le sentiment pur qui les unit durera autant que

leur vie. Jamais cette femme estimable n'oubliera qu'il est son ami. Elle ne se souvient plus qu'il eût un autre titre. L'innocence & la paix sont dans son ame, & elle est faite pour servir de modèle à tout son sexe. Amitié ! incorruptible essence ! doux épanchement de deux ames honnêtes & sensibles ; sublime émanation de la Divinité, reçois mon hommage. Ces superbes grandeurs, idoles fragiles qu'encensent tour-à-tour la bassesse & la vanité, n'ont rien qui m'attache. Toi seule, seras toujours l'objet chéri de mon culte. Tu m'as seule consolé dans mes peines, tu partageras mes plaisirs. Tu seras tant que je vivrai mes plus cheres délices, & lorsque j'aurai rempli ma carriere, lorsqu'il plaira à l'Eternel de m'appeler aux pieds de son trône auguste, je mourrai contente si mon dernier soupir est recueilli par l'amitié.

Le père de Selcourt prévoyant qu'il pourroit s'engager sans son aveu, essaya, pour le distraire, de l'emmener à la campagne ; & comme les absens ont toujours tort, il étoit écrit qu'il devoit l'avoir à son tour. Ménalque avoit un ami intime sur lequel il avoit jetté les yeux depuis long-tems pour sa fille. Les fréquens &

longs voyages de cet ami ne leur avoient pas permis à l'un & à l'autre d'y penser réellement; mais celui-ci se trouvant fixé à Paris pour un assez long terme, Ménalque crut pouvoir s'en occuper. Dorceil avoit vu Lucinde avec cet intérêt qu'inspire un arbrisseau qu'on voit s'élever rapidement, & qui donne les plus belles espérances. Toute formée, elle devoit lui paroître bien plus intéressante, & on pouvoit croire qu'il réussiroit aisément à gagner son cœur, d'autant plus qu'elle avoit paru le cultiver avec plaisir avant qu'elle aimât; mais ce cœur alors étoit rempli. N'importe; Selcourt parti, Ménalque ne désespéra pas de l'en bannir & d'y substituer Dorceil.

Il l'attira chez lui plus qu'il n'avoit jamais fait. Quoiqu'il eût douze ans environ de plus qu'elle, il étoit enjoué & caressant. D'ailleurs la conformité de goûts & de talens établissoit entr'eux des rapports suffisans. Selcourt, trop accoutumé à s'occuper de lui exclusivement, négligea Lucinde sans scrupule, quand il ne fut plus auprès d'elle : c'est ainsi que finissent ordinairement ces passions si vives dans leur principe. Semblables à ces météores qui,

brillant au milieu des ſphères, ſemblent en obſcurcir l'éclat, mais qui diſparoiſſent pour ainſi dire avant que l'œil ait pu les ſaiſir; elles n'ont qu'une chaleur inſtantanée, & s'éteignent avec la même facilité qu'elles ſe ſont allumées. Tous ces motifs ſe joignant à l'habitude ébranlerent la jeune perſonne: un événement funeſte qui arriva alors acheva de la déterminer en faveur de Dorceil.

Béliſe, cette jeune femme ſi légère & ſi à plaindre, n'avoit pu regagner la tendreſſe de ſon père irrité contre l'époux qu'elle s'étoit donné malgré lui; & elle avoit eu le chagrin de voir que ſon mécontentement ne pouvoit être adouci. Il étoit mort: ſes dernieres paroles avoient été des reproches à Béliſe du mépris qu'elle avoit marqué pour ſes deſirs, & ſa derniere volonté un don univerſel de tout ſon bien à une cadette qui vivoit dans ſa maiſon. Qui pourra jamais, ſans frémir, entendre à ſon dernier moment la bouche d'un père renier ſon enfant! & quel ſera l'enfant aſſez malheureux pour ne pas expirer ſoudain étouffé par ſes remords? Dieu puiſſant! ſi tu m'avois fait naître au jour de ta colère pour éprouver un ſort auſſi terrible, je m'écrierois dans l'amer-

tume de ma douleur : daignes reprendre la vie que tu m'as donnée, & je gagnerai encore en la perdant.

Depuis quelque tems Alceſte qui avoit raſſemblé ſur ſa tête tous les déplaiſirs, les reprochoit à ſa femme. Son humeur devenoit de jour en jour plus féroce. Il avoit un ami, quoiqu'il ne méritât pas d'en avoir, & ſe livrant aux tranſports de la plus injuſte jalouſie, il avoit oſé le ſoupçonner d'une criminelle intelligence avec Béliſe. D'autre part des créanciers avides le pourſuivoient avec acharnement. Honteux de ſon inconduite, & de ne pouvoir en réparer les déſordres; déſeſpéré de ſe voir privé par le teſtament de ſon beau-père d'une reſſource qu'il avoit toujours regardée comme infaillible, il accuſoit ſa femme de l'avoir plongé dans l'abîme. Pluſieurs fois il eut la baſſeſſe de vouloir l'engager à mettre un prix à ſes charmes, & quand ſon cœur s'indignoit à la ſeule idée de ce trafic honteux, il entroit dans une fureur inconcevable. Enfin un matin il ſe leve plutôt qu'à l'ordinaire : il ſort dans un ſilence farouche, & après avoir roulé toute la matinée dans ſa tête des penſées ſiniſtres, il rentre l'œil fixe & les traits renverſés. Il

avoit laiſſé ſon épouſe au lit; il la trouve baignée dans ſes larmes, tenant dans ſes bras ſon enfant, qui avoit à peine ſix mois. Son ami aſſis près de ſon chevet lui apportoit une penſion modique que ſon zèle avoit arrachée ſecrettement à la tendreſſe paternelle; ils formoient un projet qui devoit les rendre tous heureux. On voioit à leurs geſtes, à l'intérêt répandu ſur leurs viſages qu'ils parloient l'un pour un ami & l'autre pour un époux. Ce ſpectacle attendriſſant ne fit qu'aigrir la jalouſie d'Alceſte. Furieux, il s'élance ſur ſon ami: Traître, dit-il, tu vas payer cher ta perfide ſéduction. Mon malheur eſt affreux, tu veux le combler: il faut que j'immole deux victimes, tu ſeras la première. Auſſi-tôt il lui plonge ſon épée dans le cœur, & tournant contre lui-même ſa rage forcenée, il ſe frappe du même fer dont il avoit percé le ſein de l'amitié.

Béliſe, revenue d'un long évanouiſſement, abandonna ce théâtre d'horreurs; & après avoir ſatisfait au dernier de ſes devoirs, ſe retira dans une province éloignée. Cette infortunée y vit avec ſa penſion & le produit de quelques effets qu'a reſpecté l'avidité; & elle y expiera tant

qu'elle vivra là : faute qu'elle avoit commise, de sacrifier le repos de sa famille à un penchant indiscret.

Cette aventure fit du bruit, Lucinde en fut profondément touchée. Ah ! mon père, s'écria-t-elle, quand Ménalque lui en parla ; peut-être qu'une pareille destinée m'attend, si je m'écarte jamais de vos volontés respectables. Ne me jugez-vous pas déjà indigne de les écouter ? Ah ! ne me retirez pas des sentimens qui ont fait jusqu'ici mon bonheur. Ordonnez de votre fille ; elle vous sera toujours soumise, & vous seul pouvez disposer de son cœur & de sa main.

L'hymen de Lucinde avec Dorceil fut bientôt arrêté : il ne s'agissoit plus que de convenir du jour où la célébration se feroit. Quel instant pour Ménalque, que celui où il verroit lever l'aurore de ce beau jour ! son ami alloit devenir son gendre. Hommes foibles ! vous vous agitez inutilement dans la vanité de vos projets insensés. L'œil de la Providence les regarde en pitié : elle leur oppose quand il lui plaît sa main toute-puissante, & ils sont confondus.

Tout le bien de Dorceil étoit situé sous un autre hémisphère ; les hasards de

la guerre ne lui avoient pas permis depuis long-tems de courir les mers infestées de Pirates. Tout-à-coup il apprend par une lettre que ses négres se sont révoltés; que le trouble est dans son habitation; qu'on n'y reconnoît plus la voix de l'autorité, & que le maître seul, armé d'une sévérité imposante, peut les faire rentrer dans l'obéissance & y rétablir l'ordre. Il ne balance pas, & se détermine à passer dans nos Colonies. Quand Ménalque lut cette lettre fatale, son amitié lui donna le premier conseil: il vouloit que Dorceil se liât avec sa fille aux pieds des autels par un nœud indissoluble. Celui-ci, non moins généreux, refusa constamment d'y consentir. Sachez résister, lui disoit-il, aux inspirations de votre cœur bienfaisant; n'exposez pas une fille unique & qui vous est chere, à partager ma ruine peut être inévitable, & que je n'aie pas la douleur de m'être uni à elle pour la rendre malheureuse. Je partirai seul, & lorsque j'aurai connu ma situation, s'il m'est possible de la rétablir, & que vous & l'aimable Lucinde ne changiez pas à mon égard, je reviendrai alors vous rappeler que vous avez un ami véritable. Ménalque se laissa vaincre avec beaucoup

de peine : il promit à Dorceil que rien ne pourroit rompre l'engagement qu'il prenoit avec lui, & Dorceil fit ses adieux, non sans exciter des regrets aussi vifs que ceux qu'il ressentoit lui-même.

Bientôt on apprit qu'il étoit arrivé trop tard à l'Amérique ; qu'un de ses serviteurs fidèles avoit été massacré par les Noirs ; qu'un autre, pour éviter un pareil sort, avoit pris le parti de se mettre à leur tête ; qu'ils avoient vendu & pillé tout ce qu'ils avoient pû, & s'étoient réfugiés dans une autre Colonie ; emportant avec eux les débris de la fortune de Dorceil. Il écrivit lui-même à Ménalque pour lui rendre sa parole. Il lui marquoit qu'il se fixoit dans ce pays fatal où on lui procuroit des facilités pour s'ouvrir une nouvelle carriére ; & peu de tems après on sçut qu'une veuve l'avoit associé à son commerce, & qu'il devoit incessamment l'épouser.

Cette nouvelle affecta vivement Ménalque. Ma fille, disoit-il à Lucinde, j'ai cru un instant toucher au bonheur ; il a fui de mes mains comme une vapeur légère qu'un souffle fait évanouir. Je donnois ma fille à mon ami : mes dernieres années se seroient écoulées avec eux dans l'intimité de la plus sincère confiance ; &

j'espérois qu'un jour leurs enfans fermeroient mes yeux. Le Ciel n'a pas voulu que je goûtasse une joie si pure. En suivant ta propre inclination, l'idée d'avoir pour ainsi dire forcé la main de ton père auroit empoisonné continuellement ta félicité. En te sacrifiant à un homme que je chérissois & que peut-être tu n'aimois pas, j'aurois eu à me reprocher ton obéissance qui auroit fait ton malheur. Adorons les décrets de l'immuable Providence... L'âge vient cependant, la fraîcheur de la beauté passe comme celle du matin. Je ne me verrai point revivre dans tes enfans; je ne les rassemblerai point autour de moi, & j'emporterai dans la tombe le regret cruel de laisser ma fille sans protecteur & sans appui. Cette perspective me tue. Lucinde essaioit de le consoler, & elle-même avoit besoin de consolation.

C'étoit sans doute une occasion pour Valmont de reproduire ses anciens sentimens, & vingt fois il eut la pensée de s'offrir pour soutenir la vieillesse de Ménalque; mais il la rejetta avec courage. Sa position n'avoit pas changé, & il ne lui étoit pas encore permis de songer à un engagement sérieux. Satisfait d'ailleurs des sentimens de Lucinde à son égard,

attaché à ses intérêts par l'union la plus pure, il trouvoit mille délices dans l'accord de leurs ames. Eh! quel cœur formé pour le bien ne préfére aux orages d'une passion violente le calme si flatteur d'une touchante amitié? Ses desirs se bornoient à lui souhaiter avec ardeur une félicité qu'il n'étoit pas en son pouvoir de lui procurer.

Peu-à-peu la trace de Dorceil s'affoiblit dans l'esprit de Ménalque. Des distractions multipliées le rendirent à la société : il vit du monde & il en reçut. Plusieurs jeunes gens qui venoient chez lui trouverent Lucinde charmante. Parmi eux Pagès & Blagny parurent la voir avec plus de plaisir & avoir des vues d'établissement. Le premier, d'un naturel féroce & d'une humeur insupportable, n'étoit propre qu'à inspirer de l'aversion. L'autre ne manquoit pas de qualités sans doute pour se faire aimer; mais ce n'étoit pas encore à celui-là qu'elle étoit destinée.

Enfin Linieres parut. Un air ouvert, une maniere de parler aisée annonçoient la franchise de son caractère. Bouillant jusqu'à l'impétuosité, il ne perdoit rien de cette ardeur quand il s'agissoit d'obliger, & ne l'oublioit que dans la contestation où il mettoit la plus grande poli-

teſſe. Il ne ſe paſſoit rien à lui-même ; mais autant il étoit ſévère ſur ſes propres défauts, autant il étoit clairvoyant ſur ceux d'autrui, & quand il trouvoit d'injuſtes prétentions à rabattre, aucune conſidération ne pouvoit le forcer à ſe taire. Ces ames enflammées ſont ordinairement ſenſibles ; l'attrait de la beauté ne les effleure pas ſeulement, il ſemble y tracer un ſillon profond. Linieres ne tarda pas à voir Lucinde avec émotion. Amateur éclairé des talens, il fut enchanté des ſiens. La décence de ſon maintien, je ne ſais quel charme intéreſſant répandu ſur toute ſa perſonne le frappa, & il s'apperçut de ſon trouble quand il ne lui fut plus poſſible d'en arrêter les progrès.

Les belles ames ſe devinent, & les perſonnes franches ſont bientôt d'accord. Il fallut peu de tems à Ménalque pour connoître Linieres & pour s'attacher à lui. Il vit avec plaiſir que Lucinde paroiſſoit répondre à l'intérêt qu'elle lui avoit inſpiré, & il ſe flatta à la fin d'avoir rencontré l'homme qu'il cherchoit & qui pût remplacer dans ſon cœur & dans ſa famille celui qu'il avoit perdu. La fortune de Linieres, déjà raiſonnable, ne pouvoit être ſuſceptible que d'augmentation. Il avoit paſſé l'âge des étourderies ; il fixa

l'attention de celle qu'il avoit choisie, & après s'être étudiés l'un & l'autre, ils prononcerent avec joie, en face des autels, le serment de s'aimer toujours.

Leur mariage a été vu avec un applaudissement général; & pouvoit-il produire une autre sensation? Tel est le sort de ces unions délicieuses qui ne sont le fruit ni de l'aveugle inexpérience des jeunes personnes, ni du pouvoir tyrannique des parens. Si Lucinde n'eût point été connue de Linieres, il est à croire qu'il auroit fui tout engagement, & tout autre que Linieres peut-être ne convenoit pas à Lucinde. L'honnête liberté que donne le mariage a fait naître en elle de nouveaux charmes, & découvert de nouvelles perfections. Son excessive douceur tempère tous les jours la fougue habituelle du caractère de son mari. Puisse-t-elle bientôt joindre à tous les titres quelle a déjà, le titre sacré de mère! elle en remplira tous les devoirs. Tendres époux, père respectable! ils jouiront d'une tranquillité sans mêlange, & j'ose le prédire, inaltérable. Ils ont presque autant d'amis que de connoissances; & Valmont, parmi eux, se flatte de n'être pas le dernier. Il a mérité la confiance de tous trois, il les voit souvent; mais ce n'est jamais trop

ni pour eux ni pour lui. Si quelquefois les regards de la beauté parlent à ses sens, aussi-tôt la voix puissante de l'honnêteté se fait entendre à son cœur, & c'est la seule qu'il veuille écouter. Heureux du bonheur de ses amis, il n'aspire qu'à le voir se prolonger une infinité d'années, & à en être toujours le témoin.

Par Madame B... d'Arras.

NARCISSE.

Traduction libre du commencement de la quatrième Nuit d'Young.

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes.
Virg. géor. 4 liv.

Revenu des erreurs dont la foule insensée,
En séduisant mon ame, égaroit ma pensée;
Je m'éveille... tout dort: la nuit du haut des Cieux
Etend sur la nature un voile ténébreux,
Et la seule raison, de sa divine flamme
Eclaire mon esprit & pénétre mon ame...
Hélas! c'est pour gémir, c'est pour verser des pleurs,
Qu'elle m'accorde encor ses cruelles faveurs..,

L'amant impatient, guidé par ſa tendreſſe,
Vole aux lieux fortunés où l'attend ſa maîtreſſe ;
Et moi plus vigilant, où m'attendent mes maux,
Je me rends chaque nuit au milieu des tombeaux.
Voici l'heure fatale où, ſeul avec lui-même,
Mon cœur vient s'y livrer à ſa douleur extrême.
C'eſt-là, c'eſt dans ces lieux pleins d'horreur & d'effroi,
Que la voix du malheur s'entretient avec moi.
Sombre Divinité, toi, dont le vaſte empire
S'étend pendant la nuit ſur tout ce qui reſpire,
Quitte pour un moment ces aſtres lumineux.
O Lune, inſpire-moi des chants dignes des Cieux.
Chaſte ſœur du Soleil, toi ſeule en ſon abſence
De ces mondes épars conduis la foule immenſe,
Toi ſeule au haut des airs, de ton tône argenté,
Vois de leur mouvement l'auguſte majeſté ;
Ces mouvemens divins dont la marche ſacrée
Des trop foibles mortels fut toujours ignorée,
Daigne me répéter leurs céleſtes accords,
Puiſſe leur harmonie échauffer mes tranſports,
Et traçant du malheur l'image la plus vive,
Paſſer dans les accens de ma muſe plaintive.
De tes ombres déjà la profonde noirceur
M'environne d'un deuil conforme à ma douleur.
Le ſujet de mes maux te plaît & t'intéreſſe,
Je pleure une beauté qui manque à ma tendreſſe ;
Que le glaive du ſort n'eut jamais abattu,
S'il ſavoit ici-bas reſpecter la vertu....

O ma chere Narcisse! en quel état horrible
Viens-tu t'offrir encore à mon ame sensible?..
Qu'est devenu ce teint de roses & de lys?..
Où sont ces agrémens?.. Ils sont évanouis...
Il est éteint ce feu;.. Pâle & défigurée,
De mes embrassemens pour jamais séparée,
Ton ombre ne présente à mes yeux éperdus
Que le phantôme vain d'un objet qui n'est plus.
Il me semble l'entendre... « Il est nuit, me dit-
» elle,
» Il est nuit pour ta fille; une mort éternelle
» Ferme ces yeux, pour toi pleins d'une vive ar-
» deur,
» Qui de tes derniers ans assuroient le bonheur.
» Tu ne la verras plus cette chere Narcisse.
» Le destin l'avoit dit: je veux qu'elle périsse.
» L'arrêt étoit dicté; ton amour, ses appas,
» Rien; non rien ne pouvoit l'arracher au trépas. »
Les pleurs dont je baignai la tombe de Philandre
N'égaloient point les pleurs qu'elle me fait répan-
dre...
Non, la nuit de la mort qui désunit nos cœurs
Ne m'entoura jamais de si noires vapeurs.

. . . .

Vainement j'ai lutté contre sa barbarie,
Elle ne m'a frappé qu'avec plus de furie,
Et sourde à ma priere, insensible à mes pleurs
Elle attire sur moi tout l'essain des malheurs!..
Je venois de fermer la tombe de Philandre,

Content dans ma douleur de gémir ſur ſa cendre ;
Mais Narciſſe, après lui, deſcendant au tombeau,
Vient jetter dans mon ame un déſeſpoir nouveau.
La nature y verſant de plus vives allarmes,
A la tendre amitié vient diſputer mes larmes. . .
Cher Philandre, le coup qui confondit tes vœux
Me menaçoit d'un coup mille fois plut affreux.
La mort en déchaînant ſur toi toute ſa rage,
D'une ſeconde mort n'étoit que le préſage.
Elle a frappé Narciſſe au printems de ſes jours,
Lorſque l'hymen alloit couronner ſes amours ;
Au moment où déjà ſa jeune ame ravie
Commençoit à goûter les plaiſirs de la vie,
Où le bonheur enfin pour elle ouvroit ſes bras.
Le bonheur. . . Qu'ai-je dit ? en eſt-il ici bas. . .
Non. . Ce n'eſt qu'un phantôme, une ombre imaginaire
Qui fuit devant les pas de l'aveugle vulgaire.
Quelle chaſte innocence habitoit en ſon cœur !
Quel feu ! quel enjouement ! quelle noble douceur !
Le beauté de ſes yeux, les traits de ſon viſage

Préſentoient des amours le riant aſſemblage.
La vertu ſur ſon front éclatoit ſans fierté,
Tout ſembloit conſpirer à ſa félicité.
Prodigue de ſes dons, la fortune près d'elle
Epanchoit de ſes biens une ſource éternelle.
Pour en jouir hélas ! il lui falloit des jours...
Mais l'implacable mort, de ſes ſombres ſéjours
Jette un regard jaloux, où le bonheur l'attire;
Elle a vu ſa victime... & ſa victime expire.
Tel on voit au printems, atteint d'un plomb fatal,
Tomber de nos forêts le chantre matinal,
Lorſque des doux accens de ſon brillant ramage
Il faiſoit retentir les airs & le bocage,
L'écho repéte au loin ſes chants interrompus.
Il redit tour-à-tour, il n'eſt plus, il n'eſt plus;
Et dans les bois muets, les faunes en ſilence
Regrettent les accords dont il charmoit leur danſe.
Ainſi périt Narciſſe, ainſi, de ſes beaux jours,
Le ciſeau de la Parque a terminé le cours.

PROLOGUE
ALLÉGORIQUE.
SCÈNE PREMIERE.

ACTEURS:

LE PLAISIR,
L'AMITIÉ,
L'AMOUR,
LE GOUT.

LE PLAISIR, *d'un ton & d'un air animé.*

Je suis *anéanti*, *furieux*, *excédé*
Du prétendu bon-ton, éternel *persiflage*,
De ce monde du bel usage
Qui, sur des riens toujours grotesquement guindé,
Traite à fonds, d'un air de mystère,
Quelque bizarre ajustement,
Un conte ridicule, une fade *misère*;
Et distrait, égaré, fronde en *pirouettant*
La plus importante matière.
Je me lasse morbleu! du métier de flateur...
Et puisque telle est la manie
De ceux qui sont titrés *la bonne compagnie*,
Je suis son humble serviteur.

J'irai loin du fracas de la fière opulence,
Loin du faste orgueilleux, & des lambris dorés
Qu'habite la magnificence;
J'irai dans des lieux ignorés,
Gardant l'*incognito*, charmer par ma présence
Un peuple,* où le *jargon*, les *airs*, la *pétulance*,
Les *mines*, les *distractions*,
Les mots vides de sens & pleins de suffisance;
Ne font point encor l'art des conversations.
Où.. mais.. ah! qui va là?

SCÈNE II.

LE PLAISIR & L'AMITIÉ.

L'AMITIÉ, *en riant.*

Quelle étrange folie!
Depuis quand le Plaisir prenant un front chagrin
Vient-il, en sa mysantropie,
Chercher querelle au genre humain?

LE PLAISIR.

Par fois j'aime à gronder, & remplir son envie
Est toujours le plus doux destin
Qu'on puisse goûter dans la vie.
Adieu..

---

* L'Amitié entre & écoute sans que le Plaisir l'apperçoive.

L'AMITIÉ.

Que son air est mutin !
Allons, mon petit libertin,
Quittes ce noir souci, cet air triste & sauvage.

LE PLAISIR.

Adieu, vous dis-je, adieu.

L'AMITIÉ.

Comment donc sans pitié,
Cruel, de la tendre Amitié
Tu voudrois rejetter l'hommage !

LE PLAISIR.

Oui, je veux fuir une volage
Que l'intérêt charme & détruit,
Que la frivolité séduit,
Que le vide du cœur engage ;
Que le faux-dehors éblouït,
Que le moindre revers outrage :
Qui se livre sans sentiment,
Se prodigue sans convenance,
S'unit sans l'attrait du penchant ;
S'épanouït sans agrément,
Et se flétrit sans conséquence :
Qui, de la simple vérité,
Méconnoît la douce éloquence ;
Qui préfére la défiance

A l'aimable sincérité;
Et le clinquant de l'apparence
A l'or de la réalité.

L'AMITIÉ.

Ton humeur un peu trop caustique
Se plaît à charger ses portraits;
Cependant, tu le sais, je puis, non moins critique,
Crayonner à mon tour quelques-uns de tes traits.
Par-tout on connoît tes caprices,
Et ton inconstance & tes jeux;
Souvent tu t'envoles des lieux
Dont tu dois faire les délices;
On t'élève envain des autels;
Envain les crédules mortels
T'invoquent par des sacrifices;
Ingrat, léger, inconséquent
Tu ris de quiconque t'adore,
Tu t'échapes lorsqu'on t'implore,
Tu ne viens point lorsqu'on t'attend:
Tu ne parois que rarement
Aux soupers fins où l'on t'honore;
Sans toi le nectar pétillant
Coule dans un cercle brillant
Où l'on t'invite, où l'on t'ignore;
Tandis que tu *fais rouges-bords*.
Avec une troupe grossière
Qui, dans sa rustique chaumière,

Adelaïde ou la force du sang.

Il est donc vrai, qu'indépendamment de la nature & de l'éducation, un sang illustre semble porter dans nos vaines des esprits plus épurés, source d'une délicatesse de sentiment, d'une finesse de tact inconnues au commun des hommes. L'amour propre a suscité envain contre cette maxime une foule de contradicteurs ; l'expérience & la raison l'ont toujours appuyée, & dans le même instant où par leurs accens immortels, ils prouvoient que le feu du génie est de tout état & de toute condition, la bassesse de leurs actions dévoiloit, malgré eux, l'obscurité de leur origine.

La charmante Adelaïde, déplacée par un de ces coups du sort aussi bisarres qu'inévitables, a sçu néanmoins, par la seule nature de ses sentimens & par ce ressort (si je puis ainsi m'exprimer) d'un cœur vraiment digne de sa naissance, se remettre à sa place & se venger de l'injustice de la fortune.

Adélaïde avoit à peine atteint sa quinziéme année, elle étoit déjà formée. Une

taille au-dessus de la médiocre, une physionomie noble & imposante, la rendoient la plus belle de son village sans toutefois qu'elle fût la plus jolie. Adelaïde n'étoit cependant qu'une petite paysanne; l'étoffe grossière qui la couvroit l'auroit au moins fait croire ainsi à tous ceux qui la voyoient, si le contraste de sa figure n'eût sur le champ arrêté leur jugement. Un vieux curé de village, qu'elle appeloit son oncle, lui tenoit lieu de père; elle ne connoissoit aucuns parens. Ce bonhomme, ainsi que la plûpart des gens de sa trempe, avoit assez de bon sens, & moins d'ignorance que ses épais paroissiens. Transplanté depuis très-long-tems à une distance considérable de son pays natal, il avoit oublié sa famille & en étoit pareillement oublié; il s'étoit donc attaché singulièrement à Adélaïde; sa tendresse & ses soins, en lui donnant pour elle l'amitié d'un père, lui en avoient également donné l'autorité. Il voyoit croître avec complaisance cette charmante fille, mais en même tems il s'appercevoit avec chagrin du changement de son humeur. Adelaïde n'avoit jamais été absolument gaie, & elle devenoit tous les jours de plus en plus mélancolique.

Elle haïssoit dès sa plus tendre enfance la compagnie des jeunes filles de son âge, elle se déplaisoit à leurs jeux ; si elle s'y trouvoit quelquefois, par ordre de son oncle, c'étoit plutôt pour y présider que pour y prendre part ; l'ascendant qu'elle avoit acquis sur ses compagnes naturellement & sans qu'elles parussent s'en appercevoir, les avoit éloignées les unes & les autres de cette familiarité ordinaire aux enfans du même âge. Le bon prêtre étoit effraïé de ces dispositions ; il attribuoit à une hauteur de caractére peu conforme aux principes de la religion, ce qui n'étoit que l'effet de la force du sang ; il tâchoit de dompter cet orgueil prétendu, & il ne faisoit que multiplier les peines d'Adélaïde. La tristesse & l'ennui s'étoient emparés de son ame, sa mélancolie étoit profonde, elle se plaisoit à s'enfoncer dans un boccage voisin de la maison du curé, pour se livrer à son aise à ses tristes pensées ; c'étoit alors que toute entiere à elle-même, un ruisseau de larmes couloit de ses yeux comme d'une source, elle sembloit se surprendre dans cet état, elle se regardoit avec étonnement. Que signifient donc ces larmes, se demandoit-elle en en répandant avec

abondance ? Malheureuse Adélaïde ! que te manque-t il ? Montre-moi une de tes compagnes à qui ton sort ne doive porter envie. Toutes sont obligées de gagner à la sueur de leur front, un pain que tu trouves abondamment & sans peine ; toutes sont contentes cependant, la joie la plus vive est peinte sur leurs visages... & toi... tu ne cesses de pleurer... de gémir... Ah ! que je suis à plaindre !..

Les attentions du curé ne diminuoient point cependant, sa vigilance ne se démentoit point ; il aimoit Adelaïde avec une vraie tendresse, & non content d'avoir emploié ses soins à l'élever, il songeoit encore à assurer son repos par un mariage avantageux ; il prévoyoit la difficulté de cette entreprise. Adelaïde étoit peu faite pour la vie champêtre, ses forces se refusoient au moindre travail, ses inclinations y étoient d'ailleurs trop évidemment opposées ; d'un autre côté, le curé n'étoit point riche ; borné au revenu de son bénéfice qui étoit très-médiocre, il lui étoit impossible d'accumuler suffisamment pour faire un sort à son aimable pupille. Adélaïde ne manquoit point d'adorateurs ; les jeunes garçons du village la fêtoient à l'envi ; elle les recevoit avec

personne aussi accomplie ; & Adélaïde, qui n'avoit vu jusqu'alors que ses rustiques compatriotes, se laissoit aller au doux penchant qui l'entraînoit vers un homme qu'elle reconnoissoit enfin digne de captiver son cœur. On arrive cependant. Le bon curé, vivement touché du malheur de Dorval, le reçut avec bonté, lui prodigua ses soins. Sa blessure n'étoit point dangereuse ; en peu de tems elle fut entierement guérie ; mais Dorval ne se pressoit point de quitter ses hôtes ; les charmes d'Adélaïde le retenoient malgré lui ; il oublioit tout, & ne songeoit aucunement à retourner chez lui.

La ville où Dorval faisoit son séjour ordinaire étoit à une journée de distance de l'endroit de sa catastrophe. Comme il tenoit un rang distingué dans cette ville, sa disparition fit beaucoup de bruit ; on en raisonna diversement. Doriméne sa mère, qui l'aimoit tendrement, étoit inconsolable ; & après avoir fait faire des recherches inutiles, elle se résolut de ne point prendre de repos qu'elle n'eût retrouvé elle-même un fils qui faisoit toute sa consolation. Une de ses amies les plus intimes s'offrit de l'accompagner dans ce voyage ; elle vivoit fort triste & extrême-

ment retirée; une fille unique qu'elle avoit eu la foiblesse de confier à une éducation étrangere aussi-tôt après sa naissance & qu'elle avoit depuis perdue de vue, lui causoit un remords qui déchiroit son ame & lui rendoit la vie insupportable. Dorimène accepta ces offres avec joie; ces deux amies se mirent donc en route. Le tems & leur foible santé les faisoient aller à petites journées, & le hasard conduisit leurs pas, le second jour de leur marche, vers la maison du curé. Qu'on se peigne la surprise de ces deux personnes lorsqu'en entrant, le premier objet qui se présenta à leurs yeux fut Dorval lui-même. Il ne s'attendoit de son côté à rien moins qu'à cette apparition. Son premier mouvement fut néanmoins de se jetter au col de sa mère. Pardonnez-moi, lui disoit-il en l'arrosant de ses larmes, pardonnez-moi les inquiétudes que je vous ai causées. Ma faute est grande, mais voilà mon excuse (en montrant Adélaïde.) Otez-moi une vie importune ou laissez-moi la couler auprès de cette adorable personne qui est devenue nécessaire à mon bonheur. —Ah mon fils! s'écria avec transport cette tendre mère, mes allarmes sont passées... Depuis que je vous revois, je jouis d'une nouvelle vie.

Votre bonheur eſt le mien, je donnerai les mains à tout ce qui pourra l'aſſurer... Le monde me blâmera, mon fils; mais... vous ſerez heureux. A ces mots, Dorval & Adélaïde, muets de reconnoiſſance, embraſſoient les genoux de cette reſpectable mère. Ils ſe taiſoient. Mais que leurs geſtes, que leurs regards étoient éloquens! Céliante, c'étoit le nom de l'amie de Doriméne, attendrie de ce touchant ſpectacle, fondoit en larmes. Le bon curé étoit comme en extaſe; ſon cœur étoit peu fait à de pareils mouvemens. Hélas! la pauvre enfant! diſoit-il, je le ſçavois bien, moi, qu'elle n'étoit faite que pour un gentilhomme; auſſi la bonté du Ciel lui a-t-elle envoyé cet honnête cavalier. Dieu ſoit loué de tout; mais voici une avanture auſſi étrange que celle de ſa naiſſance. Ces derniers mots réveillerent l'attention des deux Dames. Que voulez-vous dire, interrompit la mère de Dorval, Mademoiſelle ne ſeroit point votre niéce? Hélas, non, répondit le Curé; les barbares à qui elle appartient l'ont apportée ici à l'inſtant de ſa naiſſance; ils l'ont abandonnée aux ſoins d'une pauvre femme qui m'a chargé en mourant de ce dépôt. Ah, mon Dieu! s'écria Céliante, ſi mes conjectures ſont vraies, que ce jour eſt

heureux ! en s'adressant au curé. Vous souvenez vous des circonstances de cet événement ? —Comme s'il fut arrivé d'aujourd'hui, dit le bon homme. Il y a environ quinze ans qu'un magnifique carosse à six chevaux, rempli de gens masqués, apporta ici cette belle enfant ; elle fut abandonnée à la merci de la pauvre femme dont j'ai parlé, en lui donnant de l'argent pour l'aider à la nourrir, & on lui promit qu'incessamment on viendroit la reconnoître ; mais depuis on n'en a point entendu parler. —Ah les monstres ! c'est ma fille qu'ils m'ont enlevée... Tu sçais que j'ai toujours soupçonné l'avarice de cette horreur... Ils l'ont bien payée ces scélerats ! une mort prématurée les a privés l'un & l'autre d'une fortune pour laquelle ils n'ont point épargné les crimes. Ah, ma fille ! cette marque que tu portes au cou confirme mes doutes... Adélaïde & sa mère se tenoient étroitement embrassées Une pâleur mortelle qui couvrit tout-à-coup le visage de cette aimable enfant, interrompit un instant la joie de cette double reconnoissance & en modéra les transports. Cet accident n'eut toutefois aucune suite ; la violence de tant de sentimens nouveaux avoit suffoqué la trop sensible

Adélaïde ; elle reprit bientôt sa première santé.

Le mariage fut célébré quelques jours après avec une pompe & une joie extraordinaires ; & le bon curé, témoin de toutes ces choses, ne cessoit d'élever les mains au Ciel & de s'écrier : *Que c'étoit avec juste raison qu'un sang illustre étoit considéré ; qu'on lui devoit des sentimens épurés que la nature & l'éducation ne sauroient donner au commun des hommes.*

Par Mlle Raigner de Malfontaine.

EPITRE libre d'un Convalescent à son Médecin.

GRACE à ta sage prévoyance,
A ta prudente activité,
Qui m'ont, contre toute apparence,
Rendu l'espoir & la santé :
Grace à ta savante ordonnance
Qui révoqua l'arrêt que l'inexpérience
Contre mes jours avoit porté :
Grace à ton heureuse assistance,
Je vis enfin ; je suis ressuscité !

Toi, qui, pour la vertu, comme pour la science,

Ne ſaurois être aſſez vanté ;
Eſculape nouveau, qu'Epidaure (1) eût fêté,
Reçois ces vers, reçois ſans répugnance
Ces enfans de la liberté,
Qui pour toi coulent d'abondance ;
Ce doux amuſement de ma convaleſcence... (2)
Ce tribut par mon cœur dicté.
Oui, je le ſais ; qui te flatte t'offenſe...
Mais en louant ton ſavoir, ta bonté,
Je t'ai peint & non pas flatté.
Quand je dois à ta bienfaiſance
Le jour qui m'alloit être ôté,
Cet hommage naïf de ma reconnoiſſance
Par mon libérateur ſeroit-il rejetté ? (3)

Songe au moins que ſouvent la ſombre obſcurité
Du mérite à nos yeux dérobe l'excellence ;
Et qu'il ne brille à ceux de la poſtérité
Qu'autant qu'Apollon lui diſpenſe
L'éclat de la célébrité...

---

(1) Ville où Eſculape étoit adoré.

(2) Ces vers ne ſont qu'un délaſſement de l'ouvrage auquel l'auteur travaille, ſur la révolution qu'a éprouvé de nos jours l'eſprit militaire & national.

(3) Ce médecin s'oppoſoit à ce que je publiaſſe cette piéce, qui lui fait tant d'honneur ; il ne vouloit pas même, par un excès de modeſtie, que l'auteur la lui dédiât.

Eh bien ! du Dieu j'éprouve l'influence ;
Et cet éclat, tu l'as trop mérité,
Pour que je t'admire en silence.

Quelle seroit, ami, ta récompense,
Si du Ciel j'étois écouté !
Au delà du tems limité
Il te donneroit l'existence,
Pour le bien de l'humanité.
Filés par les plaisirs & la prospérité,
Tes beaux jours couleroient dans la paix, l'abondance ;
Et malgré les clameurs de la malignité,
Malgré sa jalouse impuissance,
Il ne manqueroit rien à ta félicité.
Que dis-je ? En vain la volupté
T'offriroit du bonheur la pleine jouissance,
Si ton nom ne voloit à l'immortalité :
Mais y parviendroit-il, s'il n'étoit pas chanté ?

Enfin, forcé par l'évidence,
Je ne puis plus taire la vérité :
J'abjure devant toi mon ancienne croyance,
Et tiens pour sûr ton art, que j'ai peu respecté.
Car, comment, s'il étoit par la fraude inventé,
Aurois-tu donc par sa puissance
Suspendu le coup redouté ?

Non moins aveugle que Molière,
Pour moi l'art de guérir n'étoit qu'une chimère,

Tout médecin un faux docteur,
Un empirique, un adepte, un souffleur...
Ainsi je confondois l'ombre avec la lumière... (1)
Mais depuis que cet art, qu'en mon erreur grossière
J'osois nommer le fléau des humains,
Est devenu mon salut dans tes mains;
Depuis que tes secours m'ont rendu la lumière,
A genoux, cher Mercier, j'honore & je révère
La robe du grand Rabelais,
La docte faculté, ses dieux & ses décrets:
Et d'une estime singulière
J'honore également Hyppocrate & Galien,
Qui pourtant, près de toi, ne se croiroient plus rien.

Sans toi, je périssois, ô l'ami le plus tendre!
Et par ton zèle ardent (2) je renais de ma cendre;
Mais tes vils détracteurs ne le comprendront pas
Que le pur sentiment t'ait fait tout entreprendre
Pour me sauver: l'or seul pour eux a des appas.
Contre ta gloire en vain leur noir dépit s'exhale;

---

(1) Allusion au Soleil, qui est aussi regardé comme le dieu de la médecine.

(2) Ce médecin, véritablement attaché à l'auteur, le fit transporter dans sa propre maison, pour l'avoir sous ses yeux, & le traiter avec plus de soin.

Ma guérison dément & confond leur cabale ;
C'est par de tels succès que tu t'en vengeras...
De l'un d'eux, aposté par la Parque fatale,
Déjà l'ignorance brutale
M'avoit réduit aux horreurs du trépas ;
Mais tu fermas bientôt la tombe sous mes pas. (1)

Tandis qu'ainsi pour moi ton talent se signale,
Que ne puis-je à mon tour te servir de mon bras !
Pour te défendre, ami, quels travaux, quels combats
Rebuteroient jamais mon ardeur sans égale ?
Je braverois le Sphinx, la chimère infernale ;
Je souffrirois la faim de l'avare Midas
Et la soif du pauvre Tantale ;
Je fuirois, comme Ulysse, & ma terre natale ;
Et d'hymen & d'amour les plus tendres ébats....
Le bien que tu m'as fait a-t-il rien qui l'égale ?
Un nouvel Univers semble éclore pour moi !...
Quoique la pâle mort m'inspirât peu d'effroi,
Mon retour à la vie a pourtant bien des charmes.
Je renais pour chérir, pour honorer mon Roi,

(1) Cette cure, qu'on appele, à la cour & à la ville, le miracle de la médecine, y fait tant d'honneur à ce médecin, qu'il en reçoit chaque jour les témoignages les plus flatteurs. Le Roi, qui daignoit s'informer de l'état du malade, a été étonné de son rétablissement.

Pour me vouer encore à la gloire des armes,
Pour être utile aux miens & m'attacher à toi.
Mes amis sur mon sort ont répandu des larmes;
Je renais pour les voir & calmer leurs alarmes:
  Mon cœur, flatté des preuves de leur foi,
Redoublera pour eux de zèle & de tendresse.
L'amitié désormais, les arts & la sagesse,
  Seront les dieux qui me feront la loi:
Je renais pour goûter leur douce & sainte ivresse;
Pour méditer au sein d'une aimable paresse:
Pour distinguer toujours l'or fin de l'oripeau;
Car pour moi désormais le vrai seul sera beau);
Pour bénir mon auteur en dépit de Lucrèce (1);
  Pour être enfin un homme tout nouveau.

J'apprendrai, si je puis, d'Horace & de Boileau
A choisir quelques fleurs sur les bords du Permesse,
Dignes de couronner Nivernois & Beauvau,
Buffon & Saint-Lambert, Voltaire & Mirabeau:
    Puisse le dieu, qui les caresse,
      Me faire un sort si beau!

Du vieux Anacréon partageant la foiblesse,
Je pourrois même encore enfler le chalumeau,
Pour célébrer, hélas! un ingrate maîtresse...

(1) L'esprit n'est que matière, selon Lucrèce, & la Providence qu'un hasard.

Oui, je le vois ; l'amour de son flambeau
Embrase la jeunesse ;
Et c'est pour la veillesse
Qu'il garde son bandeau.

Mais je renais sur-tout pour chanter la Princesse (1)
Dont la bonté touchante à mon sort s'intéresse ;
Qui, par un doux sourire, un regard enchanteur,
De ce qui vers elle s'empresse
Sait d'abord subjuguer le cœur ;
Qui joint à l'air affable, à la tendre candeur,
Cette heureuse délicatesse
Qui tempère l'esprit, qui réprime l'humeur ;
Et cette piquante finesse
Qui donne un prix à la douceur,
Sans nuire au sentiment, sans nuire à la noblesse,
Dont l'ensemble confond par un charme flatteur
Et la bergère & la déesse :
A son aspect fuit la tristesse ;
Sur ses traces naît le bonheur.
Oui, je renais pour mériter la gloire
De célébrer les graces, les attraits ;

(1) Madame Victoire daignoit aussi faire demander de ses nouvelles pendant sa maladie.

De faire enfin adorer à jamais
Les vertus, la mémoire,
Le nom & les bienfaits
De l'auguste VICTOIRE.

Par M. le Chevalier de Th. brigadier des gardes-du-corps du Roi.

EPITRE à mon Ami sur les anciennes vertus & les modernes.

DES sombres préjugés évitons l'esclavage,
Soions justes, ami, voilà notre partage;
Et de la vérité ralumant le flambeau,
De l'erreur en ce jour déchirons le bandeau.
Ennemi déclaré de la mysantropie,
J'aime l'humanité, c'est ma philosophie.
Oui : l'Auteur des humains les créa vertueux,
Les tems, n'en doutons pas, sont égaux à ses yeux!
Cher ami, d'âge en âge on voit briller l'aurore
Des sublimes vertus que ce Dieu fait éclore,
Et sur tous les mortels, devenus ses enfans,
Ses paternelles mains répandent ses présens.
A des dogmes nouveaux l'on vit l'homme souscrire,
Du Maître du tonnerre il méprisa l'empire,

Et ce monde égaré, par de ſubtils poiſons,
Du Dieu qu'il oublia corrompit tous les dons.
Le menſonge auſſi-tôt levant ſa tête altière,
Vint faire ſuccéder la nuit à la lumière.
Victimes de l'erreur, les malheureux mortels
A des crimes honteux bâtirent des autels;
Un Mars par ſes fureurs épouvantoit la terre;
On le choiſit bientôt pour le dieu de la guerre:
Par ſes ſales amours un Jupiter fameux,
Pour prix de ſes forfaits fut placé dans les Cieux.
Les jalouſes Junons, les Vénus impudiques
Partagerent auſſi les offrandes publiques.
Ridicule avorton, monſtre luxurieux,
Priape vint groſſir le grouppe de ces dieux;
Et trompant par degrés l'innocence de l'homme,
Eut des adorateurs & dans Sparte & dans Rome.
Et voilà donc les dieux de ces premiers humains?
Les dieux que révéroient les Grecs & les Romains,
Ces Sages éclairés par la philoſophie,
Dont le divin Socrate épura le génie?
Mais quels ſont leurs héros? des monſtres deſtructeurs.
Ils ont des conquérans conſacré les fureurs.
Héros, qu'a ſignalés une vertu farouche:
Vos déteſtables noms iront de bouche en bouche,
On les prononcera... Mais ils feront frémir;
On parlera de vous, mais c'eſt pour vous haïr.

Le

Le monde environné de ces ténèbres ſombres
N'auroit pu s'échapper du milieu de ces ombres :
Il falloit donc que Dieu diſſipant ce chaos,
Vînt rendre à l'Univers le calme & le repos.
Il eut pitié de l'homme, & ſes divins prodiges,
D'un culte monſtrueux rompirent les preſtiges.
Auſſi-tôt un rayon de ſa divinité
Répandit parmi nous une auguſte clarté.
En vain de l'Univers les armes menaçantes
Veulent braver du Chriſt les enſeignes flottantes,
En vain du monde entier les peuples éperdus
Se ſoulevent encor ; Dieu parle, ils ne ſont plus.
Alors on vit briller la vertu ſans nuage ;
A la Religion tout courut rendre hommage.
L'on vit de l'âge d'or revivre les beaux jours,
Et la vertu chez nous s'établit pour toujours.
Telle eſt du Tout-Puiſſant la clémence admirable,
Il fait tendre aux mortels une main ſécourable,
Il écarte loin d'eux les remords, les ſoupirs,
Il les fait vivre en paix dans le ſein des plaiſirs ;
Et toi de notre tems le modèle & la gloire,
Toi, que l'honneur appele au temple de mémoire,
Laiſſe-là tes Catons, tes Céſars, tes Brutus ;
A Paris comme à Rome on trouve des vertus.
Les Romains les aimoient, il faut aimer les nôtres ;

La France a des héros, je n'en cherche point d'autres.
A leurs grandes vertus donnant un foible prix,
Je pourrois de leurs noms enrichir ces écrits :
Vous y feriez sans doute, ô vertueux d'Estrée,
Vous, qui renouvellez le doux siécle d'Astrée.
Mais que vois-je ? La mort insensible à nos vœux
D'une éternelle nuit environne ses yeux.
Le héros r'ouvre encor sa tremblante prunelle :
Grand Dieu, dit-il, du haut de la voûte éternelle,
Grand Dieu, sur un mourant daigne arrêter tes yeux ;
A la France, à mon Roi je dois mes derniers vœux.
Mon bras pendant trente ans défendit ma patrie,
Que d'autres après moi lui consacrent leur vie.
Déjà Lausun, Cossé, remplissent mes souhaits...
Mais la mort à ces mots le frappe pour jamais.
Ni les regrets du Roi, ni la France plaintive
Ne purent arrêter son ame fugitive.
De tels hommes hélas ! devroient être immortels.
Ah ! cessons d'accuser les décrets éternels.
Quelle gloire pour toi ! respectable d'Estrée,
Par tes cendres déjà la terre fécondée
Enfante de héros mille & mille moissons.
Allons de ces guerriers pratiquer les leçons,
Une soudaine ardeur & m'échauffe & m'inspire,
A mon zèle, à mes vœux le Ciel semble sourire.

Qu'il est doux de penser que l'homme est vertueux !
Si c'est un songe, ami, que ce songe est heureux !
Aimable vérité, flateuse rêverie,
Tout fait également le bonheur de ma vie.
Ah ! si je me trompois... laisse-moi mon erreur ;
Me l'ôter, cher ami, c'est m'ôter mon bonheur.

Par M. A..., écolier de rhétorique & pensionnaire au collège d'Harcourt.

CONTE.

Le conseil d'une Religieuse à son Confesseur qui quelquefois versifioit.

Une jeune Nonette
D'une galante humeur
Fit un crime à son Confesseur
De ce qu'il se mêloit du métier de poëte ;
Les poëtes, dit-elle, ont l'esprit de travers
Et l'on traite de fous tous ceux qui font des vers ;
« Mon père, je vous en supplie,
» Si vous voulez que parmi nous
» L'on ait de l'estime pour vous,
» Renoncez à cette manie. »
Bon, reprit le Pater, St Pavin, St Gelais ;

St Amant en ont fait : faut-il trouver mauvais
Que j'en fasse comme eux ? .. Ah ! repartit la mère :
« Pardonnez-moi ce cas ;
» Je ne le savois pas :
» Si des Saints en ont fait, vous en pouvez bien
» faire. »

Par M. Ph., chanoine à Beauvais.

L'EXPLICATION du mot de la premiere énigme du Mercure du mois d'Août est *Plume ;* celui de la seconde est *Vaisseau* de guerre ; celui de la troisiéme est *Enclume ;* celui de la quatriéme est le *Guy* qui croît dans les arbres. Le mot du premier logogryphe est *Orpin* (*auripigmentum*) minéral jaune & plante médicinale où l'on trouve *pin*, (bois de navire) *pinus*, poeticè, (navis) & *or.* Celui du second est *Troupeau*, où l'on trouve *trou*, *peau.* Celui du troisiéme est *Forgeron*, où l'on trouve *or*, *orge*, *ronger*, *rogne*, *on*, (particule) *re*, (note de musique.) Celui du quatrieme est *Miel*, qui offre l'anagramme juste de *lime.*

NB. L'explication du second logogryphe du second Mercure de Juillet est *Parchemin*, où l'on trouve *par* & *chemin.*

ÉNIGME

J'ai deux, trois, quatre, cinq, jamais plus de
six pieds;
Sans aucun instrument tout mortel me mesure,
Et j'ai, petit ou grand, une longue figure;
Mais les plus grands de nous, lecteur, vous les
voyez.
Ils portent deux surnoms, dont l'un vient d'Alexandre,
Et l'autre plus connu dérive des héros.
Nos pères ont pour nous l'amitié la plus tendre:
Que de fois cependant nous troublons leur repos!
Nous les poussons à bout & lassons leur patience.
Que de pénibles soins! d'inutiles efforts!
A peine quelquefois avons-nous l'existence
Qu'on nous fait repasser des vivans chez les
morts;
Et c'est toujours pourtant la faute de nos pères,
S'ils ne nous ont pas fait aussi bons que nos frères.
Jusqu'ici mesurés sur la même grandeur,
L'on nous voit cependant inégaux en longueur.
Mais maintenant vous desirez peut-être
Le nom du lieu qui nous voit naître.
Ce n'est pas le moyen de nous connoître mieux.
Nous naissons en tous lieux.
Notre espèce par-tout se multiplie

AUTRE.

APRÈS une lecture ou deux,
Œ ipe, nomme-moi de grace ;
M n corps est haut ou tortueux ;
Souvent on en parcourt l'espace ;
Mon propre est d'élever quiconque est abbaissé,
Comme aussi d'abbaisser quiconque est exhaussé ;
Afin que point tu ne me rates,
J'habite où sont tes dieux pénates :
Caché, je masque tes plaisirs ;
Visible, à tes moindres desirs
Je donne un secours favorable :
Si le mot ne s'offre à ton gré,
De ce qui t'est si serviable,
Cherche à le savoir par degré.

Par M. Martin de Savigny.

LOGOGRYPHE.

MON corps en son entier de grossière structure
Fut de tout tems, lecteur, propre à l'architecture :
Es-tu pauvre ? Tu m'as tout nu,
Mais de blanc pour le riche on me voit revêtu.

En me décomposant j'offre à qui m'examine
Un acide commun & propre à la cuisine,
Un poisson, un oiseau, tous les deux excellens;
Un jeune quadrupède, un des quatre élémens:
J'offre bientôt après, selon que je varie,
L'assiette d'un champ vaste ou bien d'une prairie;
Combiné de nouveau, par un terme usité
J'exprime le dégoût & la satiété;
Mais si l'on m'apperçoit d'une façon nouvelle,
D'un habitant des bois je deviens la femelle.
Les cinq voyelles pour certain
S'arrangent toutes dans mon sein.
Avec un fruit qui croît dans la Provence
Et qu'on recherche assez en France.
En moi tu dois trouver, en m'examinant mieux,
Une matière combustible;
Le poil d'un animal terrible;
D'un insecte rampant l'ouvrage industrieux:
Dans ta bourse par fois j'offre, nouveau Prothée,
La piéce la plus rare & la plus usitée:
Je suis un article, un pronom;
Un cri de joie, une question:
Ici, simplement disjonctive,
Là, particule affirmative.
Chez les Juifs un prophéte, un de leurs bains fameux:
En un mot, lecteur, sous tes yeux
Je mets trois notes de musique;

Un instrument de méchanique,
Puis ce qui reste en un tonneau
Quand la liqueur en est tarie,
Et dans ce cas je rime en *ie* ;
Remis en mon entier je dois rimer en *eau* ;
Et presque comme rien quoiqu'on me considère ;
Je suis tellement nécessaire
Qu'un Roi même sans moi n'auroit pas *un château.*

Par M. Avisse.

AUTRE.

LECTEUR, je te le donne beau,
Cherche mon nom dans les voyelles :
Ma sœur & moi sommes jumelles,
Et n'eumes qu'un même berceau.
Entre nous est un monticule
Qui nous laisse séparément :
Faisons-nous quelque mouvement ;
L'une avançant, l'autre recule.
Ecoutez encor un moment :
J'offre dans ma moitié ville de Normandie
Un quart de plus je désennuie ;
Mon tout contient la faculté
Que fait perdre la surdité.

Par M. Mustel, étudiant à Rouen.

AUTRE.

Dans un poste éminent où ma science est requise,
Je remplis un emploi très-connu dans l'Eglise.
C'est un poste éminent, je le répéte encor,
Lisez jusques au bout & nous serons d'accord.
Voyez les treize piés qui forment mon essence,
Si vous les dérangez, bon soir à l'éminence.
Item, pour commencer, j'avance sans façon,
Que je fais, le dirai-je? un averé fripon!
Pour un homme d'église, on me dira peut-être:
Ah le vilain métier! vous n'êtes donc pas prêtre
C'est ce qu'il faut chercher. J'ai du mot inhumain,
Un terme équivalent; ce qui ferre un chemin;
Un féroce animal d'une fière encolure;
Plus, un autre braillard, têtu de sa nature,
Ainsi que son cher fils; j'ai de quoi faire peur
Aux bêtes des forêts, comme au navigateur;
Je fais un fier-à-bras qui se flatte & se pique
De vous sapper un roc, de lui faire la nique;
J'enfante enfin, lecteur, un péché capital.

Voulez-vous maintenant me connoître en total ?
Rassemblez tous mes piés, & combinaison faite,
Vous me verrez un homme à vous casser la tête.

Par M. Bouvet, à Gisors.

AUTRE.

LECTEUR, j'amuse, chaque jour,
Le berger Colin & Lisette.
Je rends bien mieux que leur musette
Les doux transports de leur amour.
Aussi, je plais à la bergere ;
J'enchante le sujet, le Roi.
Bacchus & l'enfant de Cythère,
Seroient-ils des Dieux sans moi.
Si c'est trop peu pour me connoître,
Mes sept piés vont vous mettre au fait.
Il faut décomposer mon être.
J'offre d'abord pour premier trait,
Un mot, sans quoi bon soir à l'harmonie ;
Un autre d'admiration ;
Plus, de la messe une partie.
C'est assez pour trouver mon nom.

Par le même.

de Flore.

perfide a = mant

welle offence, Les

nd Font la gloi.....

es pleurs que l'a=

s que l'amour ré=

de l'inconstance, Les

end Font la gloi....

stance: Les pleurs &c ce:

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettre de Brutus sur les chars anciens & modernes; vol. *in*-8°. A Londres; & se trouve à Paris, chez Saillant & Nyon, libraires, rue St Jean-de-Beauvais.

Vengeons l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied, du faquin en litière.

Boileau, art. poët. ch. 2.

C'EST l'épigraphe placée à la tête de cette lettre ou de cette espéce de diatribe contre les voitures. L'auteur paroît l'avoir écrite le cœur encore ému du désastre public arrivé à Paris, le 30 Mai, 1770, jour que la ville fit tirer son feu d'artifice. Il disserte sur l'origine & les formes des différens chars anciens & modernes; il nous instruit même de la police des Chinois pour les voitures; mais afin de donner aux Parisiens un objet de comparaison & leur faire mieux sentir l'abus des voitures, des cabriolets sur-tout qui se multiplient de plus en plus dans la capitale, & menacent à chaque moment la famille de l'honnête citadin qui va à pied. « Je

» méne, dit l'auteur de cette lettre, une » vie très-sédentaire que je partage entre » les morts célèbres que j'étudie & un » petit nombre d'amis que je fréquente; » cependant moi seul j'ai vu dans l'espa- » ce de neuf mois un homme, deux fem- » mes & un enfant écrasés sous les roues » des carosses. La derniere de ces scènes » tragiques se passa, le 6 de Juillet, dans » la rue Saint-Séverin. Le malheureux » qui y périt étoit fils d'un artisan obs- » cur, mais honnête, l'idole de sa famil- » le & l'objet des soins d'un ami géné- » reux qui, frappé de ses talens naissans, » travailloit à l'élever moins pour lui que » pour la patrie. Cet enfant fut partagé » en deux par la roue; & lorsque les cris » du peuple firent arrêter les chevaux, » déjà la victime n'étoit plus. » Mais il ne faut pas croire que Paris soit le seul théâtre de ces scènes sanglantes, elles se répétent quelquefois dans les provinces, & les villes inférieures y sont d'autant plus exposées, que les habitans se disent plus polis, qu'ils sont plus inhumains, qu'ils imitent plus le luxe effréné de la capitale. Les grands désastres mêmes servent de tems en tems d'époques à leurs annales. Lyon n'oubliera jamais un événe-

ment atroce en ce genre, qu'elle a pleuré long-tems avec des larmes de ſang. Elle a une fête ſolemnelle dans un de ſes faux-bourgs qu'elle célèbre tous les ans au commencement d'Octobre; on ſe rend pour cet effet dans une plaine immenſe qui eſt de l'autre côté du Rhône, & qui communique à la ville par un pont, monument de la magnificence & de l'induſtrie des Romains; le peuple libre ce jour-là, parce qu'on lui dit qu'il l'eſt, s'abandonne à la double ivreſſe de la joie & du vin; & quand la nuit a mis fin à ſes ſaturnales, il repaſſe en déſordre le pont unique qui le ſépare de ſon habitation. L'année du déſaſtre, il s'éleva quelque querelle entre de jeunes perſonnes du ſexe & les commis de la barriere, qui, ſous prétexte d'examiner ſi elles n'emportoient aucun effet de contrebande, prirent avec elles des libertés dont rougiſſent en public même des courtiſannes. Leurs pères ou leurs maris, qui n'étoient pas aſſez ivres pour être infâmes, s'emporterent; & quand le tumulte commença à devenir dangereux, les commis firent fermer les portes de la ville; la multitude ſe trouva alors reſſerrée dans l'enceinte du pont; & comme on ne ceſſoit d'avancer du côté de la plaine,

le désordre monta à son dernier période, & l'enceinte de la porte ne se trouva bientôt peuplée que de cadavres & d'hommes mutilés qui craignoient de ne pouvoir mourir. Ce furent encore les équipages & les chevaux qui amenerent la catastrophe : le peuple se vit en un instant enfermé entre les carosses qui avançoient & l'airain impénétrable d'une porte de ville; il s'effraïa, & sa terreur faisant cabrer les chevaux, ne servit qu'à augmenter le nombre des victimes. Il y vit dans ce désastre de Lyon une circonstance effraïante de plus que dans celui de Paris : un grand nombre de citoyens voulant se dérober à la mort, monterent sur les parapets du pont & se précipiterent dans le Rhône ; mais comme le lit du fleuve, sous les arches, est couvert de rochers à fleur d'eau, tous ceux qui tomberent furent brisés dans leur chûte, & leur mort, sans être plus prompte, n'en fut que plus cruelle. « On m'a rapporté dans Lyon,
» ajoute l'auteur, une scène tragique qui
» se passa dans cette nuit mémorable, &
» dont le souvenir affreux s'est perpétué
» parmi les habitans ; un jeune homme
» qui idolâtroit sa mère, en avoit été sé-
» paré au commencement du tumulte par

» le flux & le reflux de la multitude.
» Quand les cris lamentables des citoyens
» qu'on écrasoit commencerent à se faire
» entendre, il courut, la fureur dans les
» yeux & la mort dans le sein, vers le lieu
» de la scène; le premier objet qui frappa
» ses regards fut cette mère adorée,
» étendue sur des cadavres & des corps
» palpitans dont l'œil glacé s'entr'ouvroit
» pour le reconnoître, & qui de ses bras
» mutilés tentoit encore de l'embrasser:
» sa pensée embrassa dans un instant indivisible
» tout cet affreux spectacle, car
» à peine étoit-il aux pieds de sa mère,
» que les flots de la multitude le portèrent
» avec rapidité hors du lieu du désastre:
» il marcha alors sur le sein de la
» victime qu'il étoit venu sauver: &
» quoique son intrépidité eût fait de lui
» un héros, cette femme emporta peut-être
» au tombeau le regret d'avoir cru
» son fils parricide. »

L'auteur s'élève dans cette même lettre contre la grossiere brutalité des cochers qu'il nous peint comme étant pour la plûpart des ames de boue & de sang accoutumées à regarder Paris comme un champ de bataille, & préférant le salut des chevaux qui les nourrissent à celui de l'homme du peuple qui les dédaigne. Il cite à

ce ſujet la réponſe naïvement féroce qui fut faite par un homme de cette trempe au maître d'un caroſſe fracaſſé. « Un Seigneur étranger traverſoit avec rapidité, » à l'entrée de la nuit, une rue étroite de » la capitale ; ſa voiture légère rencontra » une borne & ſe briſa en éclats ; pour » comble de malheurs, un caroſſe qui le » ſuivoit dédaigna de s'arrêter, & ſes » roues paſſerent ſur le corps d'un cheval » de grand prix attelé au caroſſe fracaſſé, » & que l'accident avoit jetté par terre : » le Seigneur indigné de tant de négli» gence, & plus ſenſible à la perte de ſon » cheval qu'au déſeſpoir de ſon meur» trier, s'élance ſur lui l'épée à la main, » & lui demande avec fureur pourquoi » il ne s'eſt point arrêté en voyant un » cheval par terre. *Ah ! Monſieur*, s'écria » le cocher, *il fait nuit & je l'ai pris pour* » *un homme.* »

L'auteur ne rapporte ces faits & autres ſemblables dans ſa lettre que pour mieux faire ſentir la néceſſité de réprimer les abus du luxe dans l'uſage des voitures. Il nous décrit avec l'enthouſiaſme d'un cœur ſenſible & avec cette noble hardieſſe qu'inſpire la vertu & lui fera confirmer le ſurnom de *Brutus* qu'il s'eſt donné, le crime ou le malheur d'Ya, prince Chi-

nois, & la réponse généreuse de ce prince au mémoire d'une victime de sa puissance. Si on demande à l'auteur où il a puisé ce trait, il répondra qu'il est consigné dans un des cent volumes de manuscrits orientaux qu'on voit à la bibliothèque royale de Berlin. Mais qu'importe aux hommes puissans qui le liront que ce récit soit ou ne soit point une pure fiction, s'ils y trouvent des maximes de conduite & des exemples de leur premier devoir, celui d'être humain, de l'être pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est point étranger à l'homme.

Galerie Françoise, ou Portraits des Hommes & des Femmes illustres qui ont paru en France; *in-fol.* A Paris, chez Hérissant fils, rue des Fossés de M. le Prince.

L'éditeur de cette suite de portraits a redoublé ses soins pour la rendre de plus en plus agréable aux amateurs & aux gens de lettres. Le second numéro de cette galerie vient d'être publié. On y verra avec satisfaction les portraits de Stanislas Leszczinski; de Joly de Fleury, de François de Chevert, du Comte de Caylus & de l'Abbé Nollet. Ces portraits ont été gravés

d'un burin pur & soigné par les Srs Moitte, Voyez, Poletnich, de Lorraine & Molès. Des notices très-bien faites nous peignent le cœur & l'esprit des personnages dont la gravure nous rappele les traits extérieurs. Quoique l'article de Stanislas soit le plus long de ceux contenus dans cette suite, on regrette néanmoins que les bornes que s'est prescrites l'éditeur ne lui aient pas permis de s'étendre davantage sur les actions d'un Prince dont la vie fut pleine & laborieuse, qui avoit coutume de dire qu'une seule vertu vaut mieux qu'un siécle d'ayeux, & ne se rappela jamais son pouvoir que pour l'employer à faire le bonheur de ses sujets.

Guillaume-François Joly de Fleury, procureur-général du parlement de Paris, mort en 1756, à l'âge de 80 ans, nous offre l'exemple d'un magistrat qui, après avoir rempli pendant trente ans avec gloire les fonctions les plus pénibles de la magistrature, ne cessa encore dans sa retraite de se rendre utile à tous ceux qui avoient besoin de ses conseils. Son cabinet, ouvert tous les jours après-midi, étoit devenu un tribunal privé où le pauvre venoit comme le riche; tribunal d'autant plus honorable pour celui qui y présidoit, que ses arrêts furent toujours

ſans appel, & que la ſoumiſſion étoit volontaire. Les magiſtrats, les ſavans s'empreſſoient auſſi de le conſulter, principalement ſur le droit public de la nation; car perſonne ne le connoiſſoit mieux que lui. Le continuateur du Traité de la Police, l'Auteur de l'hiſtoire de la Juriſprudence Romaine, celui de la vie de Pierre Pithou ont été à cet égard les interprétes de la reconnoiſſance publique.

M. de Chevert, mort en 1769, qui de ſimple officier parvint au grade de lieutenant-général des armées du Roi, eut la gloire peu commune de s'être creé un nom, & il put s'applaudir de ne devoir rien qu'à lui même. En 1742 le maréchal de Belleiſle, obligé de quitter la ville de Prague dont il s'étoit rendu maître, y avoit laiſſé M. de Chevert avec 1800 hommes. Il ne s'agiſſoit plus de conſerver cette ville, preſſée de ſe rendre par ſa foibleſſe, par la famine & par une armée nombreuſe, mais moins redoutable au-dehors que par ſes intelligences avec les habitans; le point important étoit d'en ſortir avec des conditions honorables: M. de Chevert oſa ſeul l'eſpérer. Il prend des ôtages de la ville, les enferme dans ſa propre maiſon, & met dans les caves des tonneaux de poudre, réſolu de ſe fai-

re ſauter avec eux ſi les bourgeois veulent lui faire violence. Le Prince Lobkowitz, qui le tenoit aſſiégé, ſentit qu'il ne pouvoit refuſer les honneurs de la guerre à un homme qui la faiſoit avec tant d'intrépidité; il lui accorda même deux canons aux armes de l'Empereur.

L'intrépidité de cet officier dans les plus grands dangers ſe communiquoit aux moindres ſoldats; il ſavoit leur inſpirer une confiance aveugle qui les rendoit dignes de ſervir ſous lui. Chargé d'attaquer un fort pendant la nuit, il appele un grenadier: « Va droit aux remparts, lui dit-il, monte ſans héſiter. » On te dira *qui va-là;* ne réponds rien. » On te le dira encore; avance toujours » ſans répondre; à la troiſieme demande » on fera feu ſur toi; on te manquera, » tu fondras ſur la garde, & je ſuis là » pour te ſoutenir. » Le grenadier obéit avec joie, & tout arriva comme M. de Chevert l'avoit prévu.

Cet officier avoit entrepris de chaſſer l'ennemi des ſommités d'une montagne couverte de bois. En y pénétrant il fixe ſur le marquis de Brehant des regards enflammés, & le ſaiſiſſant par la main: » Jurez-moi, lui dit-il, foi de chevalier, » que vous & votre régiment, vous vous

» ferez tuer jusqu'au dernier plutôt que » de reculer. » Jamais serment ne fut moins nécessaire & plus religieusement observé. Au moment de l'attaque, les officiers du même corps le firent prier de prendre sa cuirasse; mais leur montrant les grenadiers : *Et ces braves gens, en ont-ils ?* L'action fut très-vive, & le feu des brigades qu'il commandoit épuisa leurs munitions. On lui apprend qu'on manque de poudre : *Nous avons des bayonnettes.*

Sa taille étoit avantageuse & bien prise ; l'air martial qui le rendoit si terrible dans les combats, se mêloit, dans sa vie privée, aux traits & au caractere de la bonté. Sa bravoure alloit jusqu'à l'audace, & son impétuosité ne souffroit point d'obstacles. Elevé loin des cours & formé dans les camps, il joignoit aux talens d'un général la droiture & la franchise d'un Chevalier François, & les vertus d'un citoyen. Il idolâtroit sa patrie & son Prince. Il ne se rappeloit jamais, sans en être attendri, ce que Sa Majesté eut la bonté de lui dire, après une longue maladie qui avoit retardé son départ pour l'armée : *Je voudrois vous donner des aîles.* Ce mot seul auroit fait sacrifier cent fois sa vie.

Les écrits du Comte de Caylus, mort au mois de Septembre 1765, & les gravures qu'il a faites d'après les dessins des plus grands maîtres, ont suffisamment fait connoître le sçavant antiquaire, l'amateur éclairé & l'homme de goût. Quelques traits répandus dans la notice qu'on nous donne ici de cet homme illustre, peignent particulierement son caractère & ses vertus. Il lui arrivoit souvent de se promener à pied & seul. Il s'amusoit quelquefois dans ses promenades à demander la monnoie d'un écu aux pauvres qu'il rencontroit. Quand ils étoient allés la chercher, il se cachoit pour jouir de l'embarras où ils seroient à leur retour : peu après il se montroit, prenoit plaisir à louer le pauvre de son exactitude, & le récompensoit en doublant la somme. On lui a entendu dire plusieurs fois : *Il m'est arrivé de perdre mon écu, mais j'étois fâché de n'avoir pas été dans le cas d'en donner un second.*

Dans une de ses promenades il vit sur le bord d'un fossé un rustre qui dormoit d'un profond sommeil. Près de cet homme étoit un enfant de onze ans qui, d'un œil attentif considéroit son caractère de tête & son habillement pittoresque. Le

Comte

Comte s'approche avec affabilité & lui demande à quoi il pense. « Monsieur, dit » l'enfant, si je sçavois bien dessiner je » voudrois tracer la figure de cet homme. » —Fais toujours, voilà des tablettes & » du crayon. » L'enfant encouragé esquisse l'objet de son mieux, & à peine a-t-il achevé la tête, que le Comte l'embrasse, & s'informe de sa demeure pour lui procurer de quoi continuer ses études.

Ce fut un trait de Bouchardon qui confirma le Comte de Caylus dans l'opinion où il étoit qu'Homère pouvoit devenir classique, même pour les artistes. Bouchardon lisoit l'Iliade devant lui. C'étoit dans une traduction fort ancienne & très-mauvaise; mais le génie du poëte parloit encore assez pour être entendu de l'artiste. Bientôt il quitte le livre, & les yeux pleins de feu, il dit au Comte : *Quand j'ai lu cet auteur, les hommes ont quinze pieds, & la nature s'est accrue pour moi.* Le Comte saisit cette expression de génie, & quelques années après, il publia ses *Tableaux tirés de l'Iliade & de l'Odissée*, auxquels il joignit les sujets que Virgile pouvoit lui fournir.

Le tombeau du Comte de Caylus qui est placé dans une des chapelles de saint

Germain-l'Auxerrois, mérite d'être remarqué; c'est le tombeau d'un antiquaire. Ce monument est un ancien cénotaphe, du plus beau porphyre, avec quelques ornemens dans le goût égyptien. Depuis le moment où le Comte l'avoit acquis, il l'avoit destiné à orner le lieu de sa sépulture. En attendant l'heure fatale, il l'avoit fait dresser dans son jardin, où il le considéroit souvent d'un œil tranquille, & le montroit à ses amis. Il en a même donné une description dans le tome septiéme de ses antiquités, qui a paru après sa mort.

L'article de l'Abbé Nollet, mort au mois d'Avril 1770, termine cette seconde suite de la Galerie Françoise. Cet Abbé est un des sçavans auxquels la physique expérimentale doit le plus de progrès. On nous donne ici la notice de ses travaux & on nous trace le caractere de son esprit & de son cœur. Ce portrait est un éloge dicté par la vérité, & cet éloge est également celui de la science que l'Abbé Nollet cultiva. Cette science lui avoit inspiré des mœurs douces, & ce désintéressément ordinaire aux personnes qui ont goûté les charmes de l'étude. Mais quoique l'Abbé Nollet montra toujours

beaucoup de modeſtie dans ſa conduite & dans ſes écrits, il ſçut néanmoins quelquefois venger la ſcience du dédain de l'homme ignorant. Un Prince qui lui vouloit du bien l'avoit engagé à faire ſa cour à un homme en place, dont la protection pouvoit lui être utile; il le fit & lui préſenta ſes ouvrages. Le protecteur lui dit froidement, en jettant les yeux ſur ſes *Leçons de Phyſique*, qu'il ne liſoit pas ces ſortes de livres; *Monſieur*, lui répondit l'Abbé Nollet, *voulez-vous me permettre que je les laiſſe dans votre antichambre, il s'y trouvera peut-être des gens d'eſprit qui les liront avec plaiſir.*

Les différentes notices de cette ſuite de portraits ſe font lire avec intérêt; elles ſont tirées, pour la plûpart, des éloges hiſtoriques lus dans diverſes Académies.

Annales de la ville de Toulouſe, dédiées à Mgr le Dauphin; ouvrage propoſé par ſouſcription; quatre vol. *in* 4°. A Paris, chez la V. Duchesne, rue St Jacques, au Temple du Goût.

L'hiſtoire particulière d'une ville, ſi on la compare à l'hiſtoire générale de la nation, n'eſt en quelque ſorte que l'hiſ-

toire d'une famille. Mais si cette famille a joué un grand rôle, si l'historien, en nous donnant ses annales, s'est appliqué à nous peindre des mœurs & usages, ces détails pourront ajouter un trait de plus au tableau de la nation. Ils intéresseront du moins les parens ou amis de la famille. Deux grandes époques partagent naturellement les annales de Toulouse. Sous la première, l'historien, M. de Rozoi, a placé tout ce qui regarde la ville de Toulouse avant qu'elle fût réunie à la Couronne. La seconde époque comprend tous les faits arrivés depuis cette réunion. Chaque époque a aussi ses subdivisions.

Dans les siécles les plus reculés, longtems avant la fondation de Rome, Toulouse étoit regardée comme une des plus grandes & des plus florissantes villes des Gaules. Ce beau pays, que nous nommons le Languedoc, étoit la patrie d'un peuple conquérant formant deux grandes familles, l'une de Volques Tectosages & l'autre de Volques Arécomiques. Les premiers habitoient le haut pays; ils s'étendoient du côté du midi, jusqu'à la Mer Méditerranée, & Toulouse étoit leur capitale. Les seconds habitoient le bas pays, & leur capitale étoit Nîmes. L'hif-

torien les suit rapidement dans leurs conquêtes. La Thrace, l'Illyrie, la Germanie, la Gréce & une grande partie de l'Asie Mineure subirent la loi de ces conquérans. Les Gaules, indépendantes alors, étoient divisées en plusieurs états ou cités dont le gouvernement étoit aristocratique. Les commentaires de César font mention de plusieurs Rois de ces cités; mais ces Rois n'étoient que des capitaines ou des généraux auxquels les cités confioient le commandement de leurs armées, mais sans leur laisser qu'une autorité précaire, toujours & en tout subordonnée à l'autorité souveraine, qu'elles retenoient pour elles-mêmes. César, dans quelques endroits de ses commentaires, fait mention de plusieurs particuliers dont les pères avoient été Rois. Que pouvoit être donc une royauté dont le titre ne passoit point aux enfans?

Lorsque les Gaules eurent été réduites par les armes romaines, le sort de la province changea, ainsi que son gouvernement. On nous donne ici une idée de l'administration du Sénat Romain & des priviléges accordés aux villes soumises. La province fut alors nommée *Gaule Narbonnoise*, & gouvernée d'abord par

cupoit Alaric, Roi des Visigots. Le conquérant réunit ces provinces à son empire; & Toulouse le reconnut pour son souverain. Elle obtint des comtes particuliers vassaux de son Roi. Ces comtes devinrent par la suite héréditaires jusqu'à ce que le comté de Toulouse fût réuni à la couronne. L'histoire de Raymond de St Gille, un de ces comtes, est un des morceaux les plus intéressans de ces annales. Comme ce comte fut un des principaux chefs des Croisés, l'historien en prend occasion de nous faire le tableau des Croisades. Il nous donne aussi un précis de l'histoire du Languedoc, & l'on sera moins étonné après cela que les annales d'une simple ville contiennent plusieurs volumes *in* 4°.

Raymond de St Gille contribua le plus par sa valeur & par son courage à la prise de la ville de Jérusalem en 1099. « Il est » un des premiers qui, du côté du midi, » monte sur la muraille. Tout fuit devant » lui, ou tombe sous ses coups. Jérusalem » est prise. Le temple de Salomon sert » d'asyle aux femmes & aux enfans; on » les en arrache & on les égorge. Les sol» dats dégoutans de sang, ivres de fu» reur & de lubricité, arrivent à l'endroit

» où le Sauveur expira. Ces lions terri-
» bles deviennent des pénitens contrits.
» Les larmes & les sanglots succédent aux
» horreurs du carnage & de l'impudicité.
» Contraste singulier, qui prouve bien le
» pouvoir de l'imagination, & le peu
» d'estime que méritent ces machines or-
» ganisées que les circonstances décident ;
» & qui ne sont rapides dans le crime ou
» dans la vertu, que suivant l'impulsion
» qui les maîtrise, comme une fléche vole
» plus ou moins vîte, selon la force du
» bras qui l'a lancée. »

Ces simples notices suffisent pour faire connoître la marche & le style que l'historien de ces annales a cru devoir adopter. Si ce style se ressent de l'effervescence de l'imagination, ce défaut est bien racheté par un amour vrai de l'humanité qui respire dans ces annales, & par cette haine que l'historien témoigne à chaque moment contre ceux qui abusent de la superstition du peuple ou de sa crédulité pour favoriser leurs passions.

L'auteur a fait imprimer à la fin de ce premier volume, divers titres & actes relatifs aux annales ; des recherches sur l'antiquité des murs de la ville de Toulouse, & sur son Château Narbonnois ; une dis-

ſertation ſur ce qu'on appeloit anciennement l'or de Toulouſe. L'auteur nous prévient, en donnant cette diſſertation, « que ſon plus cher deſir a été d'y joindre » des réflexions ſur les intérêts particu» liers des peuples, bien plus importantes » que les découvertes les plus précieuſes » d'une érudition profonde. » Voici une de ces réflexions. « Il eſt fort étonnant qu'il » ne ſe ſoit jamais trouvé un ſeul peuple » qui ait préféré le commerce des papiers » publics à l'échange des métaux, con» tre les productions du ſol ou des arts. » Tout ſigne repréſentatif eſt irrécuſable, » dès que la foi publique le conſacre. Les » métaux fuſſent reſtés enſevelis : des mil» liers d'hommes euſſent été conſervés ; » la richeſſe eût été la même, quant aux » calculs. » La richeſſe auroit pu être la même quant aux calculs, mais non quant à la ſûreté du citoyen. Le papier qu'on lui donneroit en échange de ſes marchandiſes n'ayant qu'une valeur fictive feroit facile à être détruite en un moment. Il n'en eſt pas de même de l'or & de l'argent. Indépendamment de la valeur imaginaire que leur donne le coin du Prince, ils ont encore comme métaux précieux & propres à différens uſages une valeur

réelle qui les rend capables de remplir la fonction de gages.

Les quatre Poëtiques d'Aristote, d'Horace, de Vida & de Despréaux, avec les traductions & les remarques de M. le Batteux, professeur royal, de l'académie françoise & de celle des inscriptions & belles-lettres; 2 vol. *in*-8°. A Paris, chez Saillant & Nyon, libraires, rue St Jean-de-Beauvais; & la V. Desaint, libraire, rue du Foin.

Lorsque le goût commence à dégénérer, lorsque chaque poëte se croit en droit de nous donner à la tête de son drame ou de sa pièce de vers les nouvelles règles que son imagination a créées ou plutôt qu'elle a tracées d'après ses prétendus chef-d'œuvres, il est sans doute utile, nécessaire même de rappeler alors les sentimens & les judicieuses réflexions faites d'après les modèles des plus grands maîtres, & c'est ce que M. le Batteux entreprend aujourd'hui. Les quatre poëtiques qu'il a rassemblées sont des guides d'autant plus sûrs pour l'élève des muses que ces poëtiques sont moins les remarques d'un seul homme que le résultat de celles

faites dans les quatre plus beaux siècles de la littérature, celui d'Alexandre, d'Auguste, de Léon X & de Louis XIV. Comme la poëtique d'Aristote est la plus ancienne, & que d'ailleurs les remarques du philosophe ont souvent guidé Horace, Vida & Despréaux, elle est la première qui nous est ici offerte. Lorsqu'Aristote, nous dit M. le B., entreprit d'écrire une poëtique, toutes les idées relatives à la poësie étoient préparées : il y avoit des modèles dans tous les genres, en très-grand nombre, exécutés par les plus grands maîtres. D'un autre côté, toute la Gréce, passionnée pour les ouvrages de poësie, de peinture, de sculpture, dont elle s'occupoit depuis plusieurs siècles, avoit un goût aussi exercé que délicat. Il ne s'agissoit presque, pour faire une poëtique, que de recueillir ses jugemens, & de les rappeler aux principes sur lesquels ils étoient fondés. Enfin la philosophie, parvenue alors à son plus haut degré de perfection chez les Grecs, étoit assez forte, sur-tout entre les mains d'Aristote, surnommé *le Génie de la nature*, sur-tout dans une matière dont les élémens étoient à la portée de l'esprit humain, pour analyser ces élémens, pour les combiner, & en faire un

systême parfaitement lié. Les ouvrages des poëtes, le goût du public, les observations des philosophes, le génie de l'auteur, tout se réunissoit donc pour faire de la poëtique d'Aristote un chef d'œuvre.
« Le philosophe, en commençant, jette » un coup-d'œil général sur les beaux » arts, & les voit tous ne faisant qu'une » même famille; ayant la même source, » qui est le goût naturel que nous avons » pour l'imitation; le même fonds, qui » est la nature imitée; la même fin, qui » est de plaire & d'instruire par la voie la » plus courte de toutes, par l'*image*. Il » présente ce premier fil aux artistes, & » le suivant lui-même dans ses moindres » divisions, sans le rompre, il fait voir » que l'art doit, comme la nature, être » simple & régulier dans ses plans, aisé » & libre dans la manière d'opérer; & » que, s'il se distingue de son modèle, » ce ne peut être que par un certain choix » de traits & de couleurs, sans leur rien » ôter de leur ressemblance. La poëtique » d'Aristote est écrite comme elle est pen» sée, avec un soin, un scrupule qui ne » permet pas au lecteur la moindre dis» traction. Tous les mots y sont choisis, » pesés, employés dans leur sens propre

» & précis ; souvent une particule a be-» soin d'y être remarquée, méditée, à » cause de ses rapports essentiels au sens : » tout y est nerf & substance. » Aussi le sage traducteur a cru devoir s'attacher à la lettre, & cette précision fera aisément distinguer sa version de celle de Dacier, souvent diffuse & embarassée. Mais les recherches de ce savant ont souvent été utiles au nouveau traducteur qui nous trace aussi dans son avant-propos l'idée que l'on doit se former des trois autres poëtiques.

« Trois siécles après Aristote, Horace » répandit sur la poëtique de nouveaux » traits de lumière. Il développa quel-» ques points que le philosophe Grec » n'avoit fait qu'indiquer. Il découvre les » sources, il donne des avis, il montre » des écueils. Mais ce n'est plus un phi-» losophe qui analyse, ni qui instruit avec » méthode ; c'est un poëte bel esprit, qui » suit ses idées autant que sa matière, & » qui ne veut paroître profond qu'à ceux » qui prendront la peine de le méditer.

» Jérôme Vida forma son plan de poë-» tique sur celui des institutions oratoires » de Quintilien. Il prend l'élève de la » poësie au berceau, & le conduit par la

» main dans tous les bosquets du Pinde, » au bord de toutes les fontaines connues » des muses. Son ouvrage est d'un bout à » l'autre un tissu de fleurs; mais sentant » qu'Aristote & Horace suffisoient pour » gouverner le génie autant qu'il peut » l'être, il s'est borné à éveiller le goût » poëtique des jeunes gens, & à le for- » mer sur les grands modèles.

» Après ces trois grands maîtres, Des- » préaux ne pouvoit guères que retracer » les mêmes préceptes; mais il le fait en » homme inspiré par les muses; chez lui, » tous les principes brillent de la plus vi- » ve lumière, chacun à leur place; & le » génie de chaque genre le saisissant au » moment qu'il en traite, du précepte » même il trouva souvent le moyen d'en » faire l'exemple.»

On reconnoîtra, en lisant la traduction de Vida que le traducteur s'est moins attaché à la lettre que dans la traduction des deux premières poëtiques dont le texte est plus serré, plus plein. Vida répète souvent la même idée sous des termes différens. Il abonde en expressions qu'il puise presque toujours dans Virgile, & semble en quelque sorte vouloir plutôt nous apprendre à imiter ce poëte latin que

la nature. Il étoit donc nécessaire de resserrer quelquefois sa diction. Le traducteur a fait usage des notes latines du Père Oudin, jésuite, pour cette poëtique, & des réflexions de Pierre Corneille sur la poësie dramatique pour la poëtique de Despréaux. Le traducteur n'ignoroit pas sans doute qu'il auroit pu trouver des éclaircissemens plus satisfaisans, des remarques plus lumineuses dans les ouvrages du grand maître de notre littérature; mais il a peut-être pensé que les écrits de cet homme illustre étant entre les mains de tout le monde, & ses observations sur la versification françoise, la poësie épique, l'art dramatique, &c. ayant été rassemblées en un volume *in*-8°. sous le titre de *Poëtique de M. de Voltaire*, il étoit inutile de les remettre ici sous les yeux du lecteur. L'art, suivant la réflexion de M. B., « ne doit pas être trop chargé. C'est » au génie de chaque artiste de l'aggran» dir selon sa capacité, & d'en trouver » les détails dans les principes, & les va» riétés dans les sujets. »

Le texte grec & latin de ces différentes poëtiques est imprimé à côté de la traduction. Le premier volume est décoré d'une estampe représentant la vérité ou le vrai

orné de fleurs par les génies de l'imagination. Différens attributs l'accompagnent. Quatre philosophes ou poëtes, les yeux fixés sur la figure allégorique de la vérité, l'étudient avant d'écrire leurs réflexions. Cette jolie composition est du dessin de M. Cochin, & elle a été gravée avec goût & avec esprit par M. Augustin de St Aubin. On n'applaudira pas moins à la netteté des caractères employés pour cette édition, à la beauté du papier, & à la correction du texte. Cet ouvrage, sorti des presses de Lambert, est un de ceux qui font le plus d'honneur à notre typographie.

L'Honneur François ou Histoire des vertus & des exploits de notre nation, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours; par M. de Sacy; tomes V & VI. A Paris, chez J. P. Costard, libraire, rue St Jean-de-Beauvais.

La faveur accordée à tous les écrits qui nous rappelent les exploits & les vertus de nos ancêtres, a fait multiplier les histoires de France sous différentes formes; & le plaisir que l'on ressent toujours à lire ces sortes de livres est la cause de ce que

l'on s'apperçoit moins que le dernier historien ne fait souvent que répéter ce qui a déjà été dit par ses devanciers. Les deux volumes que nous venons d'annoncer nous présentent l'histoire des vertus & des exploits de notre nation sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV & Louis XIII. Tous les faits contenus dans ces deux nouveaux volumes sont connus des lecteurs un peu instruits. Nous rapporterons seulement un trait qui peut servir de leçon aux cœurs généreux & reçonnoissans, mais qui, emportés par les devoirs de l'amitié pourroient oublier un moment les droits plus sacrés de l'humanité. Lors du siége de Montpellier en 1622, par Louis XIII, ce Prince eut à regretter la perte de Zamet, homme profond, dit l'historien, dans toutes les sciences analogues à l'art militaire & au gouvernement; qui servoit son Roi du conseil & de l'épée, & que Henri IV avoit quelquefois honoré de sa confiance. Il fut blessé à mort d'un coup de fauconneau. Pontis qui lui étoit attaché par les nœuds inviolables de l'honneur & de l'amitié, Pontis, jusqu'alors le plus vertueux, comme le plus brave officier de l'armée, en perdant son ami, perdit humanité, raison,

vertu; il devient tout-à-coup furieux, mord ses armes de rage, appele ses soldats à grands cris, fond sur un parti des assiégés qui s'étoit hasardé à s'approcher du camp, le repousse, l'écrase, égorge tout ce qui se présente, atteint tout ce qui fuit, & ne revient qu'après les avoir tous étendus sur la poussiere. *Vous êtes vengé*, dit-il en rentrant dans la tente de Zamet, dont l'ame sembloit s'être arrêtée encore un moment pour attendre son retour & jouir des adieux de l'amitié. Pontis lui détailla l'action qui venoit de se passer, & lui dit que sa vengeance étoit complette & qu'il ne lui étoit pas échappé une seule victime. « Eh! vous vous dites mon » ami, s'écria Zamet en se soulevant avec » effort! l'amitié rend-elle l'homme fé» roce, impitoyable? Je l'abjurerois avant » de fermer pour jamais les yeux à la lu» mière, si la révolution qui vient de se » faire dans votre cœur, si le massacre » dont vos mains fument encore, étoient » son ouvrage. Quoi! parce qu'un hom» me meurt, il faut égorger ses sembla» bles, & réparer un malheur inévitable » par des parricides! Du moins, si satis» fait de vaincre ces malheureux, vous » leur eussiez accordé la vie, mon ame » auroit pu goûter peut-être les douceurs

» d'une vengeance utile à la patrie ; mais » leur refuser quartier, les poignarder « lorsqu'ils rendent les armes ! Ah ! Pon- » tis, mon cher Pontis ! ne pleurez point » Zamet ; pleurez plutôt les infortunés » que vous venez d'égorger ; pleurez l'hu- » manité outragée, votre nom flétri, les » lois de l'honneur violées : voilà des » malheurs vraiment dignes de vos lar- » mes. » Il mourut peu de tems après. C'est ce même Zamet qui, voyant à l'attaque d'un fort ses soldats chanceler, court à eux, le désordre augmente, les rangs sont rompus. *Soldats, vous fuyez*, s'écria-t il. « Nous n'avons plus ni pou- » dre ni plomb, » répondirent les soldats. *Eh ! quoi !* reprit Zamet, *n'avez-vous pas des épées & des ongles*. Il les raméne à la tranchée où il trouve leurs capitaines immobiles à leur poste, & combattant encore. « Monsieur, lui dirent ces » braves officiers, vous serez témoin que » vous nous avez trouvé à notre devoir. » Zamet rappela alors la victoire & resta maître du fort qu'il avoit entrepris d'enlever.

Opuscules de feu M. Rollin, ancien recteur de l'Université de Paris ; contenant diverses lettres qu'il a écrites ou

reçues, ses harangues, discours, complimens, mandemens, &c. & ses poësies; avec son éloge historique par M. de Boze, & des notes sur cet éloge; 2 vol. *in*-12. A Paris, chez les Frères Etienne, libraires, rue St Jacques, à la Vertu.

La lecture du *Traité des Etudes* de Rollin a souvent fait desirer que l'on rassemblât ses discours, ses harangues, ses poësies latines où ce professeur donne en quelque sorte l'exemple des préceptes qu'il a établis dans son traité. Ces opuscules sont d'ailleurs avec ce traité des études, des écrits qui appartiennent plus particulièrement à Rollin que son histoire ancienne & son histoire romaine, & doivent par conséquent contribuer le plus à sa réputation littéraire. On ne peut donc qu'applaudir aux soins des éditeurs, les Frères Etienne, libraires, d'avoir publié ce recueil. Les harangues de Rollin ne feront pas aujourd'hui sans doute la même sensation qu'elles firent lorsqu'elles furent prononcées. On les lira néanmoins avec satisfaction, parce qu'elles sont le portrait le plus satisfaisant d'un cœur vertueux, reconnoissant, attaché à ses devoirs, plein de zèle pour le bien de la

société & de respect pour la Providence. Rollin faisoit paroître ce respect jusque dans ses moindres poësies, comme on en peut juger par cette inscription qu'il fit pour la fontaine de Fleury, terre de M. d'Argouges.

Dives aquæ, mox pauper, aquis hinc rursus abundans,
Sperare adversis didici, metuisse secundis;
Atque aliam cunćta undè fluunt agnoscere fontem.

Feu M. Daguesseau l'aîné, conseiller d'état, s'est plu à traduire ou plutôt à imiter en françois cette inscription.

Abondante d'abord, je fus dans l'indigence;
Je retrouve à présent ma première abondance.
Espérons dans les maux, craignons dans le bonheur,
Et des biens d'ici-bas remontons à l'auteur.

L'éloge de Rollin par de Boze, imprimé à la tête de ces Opuscules, est accompagné de plusieurs notes qui contiennent différens traits ou remarques que Crevier élève de Rollin & son légataire, avoit recueillis. L'auteur de l'histoire ancienne, élevé aux premières places de l'Université, long-tems à la tête d'un collége très-

fréquenté, & accueilli chez les grands, auroit pu se procurer une fortune considérable; mais cet homme vertueux avec un revenu très-modique étoit quelquefois tenté de se regarder comme trop riche. Très honteux un jour d'appercevoir chez lui trois mille livres amassées, il court aussi tôt les répandre dans le sein des pauvres. Belle leçon pour ces riches avares qui, ayant dans leurs mains la subsistance d'une province, soupirent encore après de nouvelles richesses. On se plaint quelquefois que la vie de l'homme est trop courte; & si ces modernes Harpagons vivoient des siécles, quel fléau plus à craindre pour la société?

Rollin, comme on nous l'apprend dans ces mêmes notes, étoit fils d'un coutelier. Mais il eut toujours assez d'estime pour lui-même pour ne pas rougir de son extraction, & c'est peut-être la seule occasion où il se permit un peu d'orgueil. Il étoit à dîner chez un Prince avec un Père de l'Oratoire. On pria celui-ci de découper une pièce de gibier. Rollin voyant que le couteau servoit mal le découpeur, lui dit: « Mon Père, prenez le mien, il » vaut mieux, je m'y connois, je suis fils » de maître. » On a inséré parmi ses poë-

ſies l'épigramme dont il accompagna un couteau qu'il envoyoit pour étrennes à un de ſes amis. Il lui marquoit par cette épigramme que ſi ce préſent lui ſemble venir plutôt de la part de Vulcain que de celle des muſes, il ne devoit pas s'en étonner, parce que c'étoit de l'antre des Cyclopes qu'il avoit commencé à diriger ſes pas vers le Parnaſſe.

Ætna hæc, non Pindus tibi mittit munera : morem
Cyclopes muſis præripuere ſuum.
Tranſlatum Ætnæis me Pindi in culmina ab antris,
Hic te, ſi neſcis, culter, amice, docet.

Les places qu'occupa Rollin & ſon mérite particulier le mirent en correſpondance avec pluſieurs hommes illuſtres ; mais les lettres du Prince Royal de Pruſſe, aujourd'hui ſur le trône, forment le morceau le plus intéreſſant de ce recueil & le monument le plus glorieux à la mémoire de Rollin.

Toilette de Flore ou Eſſai ſur les plantes & les fleurs qui peuvent ſervir d'ornement aux Dames ; contenant les différentes manières de préparer les eſſences, pommades, rouges, poudres, fards

fards & eaux de senteurs : auquel on a ajouté différentes recettes, pour enlever toutes sortes de taches sur le linge & sur les étoffes, &c. Ouvrage utile aux parfumeurs, baigneurs & aux personnes chargées de la direction des toilettes; par M. B.... D. en M. vol. *in*-12. divisé en deux parties. A Paris, chez Valade, libraire, rue St Jacques.

Ce petit ouvrage renferme plusieurs recettes dont on peut avoir tous les jours besoin. On doit le regarder pour cette raison comme un repertoire utile. L'auteur a rangé par ordre alphabetique, à la tête de cet Essai, les plantes & fleurs qui peuvent convenir à la toilette. C'est une espèce de cours de botanique à l'usage des Dames, & que vraisemblablement elles ne consulteront pas beaucoup. Il seroit cependant à souhaiter pour elles qu'elles connussent tous les ingrédiens qui entrent dans les cosmétiques qu'on leur présente & dont plusieurs peuvent être nuisibles à leur santé.

Géographie élémentaire, traitée en forme d'entretiens; ouvrage principalement fait en faveur des mères de famille & des jeunes Demoiselles; par M. He-

nault, avocat; *in*-12. A Paris, chez les Frères Etienne, rue St Jacques.

Cette géographie, traitée en forme de conversation, est si succincte, si abrégée qu'on ne doit la regarder que comme une simple introduction. On ne peut donc la comparer à la géographie de Nicole de la Croix qui est entre les mains de tout le monde & qui, par les instructions qu'elle renferme, facilite les recherches, soulage la mémoire & donne des notions suffisantes sur les divers contrées de l'Univers. M. H., dans sa préface, affecte néanmoins de déprimer cette géographie, conduite qui rappele au moins ce mot de la comédie : *Vous êtes orfévre, M. Josse.*

Les Ruses du Braconnage, mises à découvert, ou Mémoires & instructions sur la chasse & le braconage; avec quelques figures en taille de bois : par L. Labruyere, garde de S. A. S. Mgr le Comte de Clermont Prince du Sang, *in*-12. A Paris, chez Lottin l'aîné, libraire, rue St Jacques, au Coq & au livre d'or.

L'auteur, qui remplit aujourd'hui une place de garde-de-chasses avec la plus

grande vigilance & le zèle le plus éprouvé, a exercé auparavant le métier de Braconnier, & ce sont en quelque sorte ses mémoires qu'il nous donne aujourd'hui. Il les a écrits pour obéir aux ordres d'un Prince qui pensoit que ces sortes de ruses ne pouvoient être mises dans un trop grand jour pour la conservation des chasses, les intérêts des propriétaires des terres & l'instruction de leurs gardes-chasses. Les ruses des braconniers sont proprement leurs secrets qui cesseront d'être nuisibles aussi-tôt que tout le monde les connoîtra. Ces mémoires sont écrits avec une louable franchise que l'on préférera sans doute dans ces sortes de matières à la pureté & à la correction du style. L'auteur donne des instructions sur tous les instrumens de chasse & de braconnage. Il parle d'une chasse aux canards sauvages qui peut être divertissante. « On prend, » dit-il, un grand chaudron de cuivre » tout neuf ou écuré nouvellement. On » porte un briquet, de l'amadou, une » terrine de terre, du suif en suffisante » quantité, & trois méches assez grosses. » On se met deux ou trois ou plus avec » des fusils, on choisit la nuit la plus obs» cure. On se rend dans les lieux qu'ha-

» bitent les canards & l'on se précaution-
» ne de chiens qui aillent à l'eau. Celui
» qui porte le reverbère ; se le pend au
» cou & tourne la bouche du chaudron du
» côté de l'eau. On allume les méches
» que l'on met dans la terrine remplie de
» suif, les tireurs suivent le reverbère de
» près & du côté opposé. Les canards qui
» voient cette grande lumière, s'avancent
» près des bords & s'imaginent que c'est
» le blond Phébus qui reparoît sur l'ho-
» rison. Ils se délectent & se conjouissent
» à la venue du grand flambeau qui les
» éclaire ; mais malheureusement ils ne
» voient au lieu du soleil que le flambeau
» qui va éclairer leurs funérailles ; les
» hommes qui ont le tonnerre en main
» leur lancent la foudre qui les fait cul-
» buter les uns sur les autres. La première
» fois que je fus à cette chasse, j'étois
» porte-reverbère. Je logeois chez un
» homme qui ne faisoit que cela avec un
» de ses fils. Nous suivimes la Durance
» qui est une rivière qui passe à Sisteron
» & à Orisse, & se jette dans le Rhône.
» Il en tua quinze dans la nuit que je fus
» avec lui. Cette chasse se pratique beau-
» coup en Bourgogne, & très-souvent
» par les gentilshommes de cette provin-
» ce. »

L'auteur termine cet écrit par faire connoître toutes les menées des gardes qui favorisent les braconniers & par le dégât que font les reptiles parmi le gibier. Ce dégât est quelquefois plus considérable que celui des braconniers-mêmes. Il dit avoir ouvert des vipères en Brie & aux environs de Paris, & avoir compté jusqu'à neuf perdreaux dans les entrailles d'une seule vipère. Il a souvent trouvé dans celles des couleuvres des lapreaux & des levreaux en poil; d'où l'on peut juger que ces reptiles en détruisent beaucoup. C'est à quoi cependant très-peu de gardes font attention.

Dictionnaire de Morale philosophique, par le P. Joseph-Romain Joly, natif de St Claude, Capucin, 2 vol. *in* 8°. petit format. A Paris, chez Didot l'aîné, libraire & imprimeur, rue Pavée, près du quai des Augustins.

L'Abbé de Longuerue disoit de Balzac qu'il ne pensoit point de son chef, mais qu'il avoit un recueil de *pensieri* qu'il cousoit à-propos. Depuis quelque tems de

Bienheureux écrivains dont la fertile plume,
Peut chaque mois sans peine enfanter un volume,

semblent avoir voulu épargner à nos prétendus beaux esprits le soin de faire eux-mêmes ces sortes de recueils. Ces compilations ont plû à bien des personnes qui n'aiment point à être long-tems occupées du même objet. D'ailleurs on quitte & on reprend ces sortes de recueils quand on le veut, & c'est une commodité. M. Joly a composé le sien de pensées morales ou philosophiques extraites d'anciens auteurs sacrés ou profanes. Il a cherché à se conformer au goût de son siécle; & pour se rendre plus utile, il a, suivant l'expression de Montaigne, traité la morale *à piéces décousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail* dont la plûpart des lecteurs sont incapables. Mais en adoptant les pensées des écrivains qu'il a consultés, il s'est permis d'étendre ces pensées, de les abréger, de les modifier ou de les interpréter relativement à son plan qui étoit de présenter toujours un objet d'instruction. On ne doit donc pas regarder son dictionnaire comme une simple compilation. La morale en est grave, austere, & peut-être l'auteur ne distingue pas toujours assez ce qui est précepte d'avec ce qui est simple conseil.

Le pieux Ecrivain trace aux jeunes personnes un plan d'éducation qui leur dé-

fend d'assister aux festins & aux assemblées, de se trouver dans les concerts & d'entendre des instrumens de musique. Nous lui citerons à ce sujet ce mot de Charillus qu'il rapporte d'après Plutarque dans un article de son dictionnaire. Ce Lacédemonien étant interrogé pourquoi dans sa république les filles sortoient en public le visage découvert, & que les femmes étoient voilées : « La raison, dit- » il, est que les filles cherchent un mari, » & que les femmes veulent garder celui » qu'elles ont épousé, & ne cherchent » point à plaire à d'autres hommes ». Suivant cette raison que donne ici le sage Lacédémonien, on doit donc accorder aux jeunes personnes la permission de se trouver dans les assemblées. Les femmes au contraire n'ont aucun motif de s'y rendre à moins que ce ne soit pour accompagner leurs filles & les surveiller.

Théâtre du Prince Clenerzow Russe, traduit en françois par le Baron de Blening, Saxon; 2 vol. *in*-8°.; prix, 6 l. A Paris, chez Sébastien Jorry, rue de la Comédie Françoise; Lejay, rue St Jacques, près celle des Mathurins.

Ce théâtre contient huit pièces en pro-

se, cinq dans le premier volume : *les Faux Inconstans* ou *le Mariage à la mode ; le Billet perdu ; les Acteurs de société* & *les bonnes Amies.* Les piéces du second volume sont *le Mari médecin ; les Liaisons du jour* & *les Hommes à la mode.*

« Le Prince Clenerzow, homme de » beaucoup d'esprit, nous dit le Baron » de Blening dans une lettre qui précéde » ces drames, avoit causé à Petersbourg » avec tous les Russes qui revenoient de » Paris : il avoit lu tout ce qu'on a écrit » de meilleur sur la France & les Fran- » çois ; mais il n'étoit pas satisfait des » reponses qu'on faisoit à toutes ses ques- » tions, ni des lectures qu'il avoit faites. » Il se détermina à aller en France & il » partit. Il passa trois ans à Paris, à vivre » l'après diné dans la meilleure compa- » gnie.... La manière dont le Prince » avoit vu la France, étonna même les » seigneurs Russes qui y avoient été ; ils » convinrent que ce qu'il disoit étoit » vrai. J'en fus moins surpris quand je » lui eû vu rendre tout ce qui se passoit » dans vos différentes sociétés ; comme » il prenoit vos manières, comme il » peignoit vos actions, votre ton & vos » propos. Je sentis combien il étoit fâ- » cheux que vos comédies ne rendissent

» pas exactement ce qu'il peignoit avec
» autant de vérité; car il le faut avouer,
» il rendoit ce qu'il avoit vu en France
» supérieurement bien, j'en ai été sou-
» vent témoin & il m'a toujours amusé.
» A la suite d'une longue conversation
» que nous eûmes un jour sur cet objet
» tête-à-tête, je lui dis qu'il devroit es-
» sayer de faire des comédies qui puis-
» sent faire juger des mœurs & du ton
» de la Nation Françoise; il me parut sur-
» pris comme quelqu'un dont on auroit
» deviné le secret; je poursuivis. Après
» un moment de silence, il me dit : eh
» bien, ce que vous desirez, tout diffi-
» cile qu'il est, est fait, & je veux que
» vous en jugiez; vous me trouverez
» bien loin de ce vrai que je desire,
» n'importe; mais je vous avertis que
» comme je ne suis point assez accoutu-
» mé à penser dans la langue Françoise,
» tout ce que j'ai écrit est en langue
» Russe. Il me prêta donc ses ouvrages,
» & ce qui l'y engagea ce fut le desir
» que je traduisisse ses Comédies. » C'est
cette traduction que l'on nous donne ici.
Mais on aura sans doute de la peine, en
lisant ces petites Comédies, à se persua-
der qu'elles aient été réellement tradui-

la jalousie des conquêtes rendent ordinairement cette amitié fausse ou peu durable ; & c'est la conclusion que l'on peut tirer de ce Drame.

La comédie du *Billet perdu* nous répresente un mari dupe de sa femme, ce qui est assez ordinaire; mais le lecteur pourra s'amuser de la ruse dont se sert une certaine Marquise, pour retirer le billet de son amant d'entre les mains de son mari, & mettre ce pauvre mari dans son tort.

La comédie des *Hommes à la mode*, rappelle au lecteur celle du *Préjugé à la mode* de la Chaussée; ce n'est pas qu'il n'y ait bien de la différence dans la contexture de ces deux comédies, mais on y trouve le même ridicule attaqué, & peut être l'auteur auroit il mieux fait de laisser ce sujet de comédie à la Chaussée ou de l'envisager d'un autre côté.

Dans la comédie des *Liaisons du jour* un certain Marquis, autrefois grand dissipateur, a pris le parti de payer comptant pour avoir meilleur marché. Il blâme un de ses amis qui emprunte de tous côtés. Vous avez quité ce genre de vie, lui dit-on, « ma foi oui, répond-» il, l'on est toujours dans l'inquiétude. » Tant que mon pere a vêcu, c'étoit

» son bien que je mangeois ; mais à sa
» mort, quand j'ai vu que c'étoit le
» mien, je me suis jeté dans ce qu'on
» appele la bonne compagnie. »

* *OBSERVATIONS sur un ouvrage nouveau, intitulé*, Traité du Melo-Drame *ou* Réflexions sur la musique dramatique. *A Paris, chez Vallat la Chapelle, libraire, sur le perron de la Ste Chapelle, 1771 ; in-8°. Prix, 5 liv. relié.*

On a coutume de qualifier de nations rivales celles que des intérêts opposés mettent souvent aux prises & précipitent dans des guerres longues & obstinées ; mais en y regardant de plus près, on s'appercevra aisément que si les Princes combattent pour défendre ou augmenter leurs états, les nations ne connoissent guères de véritable rivalité que dans les choses qui intéressent leur vanité ; ce qui comprend toute espèce de gloire, celle qui vient des talens comme celle qui naît des succès à la guerre. En effet, la vanité comme la lumière peut se distribuer à l'infini sans s'affoiblir par le partage ; elle est toujours active, toujours éclairée sur ses intérêts, & c'est ce qui fait que la jalousie nationale peut encore exister lors même

---

* Ce morceau qui est très-intéressant est l'ouvrage d'un homme aussi distingué par son rang & sa naissance que par ses talens & ses lumières, & nous lui avons beaucoup d'obligation d'avoir bien voulu en enrichir le Mercure.

que l'esprit du Patriotisme est détruit. Une guerre perpétuelle s'est donc allumée dans l'empire de l'opinion ; & comme les plus importantes possessions de l'ennemi sont toujours exposées à la premiere agression, de même dans les rivalités littéraires les découvertes sont toujours l'objet des plus grands débats. Eh! quel François animé de cette noble ambition, a pu se contenter de la gloire que nous avons acquise depuis deux siècles, & n'a pas jetté des regards d'envie sur les Galilées, les Bacons, les Newtons? Nous contemplons notre puissance politique, & en nous rappelant la foiblesse des premiers Capétiens, nous remarquons que c'est à de riches successions que leurs descendans ont dû l'augmentation de leurs domaines : Craignons d'appliquer ces réflexions à notre empire littéraire, ou plutôt, en avouant que nous avons hérité de beaucoup de trésors dont la découverte est due à l'Etranger, cherchons à nous consoler par une considération qui paroît avoir échappé à la philosophie de notre âge ; c'est que les nations qui ont le plus inventé sont peut-être les moins capables, non seulement de perfectionner, mais de contenir les arts & les talens dans les mesures qu'un goût sage & épuré est en droit de leur prescrire. On s'en convaincra facilement si l'on observe que chez les peuples qui ont le plus de découvertes à vanter, il est arrivé de deux choses l'une ; ou le goût général de la nation a réveillé l'émulation & provoqué les découvertes, ou les inventeurs eux-mêmes ont fait naître le goût des arts qu'ils avoient créés : or dans le premier cas la passion dégénère souvent en manie ; & dans le second la doctrine se change en dogmatisme, &

l'on voit s'élever une secte au lieu d'une école. Ainsi chez les Grecs l'éloquence dégénéra bientôt en une vaine déclamation; ainsi chez les Anglois Melpomène n'est encore queShakespéar travesti, & ce grand homme semble n'avoir laissé après lui que des barrieres au lieu des pierres d'attente qu'il avoit posées. Maintenant qu'un peuple ingénieux, sensible & même appliqué s'empare de ces richesses étrangères; qu'il épure dans le creuset du goût ces minéraux brutes, mais précieux, nés dans les flancs de quelque montagne embrasée; que la lime ou le ciseau leur donnent la forme & l'éclat, & qu'un Public avide, mais difficile & précautionné, vient ensuite à juger; alors & alors seulement, les choses seront apréciées à leur juste valeur, poussées à leur dernière perfection & surtout conservées dans leur intégrité. Tel est le fort de la France; à cette différence seulement que c'est sans renoncer à l'honneur de plusieurs découvertes qu'elle prétend à la palme du goût, & qu'à la fois juge & ouvrière, elle peut être pour les autres peuples ce qu'est l'Académie Françoise pour elle même.

Parmi nombre de preuves qui pourroient justifier cette opinion, je me bornerai à un des objets qui lui tiennent de plus près & dont l'examen nous a conduits à ces réflexions, je veux parler de la musique, celui de tous les arts sur lequel nous ayons le moins de droits à réclamer à titre d'inventeurs. Que diroit le reste de l'Europe si, au bout de vingt ans à peine écoulés depuis que la musique italienne, ou pour mieux m'exprimer, la véritable musique a été implantée en France, nous étions tout près d'en atteindre la perfection; si nous étions même parvenus à en connoître & les moyens & les effets; à lui assigner son domaine & à lui pres-

crire ses différens emplois ; soit que livrée à elle-même, elle voulût briller de son propre éclat, soit qu'unie à la poésie, elle en développât, elle en exagérât pour ainsi dire les produits ; soit enfin qu'attachée au drame elle en suivît la marche, en multipliât l'action & en fortifiât l'intérêt? Ce tableau séduisant n'est pourtant point un rêve, si l'on en croit l'auteur d'un livre intitulé, *Traité du Melo-Drame*, ouvrage que nous annonçons au Public avec une confiance à laquelle les productions récentes ne nous ont guères accoutumés. Ce sera sans doute avec plaisir qu'on y verra nos compositeurs comparés, préférés même aux premiers maîtres d'Italie, & nos essais de musique dramatique proposés pour modèle à toutes les Nations. Assertions hardies sans doute, mais flatteuses & encourageantes, & sur-tout intéressantes par les raisons aussi savantes qu'ingénieuses sur lesquelles elle est établie. Pénétré comme notre auteur d'estime & de reconnoissance pour les maîtres qui ont enrichi depuis quelque tems notre scène italienne, devenu le vrai théâtre lyrique, si nous différons d'opinions avec lui sur quelques objets, c'est parce que nous croyons qu'un ouvrage comme le sien étoit encore nécessaire pour développer nombre d idées abstraites & fugitives qui embarrassoient les routes de l'art ; pour prévenir surtout l'inconvénient de l'imitation & de la dégénération du *genre* en *manière*, en un mot pour mettre les préceptes à la place des exemples. Nous pensons encore que pour conduire la musique à sa dernière perfection, il faut joindre la science qui éclaire au goût qui aprécie ; c'est-à-dire, qu'il faut savoir composer, & cependant avoir plus entendu que composé ; qu'il est encore important de n'être dans aucun parti, ni dans celui des Ita-

liens dont les principes sont peut-être trop exclusifs, ni dans celui des François qui répugnent quelquefois à l'aveu de la supériorité dans autrui; qu'on doit encore connoître le génie des différens peuples & la manière dont ils sont affectés par les sons; qu'à toutes ces connoissances préliminaires il faut joindre l'esprit philosophique qui sert de guide dans la discussion, & sur-tout ce talent sans lequel on n'enseigne, on ne persuade rien, celui d'écrire avec chaleur, intérêt & clarté. Enfin après avoir tout exigé, nous reconnoissons avec non moins de surprise que de plaisir que toutes ces conditions se trouvent remplies par l'auteur dont l'ouvrage va nous occuper, non dans la forme d'un extrait ordinaire, parce que toutes les vérités qui s'y trouvent renfermées perdroient à être déplacées, mais en nous attachant aux idées les plus importantes, c'est-à-dire celles qui méritent le plus d'être discutées & même refutées. En effet ceux qui voudront voir en quoi l'auteur a eu raison ne peuvent mieux le trouver que dans son livre, tandis que nous concourrons avec lui aux progrès de l'art, si nous parvenons à rectifier celles de ses idées qui nous en paroissent susceptibles.

Il ne s'agira pas ici de reveiller les disputes polémiques qui ont agité la capitale depuis la fameuse mission de 1752, pendant laquelle on vit de pauvres ultramontains simples & sans lettres, prêcher, convertir & faire des miracles; mais il sera nécessaire de se rappeler avec notre auteur quelle fut la marche de nos connoissances en musique; car nos idées ne se sont pas toujours étendues aussi rapidement que notre goût, & la vérité même n'a pu établir son empire sans contracter quelques dettes avec la mode & le préjugé; nous dirons

donc en peu de mots qu'une lettre sur l'opéra d'*Omphale* avoit déjà donné le signal d'une révolution prochaine à-peu-près comme les météores & les comètes annoncent la chûte des Empires, lorsque la musique italienne fit sa première invasion dans la capitale. Il est passé en usage, de nos jours, que les manifestes & les déclarations de guerre suivent les armées au lieu de les précéder ; la même chose arriva dans cette occasion. On reconnut dans un écrit plein de sel, intitulé, *le petit Prophéte*, &c. l'auteur de la lettre sur Omphale, ou plutôt on reçonnut un homme d'esprit qui en savoit plus qu'il n'en avoit dit, & qui ne vouloit parler que par parabole.

Mais déjà les exemples suffisoient aux préceptes & il étoit tems que ceux-là entendissent qui avoient des oreilles pour entendre. C'étoit cependant le plus petit nombre, & M. Rousseau jugea que la vérité avoit encore assez d'ennemis pour qu'il lui convînt de la défendre : mais en lui prêtant sa voix, il lui donna sa livrée : présentée sous la forme du paradoxe, elle eut plus de célébrité que de crédit ; elle convainquit & révolta, & l'affaire fut appointée. M. Rousseau ne se contentoit pas de proscrire notre ancienne musique, il ne vouloit pas nous laisser l'espérance d'en avoir une meilleure ; notre langue même à l'entendre se refusoit absolument aux puissances de la mélodie. Quels cris ne s'élevèrent pas alors! on ne prévoioit pas sans doute les heureuses restitutions dont cette injustice seroit suivie, autrement ont eût desiré qu'il continuât de nous injurier & de nous enrichir, & on l'eût comparé à ce magistrat si souvent applaudi au théâtre qui répare de ses propres fonds l'erreur qu'il a commise. Quelque tems après un homme de génie, dont tous les ouvrages concou-

rent à prouver cette vérité, que la même précision qui dirige l'esprit dans les calculs les plus sublimes est encore l'instrument caché du goût le plus fin & le plus délicat, ne dédaigna pas de s'occuper de la musique, & ses regards y répandirent la lumière. M. d'Alembert, en condamnant en général la musique françoise, lui laissa deux motifs de consolation en lui enseignant les moyens de s'améliorer & en dévoilant en même tems les erreurs de sa rivale. Insensiblement les esprits se rapprochoient; le goût se perfectionnoit. Des compositeurs, remplis de talens & d'émulation avoient profité de certains lieux de franchise pour introduire cette contrebande précieuse à laquelle le régime prohibitif de l'opéra étoit si fort opposé. Mais la verve qui nous précipite dans la carrière ne nous pousse pas toujours vers le but; souvent même nous ignorons l'endroit où il se trouve, tandis que la critique assise à l'écart a ses yeux fixés sur lui, & rit de tous les efforts qui en éloignent. Un amateur s'avisa donc un jour d'observer que si les Compositeurs François imitoient le *faire* des Compositeurs Italiens, les poëtes lyriques resteroient encore attachés aux anciennes formes; de sorte qu'il s'introduiroit une contradiction marquée entre l'intention du poëte & celle du musicien. C'est que les premiers étudioient Jyomelli & Galuppi, & que les autres n'étudioient pas Métastase. Il s'apperçut encore que le Public tomboit dans une plus grande erreur lorsqu'il attribuoit aux poëmes modernes tout le dégoût qu'il éprouvoit à l'opéra, & lorsqu'il demandoit qu'on composât des chants nouveaux sur des paroles anciennes; chose absolument impossible! ces observations lui inspirerent l'idée de scruter davantage les effets de la musique & de chercher quel étoit

le caractère distinctif de la bonne musique. Il crut l'avoir trouvé dans la forme périodique qui fait le charme de tout langage en prose, en vers ou en musique, & il fit un rapprochement assez heureux de la période oratoire & de la période musicale. Il reconnut que si la musique étoit essentiellement un chant, ce chant devoit être une vraie période, ayant ses membres assortis, ses repos balancés, sa marche conséquente & son rhytme ressenti. Il observa que l'expression musicale étant beaucoup plus sensible & beaucoup moins rapide que celle du discours, les périodes en musique ne pouvoient pas se suivre & s'enchaîner les unes aux autres, ce qui obligeoit les musiciens à se concentrer pour ainsi dire dans une idée qui seroit à elle seule un petit discours ou un petit poëme dont le chant & les accompagnemens seroient à la fois le sujet & le commentaire, & dont la musique seroit en même-tems l'exposition & le développement. En effet l'expression musicale étant agréable par elle-même & par son concours avec les paroles, l'oreille s'y arrête avec plaisir, & l'esprit qui est d'intelligence avec elle ne se plaint pas de voir sa marche retardée. C'est ainsi qu'une pensée exprimée avec simplicité, développée avec génie, ornée avec goût & répétée avec grace forme un ouvrage qui a reçu le nom d'air, *aria*. Il suivoit delà qu'un poëte qui composoit des vers destinés à être mis en musique devoit assujettir sa marche aux formes indiquées ci-dessus, qu'il ne lui suffisoit plus d'écrire en vers libres des scènes de tragédie, mais qu'il devoit s'occuper encore de réserver une situation, un mouvement, une pensée propres à être renfermés dans une période musicale, & cette période musicale exigeoit qu'on lui donnât pour base une période poëtique, ou plutôt une période dont l'en-

femble & les détails fussent soumis aux vrais principes de la rhytmopée; il falloit donc, s'il étoit possible, écrire comme l'immortel Métastase, ou du moins tâcher de l'imiter. Mais d'un autre côté, les auteurs qui composoient des drames pour la comédie italienne se contentoient en écrivant leurs scènes de quitter le langage de la prose dans les endroits qu'ils croyoient les plus favorables à la musique, & se livroient ensuite à leur facilité, sans craindre d'embarasser le musicien, soit en lui offrant trop d'idées à la fois, soit en les lui présentant au hasard, tantôt d'un façon trop complexe, tantôt avec trop de développement; d'où il arrivoit que la nouvelle musique portoit un caractère métif qui la décréditoit souvent aux yeux des amateurs. Toutes ces réflexions jettées sur le papier formèrent une brochure de cent pages au plus, mais qui fut accueillie par les artistes & les gens de lettres, & qui obtint entr'autres le suffrage de M. l'Abbé Métastasio, de MM. Gyomelli Gretri & Philidor. Elle eut un autre succès non moins flatteur, qui tourna au profit du Public; c'est que les principes qu'elle renfermoit ayant été adoptés par un homme très-distingué dans la littérature, il voulut bien les justifier par des exemples dont aucun précepte ne peut approcher & auxquels le Public applaudit tous les jours avec transport & reconnoissance.

C'étoit le sort de ce petit ouvrage de produire beaucoup mieux que lui-même, soit qu'il fût approuvé, soit qu'il fût refuté; car c'est particulièrement à lui que nous devons le traité du Mélodrame, comme l'auteur a bien voulu nous le dire dans sa préface. Il y a long-tems que ces idées toutes raisonnables sur la musique se trouvoient en contradiction avec les sensations du Public,

peut-être même avec les siennes, lorsque cet ouvrage-ci lui donna occasion de les publier. Il crut, dit-il, que tout principe de goût étoit détruit, & qu'on étoit retourné à ces tems de barbarie où les arts ne connoissoient d'autres loisque le caprice des artistes. * Sans doute son mécontentement aug-

* Il ne sera peut-être pas hors de propos de rapprocher ici le jugement que M. l'Abbé Métastasio a porté de cet ouvrage dans une lettre qu'il a écrite à l'auteur, & qui a été insérée dans la Gazette Littéraire, tome VI°. « Je n'ai pû lire votre ouvrage, dit cet illustre lyrique, sans le plus grand » étonnement. On peut, par ce seul essai, juger de » la finesse de votre esprit, de la solidité de votre » goût & de la profondeur de vos connoissances » dans les arts : il n'est point d'Italien qui ait porté » ses vues & ses réflexions aussi près des premières » sources du plaisir vif & délicat que produit, & » que pourroit produire encore plus efficacement » notre drame musical L'analyse ingénieuse que » vous faites du rhytme & du chant périodique de » nos airs ; la manière adroite & neuve dont vous » faites sentir l'obligation de n'ensevelir jamais » le motif principal dans les ornemens accessoires ; l'heureuse comparaison que vous établissez à ce sujet entre l'art de la musique & celui » du dessin, où le nud doit toujours se faire sentir » au travers des draperies ; vos remarques sur les » progressions au moyen desquelles on doit en passant du simple récitatif au récitatif composé, » imiter les altérations qui naissent du jeu des passions violentes, & plusieurs autres endroits de » votre dissertation que je ne cite pas pour ne pas » la transcrire en entier, sont encore moins pré-

menta & son zèle redoubla en voyant paroître le dictionnaire de musique de M. Rousseau, car on ne peut se dissimuler que par une fatalité singulière, il se trouve que cet illustre auteur est tombé dans la même barbarie, & que ses principes sur l'unité de la mélodie sont si conformes àceux de l'essai qu'il les a appuyés sur les mêmes exemples, témoins les articles *duo*, *récitatif*, &c. Ce n'est pas tout, le Journal Etranger & la Gazette Littéraire avoient répandu successivement les germes les plus féconds de tout ce qu'une pratique industrieuse peut apprendre d'une imagination brillante & philosophique; déjà même ces principes étoient autorisés par le succès de plusieurs ouvrages récens : il faut donc en convenir, si tout cela n'étoit qu'erreur, jamais il ne fut plus nécessaire de reveiller la critique & de venger le bon goût.

Une chose devoit cependant embarrasser notre auteur; versé comme il l'est dans la musique, connoissant tout le mérite de la musique italienne & toute la défectuosité, ou plutôt toute la nullité

» cieux par la vérité qui leur est propre que par » les avantages immenses que pourront y puiser » les artistes, &c. » L'auteur du Traité du *Mélodrame* a omis à dessein ce témoignage flatteur pour ne s'occuper que de l'article où M. l'Abbé *Métastasio* se plaint avec les graces qui lui sont naturelles, de la préférence donnée à la musique sur la poësie, mais il n'a pas pris garde que cet article est rélatif à un passage où l'auteur de l'essai attribuoit les progrès de la musique chez les Grecs à un effort qu'elle fit pour se séparer des paroles auxquelles elle étoit plutôt enchaînée qu'attachée.

de ce que nous appelons la musique françoise ; indigné sur-tout de la barbarie dans laquelle notre opéra est encore plongé, comment pouvoit-il n'avoir pas beaucoup d'idées communes avec les auteurs qu'il critiquoit ? N'étoit-il pas même assez probable que le plus grand tort qu'ils avoient à ses yeux étoit de l'avoir prévenu ? Il est vrai que c'est celui qu'on pardonne le moins. Pour résoudre toutes ces difficultés, il faut passer tout de suite à son idée favorite ; c'est l'enfant chéri de son imagination, & qu'il préfère à une nombreuse famille dont nous croions cependant qu'il pourroit tirer plus de satisfaction.

Faisons-le parler lui-même, afin de donner plus de force & de concision à ses opinions. Il s'adresse aux *François italianisans* & leur dit : « Je vous félicite d'avoir abandonné vos vieilles psalmodies pour vous faire initier dans la bonne musique dont les Pergolèze, les Galluppi vous ont facilité l'accès, mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre d'avoir poussé l'enthousiasme jusqu'à prendre vos maîtres pour des modèles. Oui sans doute, la musique italienne est belle & touchante ; elle connoît seule toute la puissance de l'harmonie & de la mélodie ; sa marche, ses moyens, ses formes habituelles sont très-propres à lui donner tout le charme dont elle est susceptible : simple & précise dans le récit ordinaire, hardie & pittoresque dans le récit obligé ; mélodieuse, périodique, cadencée, *une* enfin dans l'*air*, elle nous offre des procédés méthodiques & fondés sur sa propre nature. Mais tout cela, qu'est-ce en derniere analyse ? De la musique, un concert. Que si vous transportez sur un théâtre toutes ces formules nouvelles, si vous voulez les employer

employer pour faire mieux qu'un drame ordinaire, pour exagérer dans votre ame toutes les impressions que la scène, que la déclamation simple ont coutume de lui faire éprouver, vous verrez que votre art sera contradictoire à votre objet & vos moyens à votre fin. J'adopterai avec plaisir tous vos principes sur l'unité de la mélodie & sur la période musicale; mais je m'appercevrai bientôt que tandis que les accens de l'expression théâtrale sont sans liaison, sans méthode, sans ordre encyclique, vous ne cherchez à charmer mes oreilles que par des chants suivis, qui ont leur rhytmopée prescrite, leurs membres balancés, leurs retours marqués: J'admire votre instrument, mais plus je l'admire, & moins je trouve qu'il cadre avec son objet. Aussi vous est-il impossible de dissimuler le principe de vos erreurs. La musique, une fois transportée sur le théâtre, vous voulez qu'elle y règne; vous ne craignez pas de lui soumettre la poësie; vous osez même dire à celle-ci, assujettissez-vous à certaines formes; resserrez vos pensées, réduisez vos tropes, vos figures, assortissez vos mêtres; enfin ne cessez jamais de prévoir la musique.... Erreur monstrueuse! subordonner le fond à la forme & sacrifier l'orateur à l'interpréte! Ne soyez donc plus étonnés si de tels principes produisent des fruits dignes d'eux. Vous en jugerez aisément si vous assistez à un de ces opéras que vous admirez le plus. Inutilement le cigne de l'Italie réunissant l'élégance de Racine à la noblesse de Corneille se sera montré l'Emule de Voltaire; inutilement un Jomelli, un Gallupi auront développé toute la magie de leur art; des actrices froides & ridicules, des *castrats* inanimés, de longs récitatifs débités

à l'insçu d'un parterre bruyant, des points d'orgues, des diminutions, des roulades auront bientôt fait disparoître *Caton* & *Regulus*; & vous n'aurez vu qu'un concert grotesque où quelques momens de ravissement sont achetés par cinq heures d'ennui & de mécontentement.. & n'allez pas dire que c'est la faute du genre en soi-même, ou de la forme que le Melo-drame a reçue en Italie; car, prenez un *air* en *dùo*, ou tout autre morceau isolé, vous verrez que la passion pour la mélodie vous fait sacrifier à chaque instant la vérité de l'expression au charme de la musique. Souvent les deux premiers vers de votre air vous auront fourni le sujet de votre chant; eh bien! quoiqu'il y ait variété d'expression dans ceux qui suivent, la mélodie conserve son motif & reste conséquente à elle-même. Bien plus, si vous composez un *dùo* dialogué, vous ne craindrez pas d'appliquer la même mélodie à la demande & à la réponse comme

Nei giorni tuoi felici
Ricorda ti di me.

Perchè: così mi dici
Anima mea, perchè?

Ainsi le vice du beau chant, ou de la musique telle que vous la conservez, est un vice inhérent, & que vous ne parviendrez jamais à détruire tant que vous vous occuperez de la musique en elle-même, & que vous ne la considérerez pas comme le simple interpréte de la scène. Mais direz vous, comment cette musique si belle & si touchante mériteroit-elle d'être proscrite, & comment ac-

corder le jugement que vous en portez avec les effets qu'elle a produits tant de fois sur vous? C'est ici le véritable mystère de ma critique, & je vais vous le dévoiler. Il y a deux sortes de musique, une musique simple & une musique composée, une musique qui chante & une musique qui peint, ou si l'on veut une musique de concert & une musique de théâtre. Pour la musique de concert, suivez les principes de M. l'Abbé Arnaud, de l'auteur de l'Essai, de M. Rousseau, &c.; choisissez de beaux motifs, suivez bien vos chants, phrasés-les exactement & rendés-les périodiques, rien ne sera meilleur. Mais pour la musique de théâtre, n'ayons égard qu'aux paroles & contentons-nous d'en renforcer l'expression par toutes les puissances de notre art. Ici j'oublie tous les principes analogiques, auxquels j'avoue que la musique est redevable de ses plus grands effets. Je ne m'embarasse plus des formes du recit ni de celles que vous donnez à l'*air*; je néglige enfin toute idée de rhytme & de proportion : je ne veux qu'exprimer chaque pensée, que rendre avec exactitude tout ce que je voudrai peindre. Je quitterai mes motifs, je les multiplierai, je les tronquerai, je mêlerai l'air & le recit, je changerai les rhytmes, je mutilerai les phrases, mais je saurai bien vous en dédommager; car il ne passera ici tonnerre, ni torrent, ni ramage, ni murmure que je ne sois en état de vous le décrire, *ut pictura poësis, ut pictura musica.* »

Le moment est enfin arrivé d'interrompre notre auteur, & comme c'est à notre tour de parler, nous observerons qu'il vient de décéler la cause de tout ce mal-entendu. Il a cru avec bien d'autres que l'imitation étoit l'objet des beaux arts;

& que c'est d'elle seule qu'ils tiennent l'empire qu'ils exercent sur nos sens, principe que je crois absolument faux. Ceci tient à des idées un peu abstraites & qui demanderoient un ouvrage *ad hoc*; mais qu'importe que ces idées soient développées, pourvû qu'elles soient saisies! D'ailleurs nous vivons dans un tems ou quiconque a quelque chose de bon à dire, doit se presser, de crainte d'être prévenu.

La nature étant le systême complet de tous les êtres, & les hommes qui n'ont d'idée que par l'entremise des sens ne pouvant rien imaginer; mais seulement abstraire & cumuler, distribuer & se ressouvenir, il est impossible d'exciter en eux des sensations qui ne soient pas prises dans la nature. Il est une autre acception du mot *nature* qui renferme l'abstraction de tout concours de l'art dans les êtres que nous voulons considérer, mais cette acception est toujours très-vague & ne peut avoir lieu ici; car un arbre enté n'est pas l'ouvrage de la nature, & cependant le tableau qui le représente est appelé une imitation de la nature. Qui est-ce donc qui sera hors de la nature? c'est tout ce qui est contradictoire; comme, par exemple, qu'un tyran déclare son amour dans le même style qu'un berger; qu'un homme passionné disserte & qu'un homme froid s'exprime avec enthousiasme, tout cela est contre nature, non pas en soi-même; car un discours passionné ni un raisonnement suivi ne sont pas contre nature, mais en conséquence de quelques données précédentes. Il suit delà que comme toutes nos sensations sont dans la nature, tout ce qui ne sera pas contradictoire à des idées antérieures & auxquelles notre esprit aura déjà consenti sera exactement dans la

nature, de ſorte qu'il ſera impoſſible d'écrire ou de parler raiſonnablement ſans imiter la nature, ou plutôt ſans être la nature même. Mais les hommes ont bientôt reconnu que l'habitude ou le ſpectacle de ces actions naturelles & raiſonnables ne ſuffiſoit pas à leur bonheur; il leur falloit de nouveaux plaiſirs, & ils en ont trouvé deux ſources fécondes, 1°. La nature leur offroit quelques ſenſations plus agréables que les autres; ils ont cherché à les multiplier ou à ſe les rappeler. 2°. Les organes de leur entendement plus fins, plus déliés que ceux des animaux, ſur-tout dans l'état ſocial, exigeoient de tems en tems certaines émotions propres à y renouveller le mouvement & à faciliter la circulation néceſſaire à ce confluent myſtérieux où aboutiſſent toutes les ſenſations: c'eſt là l'origine de la curioſité & de l'amour des ſpectacles. La douleur d'une mère éplorée qui croit avoir perdu ſon fils, ſa joie au retour inopiné de cet enfant, les révolutions ſubites d'un amour forcené, les élans de l'ambition ou les ſaillies de la colère, tout cela parut aux hommes un moyen de ſentir, de renouveller pour ainſi dire leur exiſtence. Delà deux ordres de plaiſir, les ſenſations agréables, les ſenſations fortes. Celles-ci ſont ſuffiſamment connues, mais les premières ſe dérobent abſolument à la théorie, parce qu'on ne connoît le rapport des objets avec nous que par l'impreſſion qui en réſulte. Il eſt impoſſible de dire pourquoi le criſtal des eaux, oppoſé à la tendre verdure des gaſons & aux maſſes plus rembrunies des ombrages produit une ſenſation agréable: c'eſt une affaire de mécaniſme, & ce mécaniſme, ce n'eſt pas nous qui l'avons inventé. Or, ſi je ne puis connoître que

comme un fait le plaisir que je goûte en voyant un beau paysage, comment pourrai-je me rendre compte de celui que j'éprouve lorsque j'entends les sons successifs de la mélodie, ou les sons simultanés de l'harmonie ? J'en dirai autant du rhythme, soit en musique, soit en poësie : j'en dirai autant de l'éclat d'un marbre uni, de la symmétrie d'une colonade, de la variété des couleurs dans une marqueterie, &c. &c.

Cependant les hommes avoient à peine nombré ces différens effets dont ils ne pouvoient assigner les causes, qu'ils commencerent à les rapprocher & à les comparer. L'aspect d'un beau visage & celui d'une belle vallée font, quoiqu'à un degré différent, deux sources de volupté pour les yeux qui les considèrent. Mais cette bouche charmante dont j'admirois la fraîcheur va redoubler d'attraits si elle vient à sourire ; car qu'est-ce que la beauté si elle ne promet pas les plaisirs ? Rempli de ces douces émotions, je cours contempler la vallée prochaine ; le printems vient de renaître ; elle est émaillée de fleurs & couverte de verdure ; mais tandis que je la considère, le soleil qui perce un nuage lui prête un éclat inattendu : ce surcroit de charmes modifiant mon ame d'une façon à-peu-près semblable à celle que je viens d'éprouver quelques momens plutôt ; ma nouvelle sensation reveille ma premiere idée, & je salue cette *riante* vallée où je retournerai avec empressement tant que le sourire de la beauté me fera desirer celui de la nature. Ici la nature imite la nature ; un plaisir, un sentiment en reveille un autre & les impressions légères acquièrent de l'importance en se joignant à celles qui sont sensibles & profondes. C'est ainsi que les bois, les fleuves, les forêts dont

l'aspect est agréable pour tout le monde, ont un charme particulier pour les amans & pour tous les hommes passionnés.

Ce qu'est la nature aux passions de notre ame; les beaux arts le sont à la nature & aux passions à la fois, c'est-à-dire qu'ils offrent un plaisir positif & un plaisir de relation. N'en doutons pas; de même qu'un beau paysage attire & charme nos regards, de même des accens mélodieux, une suite de mots cadencés portent dans nos sens un plaisir qui leur est inhérent & qui est antérieur à toute imitation. Telle est la véritable origine de la poésie & de la musique; & c'est de leur propre fond que ces arts ont tiré les formules, les loix mêmes qui les retenant dans de justes proportions commencerent déjà à joindre le sentiment réfléchi de la difficulté vaincue au plaisir immédiat de la sensation. Mais plus l'esprit des hommes se perfectionnoit, plus il devenoit avide de sensation: ce ne fut donc pas assez pour les beaux arts de plaire par eux-mêmes, il fallut qu'ils s'animassent pour ainsi dire, & qu'ils s'unissent au systême entier de nos perceptions: on exigea qu'ils réveillassent en nous le plus grand nombre d'idées qu'il seroit possible, sans toute fois que l'occupation de notre entendement dégénérât en fatigue. Ici commence leur troisième progrès: d'abord ils ont produit un plaisir simple & immédiat, ensuite ils se sont asservis à des formes prises aussi dans leur propre essence, & le plaisir de juger a été ajouté au plaisir de sentir; enfin ils se sont efforcés de reveiller en nous un grand nombre d'idées, & alors l'effet qu'ils ont produit a été composé de l'impression immédiate, du jugement réfléchi & du charme attaché à la variété, ou plutôt à l'exercice doux &

facile de notre entendement. Ce n'est pas tout encore ; il faut examiner attentivement ce dernier principe ; car nous trouverons qu'il peut nous modifier de quatre façons différentes : par la seule variété, par l'intérêt, par la surprise & par l'imagination. Par la variété, parce que la succession seule des idées produit un effet agréable ; par l'intérêt, parce que l'homme étant un être sensible par excellence, toute son existence est liée à ses passions, & que de toutes les idées celles qui le flattent le plus sont celles qui le rappelent plus fortement à lui-même ; par la surprise, parce que moins les sensations sont attendues, plus leur impression est vive & profonde ; par l'imagination, parce que tous les objets s'embellissent par elle, soit que l'abstraction nous permette de les dégager de tout alliage impur, soit que le plaisir de les produire ajoute à leur prix, en intéressant notre amour-propre qui se mêle de tout. Ainsi ne soyez plus surpris de voir notre oreille superbe repousser l'artiste qui nous définit ce que nous voulons concevoir, & qui nous décrit ce que nous voulons imaginer. Tels sont les poëtes Allemands qui, pour trop détailler, me donnent la fatigue que j'éprouve en lisant une démonstration géométrique sans être aidé de la figure, & ne m'offrent souvent qu'un plan au lieu d'un tableau. Tels étoient encore les anciens compositeurs François lorsque pour imiter le ramage des oiseaux ils introduisoient dans leur orchestre ces petites flûtes qu'ils nommoient des *tailles*, & dont l'effet disparate faisoit oublier la musique sans rappeller le gazouillement des oiseaux.

Résumons donc, & reconnoissons qu'au lieu d'attribuer l'effet des beaux arts à un seul principe

comme on l'a tenté dans un ouvrage très-estimable d'ailleurs ; on peut en compter six, savoir, la sensation immédiate, le jugement ou le sentiment de la difficulté vaincue, la variété ou les idées reveillées, l'intérêt ou les passions, enfin la surprise & l'imagination. Il n'est pas besoin de dire que ces principes peuvent se combiner de différentes manières ; que la surprise peut naître aussi de la difficulté vaincue, & que ce sentiment peut encore se répandre sur tous les autres effets. Nous nous sommes contentés de les placer ici dans un ordre sinthétique, suivant qu'ils nous ont paru pouvoir exister indépendamment les uns des autres.

Maintenant appliquons ces principes à la musique ; nous nous appercevrons aisément que cet art ne consiste pas seulement dans l'imitation : en effet un musicien qui voudroit nous représenter le point du jour n'auroit rien de mieux à faire que, d'employer quelqu'un de ces polissons qui gagnent leur vie à contrefaire sur les boullevards le chant de l'alouette ou celui du rossignol ; de même pour imiter un bruit de guerre ou celui d'une tempête, un organiste fouleroit aux pieds toutes ses pédales & appuieroit le bras entier sur son clavier ; invention ingénieuse d'un musicien François qui est constamment applaudi au même lieu où l'inimitable Pagin fut sifflé. Tous ces vains efforts sont rejettés par le goût avant que d'être condamnés par la critique ; mais si un compositeur habile, en suivant les formes générales, c'est-à-dire, en conservant le rhytme de la mélodie, sait par des sons analogiques, par des impressions détournées & fugitives me retracer le bruit des flots agités, ou l'incertitude du pilote

effrayé, mon esprit se reveille, mon imagination s'échauffe, je me transporte au loin sur un promontoire, d'où je considère le vaisseau battu par les vents, je vois briller l'éclair, j'entends les cris des matelots, & déjà le tableau animé n'est plus l'ouvrage du musicien, c'est celui de mon imagination, Que sera-ce si tandis que mon ame est trompée par ce prestige, une petite partie de mon intelligence reste pour ainsi dire en sentinelle; observe l'artiste & s'écrie de tems en tems: *excellent passage du second violon*, *bravo l'alto*, *belle modulation*, &c Alors rien ne manquera à mon plaisir, & certainement je ne le dois pas à la seule imitation.

Avançons & tâchons d'atteindre notre auteur. Vous avouez, lui dirai-je, que l'auteur de l'*Essai sur l'union de la Poësie & de la Musique* a bien connu & bien développé les principes de la musique mélodieuse & chantante que vous appelez musique simple & que vous reléguez dans les concerts, parce qu'elle est bonne; mais s'il est de l'essence de la musique d'être mélodieuse; si les formes de cette musique, qu'il vous plait d'appeler musique de concert, sont les plus belles que l'art puisse vous présenter, comment voulez-vous composer votre prétendue musique dramatique sans cesser de faire de la musique? J'insisterai, & je vous demanderai encore pourquoi cette musique de concert m'arrache des larmes, me ravit, me transporte, m'enchante? C'est sans doute, parce qu'elle exprime des passions, le tout dans la manière qui lui est propre, c'est-à-dire sans que l'expression mise au chant, sans que la musique cesse d'être de la musique. Sur quoi fondez-vous donc la différence des deux genres?.. *Mais ces ritournelles qui refroidissent l'action, mais ces da*

tapé fréquens, ces roulades, ces diminutions, ces points d'orgues éternels.... Eh! mon Dieu! qui vous le dispute? Lisez l'Essai, lisez Algaroti; lisez le dictionnaire de M. Rousseau, vous y trouverez tous ces excès relevés & condamnés. Mais vous avez quelque principe caché, quelque chose de mieux à nous dire. Eh! justement, vous nous avez mis sur la voie, sans vouloir toutefois vous expliquer. Il est, dites-vous quelque part, un chant *composé* qui est moins mélodieux, moins rhytmique, moins agréable que le chant simple, mais plus savant & plus difficile à saisir : ce chant négligeant les formes connues de l'air, des deux récitatifs, &c. s'applique uniquement à rendre les idées du poëte, à suivre ses paroles pas-à-pas. Celui-ci ne sera plus gêné dans sa marche, je ne lui ferai pas l'outrage sanglant de vouloir qu'en écrivant sa pièce, il se souvienne qu'elle doit être mise en musique, (quoique, à la vérité, j'aie dit ailleurs tout le contraire; *voyez pag.* 132, 144, &c.) & je ne ferai que traduire des vers dans le langage d'Euterpe. Pour toute réponse nous nous contenterons d'avertir les Etrangers que la comédie françoise est très-bien placée aux Thuilleries; qu'on y entre & qu'on en sort très-commodément; qu'on y joue tous les jours les pièces des trois grands tragiques, le tout à juste prix; & qu'en conséquence nous pensons qu'ils feront encore mieux d'aller là qu'à l'opéra. Mais si notre auteur persistoit & s'émancipoit jusqu'à convenir que l'opéra est le théâtre de la musique, on reprendroit ce qui a été dit ci-dessus par rapport aux beaux arts; & en se rappelant les moyens qu'ils emploient pour nous plaire, on verroit d'abord que le premier de tous est l'instrument en

lui-même ou la sensation première : or, on a peine à croire que pour en tirer le meilleur parti possible, il faille commencer par le gâter. 2°. On s'appercevra que le second effet, qui est le sentiment de la difficulté vaincue se perd du moment que les moyens sont trop multipliés, & que l'imitation, ou pour mieux dire la copie, s'est assez emparée de notre imagination pour chasser tout-à-fait l'idée de l'art imitateur ; c'est ainsi qu'une effigie colorée & habillée ne fait qu'une illusion désagréable, tandis qu'un tableau de Vandeck me charme sans me tromper. 3°. On observera que si dans le genre proposé, la quantité d'idées suggérées reste la même, ces idées sont plutôt offertes que reveillées, & plutôt déterminées qu'indiquées ; de façon que l'esprit qui connoîtra l'étendue des moyens & qui se verra commandé dans ses perceptions perdra à la fois le plaisir de la surprise & ceux de l'imagination ; d'où je conclus que la musique ne vaudra rien pour avoir voulu trop peindre, & c'est ainsi que le principe *ut pictura poësis* a causé de grandes méprises toutes les fois qu'on a voulu l'étendre au-delà de ses limites.

D'un autre côté, il n'est pas moins évident que du moment que nous avons imaginé d'animer la musique pour la mettre sur la scène, c'est une nécessité pour elle de ne point contredire l'illusion du théâtre & de prendre garde qu'un effet n'en détruise pas un autre : mais apprenez-nous quel est le terme de cette illusion, & définissez-nous ce que doit passer à la vraisemblance lyrique celui qui a passé le vers hexamètre, le rouge & les lambris à la vraisemblance tragique. *& eris mihi magnus Apollo.* Je crois que sur cet article, l'ex-

périence exempte de manie & d'enthousiasme, est le meilleur des maîtres. Quelques réflexions qu'on trouve dans ce petit ouvrage sur l'union de la poësie & de la musique avoient déjà mis sur la voie, & plusieurs essais qui ont paru dans ce genre ont déjà prouvé qu'on peut atteindre le but. Je ne parle pas des drammes charmans de M. de M. parce qu'ils sont mêlés de chant & de prose; mais il me semble que M. Philidor n'en étoit guère éloigné lorsqu'il a donné son opéra d'*Ernelinde*; car, à deux morceaux près, cette musique étoit parfaitement théâtrale, & les défauts du poëme qui en ont empêché le succès auroient été choquans dans tous les tems, & avec quelque musique qu'on y eût adaptée.

Nous ne quitterons pas notre sujet sans nous donner la satisfaction de dire à quel point nous partageons l'estime que notre auteur témoigne pour cet excellent compositeur, qui n'a certainement pas perdu de son prix pour avoir trouvé un émule digne de lui; nous le louerons même avec d'autant plus de plaisir qu'il nous a fait connoître souvent combien il étoit attaché à nos principes, dont il connoissoit bien mieux que nous la justesse & l'étendue. Nous lui avons entendu dire lorsqu'il donna Tom Jones: *Pour cette fois ci j'espère avoir réussi. Jamais je n'ai donné plus d'attention à la simplicité de mes motifs & à l'unité de ma mélodie; c'est ce que j'ai fait de mieux*; & il ne changea pas d'avis lorsqu'il vit cet admirable ouvrage si voisin de sa chûte. Dans Ernelinde il suivit les mêmes principes, & c'est là-dessus qu'il fondoit ses espérances. Parmi les musiciens, M. Jomelli, Galluppi, Piccini, Grétry, &c. & parmi les gens de lettres M. Rousseau, M. l'Abbé

Arnaud, tous ceux enfin qui se sont occupés de cette matière n'ont eu qu'un avis. Comment se fait-il que des hommes d'esprit, & même des hommes de beaucoup d'esprit, ayent suivi une route toute opposée? C'est que l'esprit ne peut que déraisonner sur les beaux arts toutes les fois qu'il parlera seul. A ce propos je me rappele une histoire qui m'a été contée par un Marseillois, qui avoit fait du commerce toute son occupation & qui avoit passé sa jeunesse dans les Echelles du Levant.

Le Bacha, qui gouvernoit la Syrie avant la révolte d'Aly-Bey, aimoit beaucoup les femmes, mais il étoit très-difficile, peut-être parce qu'il les avoit trop aimées. Un Eunuque Egyptien, nommé Osmin, grand connoisseur en pareilles denrées, lui servoit de pourvoyeur & fréquentoit tous les marchés de l'Asie, ne ménageant rien, ramenant toujours des esclaves, & ne contentant jamais son maître, qui ne manquoit pas de s'écrier en le voyant revenir avec ses emplettes, *vous me ruinez, & cela en pure perte.* Un jour, dit mon Marseillois, je le rencontrai à Smyrne, il étoit dans le plus grand embarras parce qu'il marchandoit des Circassiennes parmi lesquelles il vouloit en choisir une qui fût digne de son maître; mais plus il examinoit, moins il pouvoit fixer son choix. Je l'abordai, il daigna me consulter. Crois-moi, mon cher Osmin, lui répondis-je, ce n'est aucune de celles-là que je choisirois: vois-tu cette petite brune aux yeux bleux que tu parois négliger? prends-la sur ma parole & conduis-la bien vîte à ton Bacha. Il se laissa persuader, & à six mois de-là le retrouvant à Alep, il vint à moi les bras ouverts: *Nous avons fait merveille*, s'écria-t-il, *elle est aujourd'hui la favorite*; [illegible]

bonne récompense. Mais comment diable as-tu fait pour deviner si juste ? Voici plus de trente ans que je ne fais d'autre métier que d'acheter des femmes, & je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir... Écoute, mon ami, lui répliquai-je : lorsque je te rencontrai à Smyrne, il y avoit trois jours que j'avois vu débarquer cette jeune esclave : depuis ce moment-là, je l'avois toujours rêvée, toujours desirée : mon ami, je ne dormois plus ; & sois bien assuré que si j'avois eu 500 sequins, ton bacha n'en auroit jamais été possesseur. Voilà mon secret, voilà toute ma science. J'avois à peine fini de parler que je m'apperçus que l'Eunuque m'avoit déjà tourné le dos, mais je crus l'entendre dire en s'éloignant : *Non, je ne m'y connoîtrai jamais.*

ACADÉMIE.

De Lyon.

L'ACADÉMIE des Sciences, belles-lettres & arts de Lyon, a fait ci-devant annoncer que le prix, concernant les arts, lequel est triple pour la présente année, seroit distribué par elle, suivant son usage, dans une séance publique après la fête de St Louis. Néanmoins le nombre des mémoires qui lui ont été adressés, & la diversité des sujets à laquelle a donné lieu la liberté accordée aux auteurs, exigent des examens & un travail trop long pour

qu'il ſoit poſſible d'adjuger le prix à cette époque. En conſéquence l'Académie a arrêté que la diſtribution ſeroit différée, & renvoyée au 3 Décembre prochain, jour de la ſéance publique qu'elle tiendra après les fêtes; que cependant aucun nouvel ouvrage ne ſeroit admis au concours, & que la préſente délibération ſeroit inceſſamment publiée, pour ſervir d'avis aux auteurs qui, dans le tems requis, ont envoyé leurs mémoires.

SPECTACLES.

OPÉRA.

L'Académie Royale de Muſique a répréſenté pour la première fois le mardi 13 Août 1771, la *Cinquantaine*, paſtorale en trois actes. Les paroles ſont de M. Desfontaines, la muſique eſt de M. de L. B.**.

Le ſujet de cette Paſtorale eſt la fête occaſionnée par le renouvellement que Germain, vieux fermier, & Thérèſe ſa femme, font de leur mariage accompli depuis cinquante ans. A cette action, ſe lient les amours de Colin & Colette.

COLIN.

Le sommeil me fuit, je soupire;
Je ne veille que pour souffrir.
Ah quelle peine! quel martyre!
S'il dure encor, il faut mourir.
Le Bailli me promet une jeune bergere
Qui m'aime autant qu'elle m'est chere;
Eu jusques à seize ans je dois encor hélas!
Etre privé de ses appas.

LE BAILLI *lui dit*:

Pour te guérir de ce tourment,
Ta Colette est trop jeune encore;
Comme elle tu n'es qu'un enfant,
Et je ne puis céder à ton empressement.

Ainsi le double intérêt de cette Pastorale est fondé sur les ardeurs passées de deux vieillards, & sur les amours prématurés de deux enfans.

COLIN.

On n'est point enfant quand on aime;
On ne l'est point, je le sens bien:
Ma Colette pense de même,
Jugez de son cœur par le mien.
Au sentiment qui nous inspire,
Pourquoi voulez-vous résister?

S'il est des lois à nous prescrire,
L'Amour seul doit nous les dicter.

. . . .
. . . .

LE BAILLI.

Pour user des biens qu'il nous donne
Le Ciel a marqué les instans,
On ne jouit que dans l'automne
Des fruits qui naissent au printems.
C'est quand elle est épanouie,
Que la fleur doit se moissonner;
Une rose trop tôt cueillie
N'est qu'un instant à se faner.

Colin va implorer Germain qu'il espère trouver moins inflexible. Des bucherons se rendent à leur ouvrage. Lubin les invite à venir célébrer le renouvellement du mariage de ses vieux parens. Il chante les plaisirs du Printemps & le bonheur du couple fidele, dont le Bailli doit resserrer les nœuds.

Germain & Therese s'intéressent aux jeunes amans, & leur donnent des leçons de conduite. Les époux se félicitent mutuellement de se retrouver après cinquante ans dans le même asyle où ils commencèrent à s'aimer.

GERMAIN.

Dans cet asyle solitaire
La vertu forme nos liens,
Et depuis cinquante ans, ma chere,
Tes desirs y réglent les miens;
Toujours t'aimer, toujours te plaire,
Voilà mes trésors & mes biens.

. . . .

THÉRESE.

L'hiver a ses plaisirs, partageons-les ensemble,
Et rendons grace au Ciel du nœud qui nous rassemble.
Vivons, pour l'en bénir, & lorsque le trépas
Viendra marquer ma derniere heure,
Je mourrai, sans regret, si je meurs dans tes bras.

Le Bailli conduit lui même la fête; Lubin le suit avec les villageois. Le Seigneur & la Dame du village animent aussi les jeux par leur présence. Colin & Colette obtiennent enfin le consentement du Bailli.

LE BAILLI, *à Colette*.

Vous desiriez cette couronne,
Vous l'obtenez à votre tour.
L'objet chéri qui vous la donne

La reçut des mains de l'Amour :
Au bout de cinquante ans encore,
Puisse l'époux qui vous adore,
Vous rappeler un si beau jour.

LUBIN, *aux quatre Epoux.*

Le dieu qui vous unit regne sur tous les cœurs ;
Mais ce n'est qu'au village
Qu'il répand ses faveurs.
Le concert des oiseaux, le tendre émail des fleurs,
Le frais d'un verd boccage
Inspirent ses ardeurs,
Et de ses dons augmentent les douceurs.
La simple innocence
Fait naître nos feux,
La douce espérance
Sourit à nos vœux :
Nous goûtons ses charmes ;
Nous rendons les armes ;
Tout est plaisir dans nos forêts ;
Jamais, jamais
On n'y voit couler les larmes.

Telle est la marche de cette Pastorale mise en musique par un amateur célèbre qui a le génie, le goût & l'acquit d'un habile compositeur. Il a fait des chants

très-agréables; & des airs de danse variés avec beaucoup d'art & d'esprit.

Le rôle de *Germain*, vieux Fermier, & celui de *Thérese* sa femme, ont été chantés par M. & Mde l'Arrivée, & généralement applaudis. Le rôle de *Colin*, jeune garçon, que par des circonstances particulieres Mlle Lafond, l'une des danseuses, avoit joué à la première répréśentation, a été repris par Mlle Rosalie, qui plait autant par la finesse de son jeu que par le goût de son chant. Mlle Dervieux qui chante le rôle de *Colette*, & qui danse dans cette Pastorale, a reçu les applaudissemens dûs à son double talent. Les rôles de *Bailli* par M. Durand, & de *Lubin*, neveu de Germain, par M. le Gros ont été très-bien rendus.

Les balets du premier acte sont de la composition de Monsieur d'Auberval, & ceux du second & du troisiéme acte de Monsieur Vestris; ils sont très-bien dessinés, principalement le balet du second acte, où le Seigneur & la Dame de village viennent couronner Germain & sa femme. Le Seigneur, M. Gardel, y exécute deux entrées, l'une de demi caractère, l'autre de chaconne; dans lesquelles il s'est montré, pour ainsi dire,

ſupérieur à lui-même ; il n'y a d'exemple des applaudiſſemens qu'il a reçus, que ceux que l'on donne à Mlle Heinel, qui excite par la nobleſſe & la perfection de ſa danſe les tranſports de l'admiration. La Dame & le Seigneur du village ſont accompagnés de leurs enfans, repréſentés par M. Gardel le jeune & par Mlle Julie, tous deux éleves de M. Gardel, qui ont l'un l'autre montré d'heureuſes diſpoſitions & beaucoup de talent. M. d'Auberval, Mlles Allard, Guimard & Peſlin exécutent dans le premier & dernier divertiſſemens des entrées ſeules & des pas de deux avec le ſuccès dont ils ſont toujours aſſurés.

Le pas de quatre du dernier acte par Mrs Gardel, Simonin, Mlles Guimard & Dervieux, eſt ſi agréablement fait, que l'on a regretté que M. Gardel ſe fût reſtraint à la compoſition de ce ſeul morceau dans les divertiſſemens.



COMÉDIE FRANÇOISE.

ON doit remettre au théâtre plusieurs pièces anciennes; & y représenter quelques drames nouveaux.

Un jeune Acteur, dont on attend beaucoup, & formé par un célèbre Comédien, debutera incessamment dans la Tragédie.

M. Belcourt a reparu après une absence de plusieurs mois, & le Public a témoigné par ses applaudissemens, le plaisir qu'il avoit de jouir de sa présence & de ses talens.

M. Belmont joue les rôles de paysans avec un talent qui s'est tout-à-coup manifesté; personne ne rend leur simplicité, leur naïveté, leur franchise avec plus de vérité & de naturel.

COMÉDIE ITALIENNE.

On a joué sur ce théâtre *les deux Miliciens*, pièce nouvelle mêlée d'ariettes, dont nous rendrons compte.

On y a donné la *Cavalcade*, farce Italienne. Celio amoureux de la fille de Pantalon, riche négociant, est en qualité de commis dans sa maison ; il est aimé de Rosaura, & il a assez de fortune pour espérer de l'épouser ; mais son projet est traversé par la demande qu'un capitaine Bomba fait de Rosaura, honneur dont Pantalon est trop flatté pour le refuser. Celio prend le parti, suivant l'avis de Scapin, de se déguiser & de se faire passer lui-même pour le Capitaine attendu. Il vient avec une nombreuse cavalcade devant la maison de Pantalon, qui lui présente sa fille. Au même instant on annonce l'arrivée du vrai Capitaine Bomba. La fourberie de Celio est découverte, & comme il est riche & aimé de Rosaura il obtient le consentement du père. L'exercice & les évolutions que font des chevaux de carton rendent cette farce plaisante. Le jeu de l'Arlequin

l'Arlequin qui est si comique & si naïf y répand aussi beaucoup de gaité.

COMÉDIE DE METZ.

On a représenté sur le Théâtre de Metz *Le Mort Marié*, piece nouvelle de M. Sedaine.

M. Desbarres, homme aisé de la ville d'Issoudun a deux filles. M. de Sainville; président du présidial de cette ville est amoureux de l'aînée & un jeune Officier nommé Deternois est amoureux de la cadette. M. de Sainville obtint Mlle Desbarres l'aînée en mariage. M. Deternois instruit de cette alliance, & trompé par le nom de Mlle Desbarres, croit que sa maîtresse le trahit. Né vif & impétueux, il ne peut contenir sa colère, & écrit au président une lettre fort vive dans laquelle il lui annonce qu'il arrive pour lui disputer sa conquête les armes à la main. M. de Sainville fait de violens reproches à Mlle Desbarres à qui il croit une inclination cachée pour l'Officier. Ils ne le connoissent l'un & l'autre que de nom: ils ont des doutes sur un intrigue entre lui & Angélique la sœur cadette, & ils parviennent à les éclaircir. Le président satisfait veut cependant punir le jeune hom-

me du peu de ménagement qu'il a gardé envers lui. Il le laisse arriver, accepte le combat qu'il lui propose, mais au lieu de se servir de l'épée il choisit le pistolet, ne charge qu'à poudre ; ils se battent, tirent leur coup de pistolet, & Sainville tombe à la renverse. Deternois croit l'avoir tué ; il veut s'enfuir, mais il est arrêté par des cavaliers de maréchaussée apostés par Sainville. La mere de l'officier nommée Madame d'Entregent, femme fort vive & extrêmement gaie & enjouée, arrive chez M. Desbarres où la scène s'est passée. On l'instruit de tout, Sainville veut pousser la plaisanterie jusqu'au bout & faire le procès au jeune homme. M. Desbarres & Madame d'Entregent y consentent ; ils s'assemblent, se mettent en robe, font comparoître Deternois, parviennent à le convaincre, & à lui faire signer ses dépositions ; mais au lieu de sa condamnation c'est son contrat de mariage qu'il a signé.

Cette piéce a été jouée devant M. le Maréchal d'Armentieres & tous les Officiers qui composent la garnison de Metz, & elle a eu le plus grand succès. M. Sédaine, qui en est l'auteur, ne l'a composée que pour sa société, mais il s'est

rendu à la sollicitation de ses amis, & a permis qu'on la jouat.

Quelques personnes de goût ont été révoltées de voir une mere se porter à un jeu aussi cruel envers un fils qu'elle aime tendrement; mais elles ont eu ensuite moins de répugnance quand elles ont pensé que cette mère est extrêmement étourdie & vive, on peut dire même folle, & qu'elle est sans cesse préparée à tout découvrir si son fils s'affecte trop. D'ailleurs elle veut que la peine du jeune homme touche M. Desbarres qui ne paroît pas donner son consentement de trop bon cœur au mariage de Deternois avec sa fille, & elle sçait que le chagrin qu'éprouve son fils sera bientôt dissipé par le bonheur le plus grand.

On croit généralement que cette piéce mêlée d'ariettes plairoit, & on pense que la diversité des situations prêteroit beaucoup au musicien.

Il faut aussi rendre justice aux acteurs qui ont exécuté la pièce. Les Srs Dubuisson & Granville qui ont rempli les rôles de Mrs Desbarres & Sainville s'en sont acquittés avec succès. Le sieur Fleury

qui a joué Deternois a mérité les applaudissemens du public, sur-tout dans la scène de la procédure où il a exprimé on ne peut pas mieux la douleur dont est déchiré l'ame d'un fils accusé par sa propre mere. Mlles Dubuisson, Simonet & Renaud qui ont joué les rôles de Mad. d'Entregent & de Mlles Desbares les ont rendus à la satisfaction générale. Ces acteurs ont fait le plus grand plaisir dans cette piéce que l'auteur n'avoit destinée qu'à ses amis.

Les talens de M. Sedaine sont trop généralement reconnus, & sa réputation trop bien établie pour avoir besoin d'y ajoûter ce succès, mais nous n'avons pas voulu laisser échapper cette occasion de lui rendre un hommage public.

VERS à M. Richard, célèbre Méchanicien, auteur du concert méchanique. *

DE Prométhée & de Pygmalion
Chacun répète encor la fable.

---

* Ce spectacle, dont il a été parlé dans le dernier Mercure, est ouvert tous les jours, rue de Richelieu, à la bibliothèque du Roi.

Mais ce qu'on prit pour une fiction,
Richard, tu le rends vraisemblable.
Tes automates studieux
Surpassent en intelligence,
Plus d'un savant présomptueux
Qui connoît tout, hors son insuffisance:
Dis-moi, par quel art plus qu'humain,
Par quelle magique merveille,
Ces êtres qu'a formés ta main
Agissent à nos yeux & flattent notre oreille?
Dans ce concert le cœur même est trompé.
J'ai vu de ta Chanteuse ** un *Plutus* occupé
Attendre, l'œil en feu, que finît sa partie
Pour lui proposer un soupé.
Chacun de tes acteurs, fidèle à l'harmonie,
L'eût emporté sur ces vieux ménestrels
Qui de Lully, dans des jeux solemnels,
Estropioient la psalmodie.
Ton art eût à-propos secondé son génie,
Il eût redoublé ses efforts,
Et de sa douce mélodie
La basse avec plus d'énergie
Soutiendroit les doctes accords.

Il te devroit beaucoup; mais poursuis ton ouvrage,

** Automate qui chante & qui s'accompagne sur le clavecin.

Et le monde aujourd'hui te devra davantage.
Que ne peux-tu, par des efforts constans,
Le repeupler de pareils habitans!
La raison ne vaut pas leur méchanisme sage.
Je sais qu'il fut dans tous les tems
Des automates agissans;
Qu'à la ville, à la cour, l'espèce en est commune;
Qu'on pourroit même encore en peupler les déserts.
J'en vois qui, tourmentés de cent projets divers,
Promenent en cent lieux leur machine importune.
Mais tout change ici-bas, & ce monde trop vieux
Attend une refonte, hélas! trop nécessaire;
Courage! artiste ingénieux,
Epuise les secrets de ton art tutélaire.
Fabrique-nous, par des moyens nouveaux,
Des amis plus constans, des belles moins perfides,
Des auteurs plus originaux,
Des orateurs plus diserts & moins vuides;
Des docteurs plus instruits, des *dervis* plus rigides;

Des ignares moins orgueilleux ;
Des Agnès, aux yeux plus timides ;
Et des ſages moins dédaigneux,
Et des courtiſans moins avides,
Et des cenſeurs moins pointilleux,
Et des élégans moins ſtupides.

Après un tel effort, après un tel bienfait,
De tes rivaux jaloux ne redoute aucun trait.
Chacun dira de toi, chez la race future,
Son art, dans tous les points, ſçut vaincre la nature.

Par M. de la Dixmerie.

L'ECRIVAIN AUTOMATE.

Le ſieur Payen, méchanicien, réſident à Paris, a eu l'honneur de préſenter au Roi & à la Famille royale, un *Ecrivain automate* de ſon invention ; Sa Majeſté en a paru très-ſatisfaite. Suivant le rapport des Commiſſaires nommés par l'Académie royale des Sciences pour l'examen de cet Ouvrage de méchanique, cette compagnie l'a approuvé & a certifié qu'il n'y a aucune ſupercherie.

L'Ecrivain eſt une jolie figure, de grandeur naturelle, qui répréſente l'amour, au fond d'un jardin, aſſis devant une table, ſur laquelle ſont les attributs qui le caractériſent; avec une de ſes fléches il donne ſa loi en lettres initiales, tracées par le célèbre Roland, maître écrivain. Un jeu d'orgue, appelé *Preſtant*, exécute deux airs d'opéra analogues au ſujet. Tout ce que peut offrir l'art de la méchanique & de la décoration, ſe trouve raſſemblé dans cet objet qui fait illuſion.

Ce chef-d'œuvre ſe voit actuellement vis-à-vis la Comédie Italienne. On explique le méchaniſme aux Spectateurs.

A R T S.

G R A V U R E.

I.

Portrait de Nicolas-René Berrier, chevalier, miniſtre d'état, conſeiller d'état & ordinaire aux conſeils des dépêches & au conſeil royal des finances, ancien lieutenant-général de police; peint

par de Lyen & gravé par Wille, graveur du Roi. Prix, 3 liv. A Paris, chez Bretin, maison du St Ponce, graveur, rue d'Enfer, chez le marchand de tabac; & chez Basan, marchand d'estampes, rue & hôtel Serpente.

Ce Portrait, qui est à mi-corps, est vu presque de face. Il n'a point encore été publié quoiqu'il y ait douze ans que M. Wille l'a gravé. On y retrouve le burin pur & brillant de cet artiste. L'estampe a environ 17 pouces de haut sur 12 de large.

II.

Portrait de M. Paris de Montmartel, Marquis de Brunoy, comte de Sempirgnie, baron d'Agouville, conseiller d'état, &c. dessiné par Pelletier & gravé par René Villain. A Paris, chez Elluin, graveur, rue St Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins. Prix, 2 liv.

Ce Portrait est renfermé dans un oval & vu de face. L'estampe a 12 pouces de haut sur 9 de large.

III.

Portrait de Marie-Joseph-Louise de Savoie, Comtesse de Provence, née à Turin le 2 Septembre 1753. A Paris, chez Bonnet, graveur, rue Gallande, place Maubert, vis-à-vis la rue du Fouare; prix, 12 sols.

Ce Portrait est gravé dans la manière du dessin au crayon rouge & noir. Il est vu des trois quarts, & a environ 11 pouces de haut sur 8 de large.

Le même graveur distribue sa troisième, quatrième & cinquième académie de Femme au crayon rouge, d'après M. Lagrenée, peintre du Roi; prix 15 sols chaque académie.

Deux Têtes d'après M. Boucher, dans la manière du dessin au crayon noir & blanc sur papier bleu. Ce sont deux têtes de caractère d'après les figures de la Colonne Trajanne; prix, 12 sols la feuille.

Plus deux petits Sujets, le *Procureur* & le *Tailleur*, d'après les dessins colorés de M. Marillier; prix, 12 s. chaque sujet.

ÉCRITURE.

Modèles de toutes sortes d'Ecritures gravées.

M. Assensio, écrivain Espagnol, associé étranger de l'Academie royale d'écriture de Paris, & employé à la Bibliothèque du Roi d'Espagne, vient de publier d'excellens modèles d'écritures en une planche gravée par lui-même, & ornée de dessins de différents caractères, & de beaux traits de plume. L'Académie d'écriture de Paris lui rend par M. Paillasson, son Secrétaire, le témoignage que cet Ecrivain Espagnol surpasse les plus grands Ecrivains de sa Nation, les Yciar, les Lucas, les Perez, les Andaluz, les Lacuesta, les Morante, les Casanova, enfin les Polanto; cette piéce d'écriture se vend 3 liv. chez M. Molés graveur, quai S. Paul, maison de monsieur Labbé.

MUSIQUE.

Recueil lyrique d'Airs choisis des meilleurs Musiciens Italiens avec des paroles Françoises, & la basse chiffrée, premier Recueil; prix 3 liv. broché en carton. A Paris, chez Didot l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée, près du quai des Augustins.

Ce premier Recueil renferme des airs d'Allessandra, de Bencini, Domenico, Galuppi, Guglielmi, Handel, Mancini, Manfredini, Piccini, Serini. C'est un excellent choix des airs des maîtres les plus célèbres d'Italie. Ce Recueil est également utile aux personnes qui chantent, & à celles qui jouent des instrumens. Les maîtres ne peuvent choisir des leçons plus propres à exercer leurs éleves, & les éleves des études plus agréables. Les vers Italiens ont été imités ou remplacés par des vers François qui suivent très-bien les mouvemens, les phrases, & la mesure syllabique du chant; il y a toujours une basse chiffrée, & ordinairement un accompagnement de dessus. La partie

du chant à été mise sur la clé de g ré sol pour la commodité des instrumens, qui, au défaut de la voix, pourront l'exécuter. Cette collection est véritablement neuve en son genre, favorable aux progrès de l'art, & intéressante pour les partisans de la bonne musique.

Méthode facile pour la viole d'Amour où l'on traite de différentes gammes, de la double corde, des pincés, des sons harmoniques, &c. avec une suite d'airs connus arrangés pour cet instrument sur d'autres airs, avec accompagnement de basse, deux trio pour une viole d'Amour, violon & basse, dédiée à M. Ethis Commissaire des Guerres, associé de l'Académie des Sciences de Besançon, par M. Milandre, Œuvre V^e^; prix 7 liv. 4 s. A Paris chez Lemenu, Auteur, Editeur & Marchand de Musique de Madame la Dauphine, rue du Roule, à la Clé d'or, & aux adresses ordinaires de Musique. A Lyon, à Toulouse, à Rouen & à Dunkerque.

ARCHITECTURE.

M. Briasson Libraire, rue S. Jacques, distribue un ouvrage très important, dont il vient de recevoir un nombre d'exemplaires de Londres, intitulé *Antiquités Ioniennes*, publiées avec la permission d'une société d'amateurs, par Messieurs Chandler, Revett & Pars.

L'accueil que le Public a fait à quelques ouvrages dans ce genre, a engagé plusieurs amateurs des arts en Angleterre, de se cotiser pour faire lever, dessiner ou recueillir tout ce qui peut encore subsister de monumens dans l'ancienne Gréce, capables de jetter du jour sur l'histoire de ce pays célèbre. Ils envoyerent en conséquence un Antiquaire avec deux habiles Dessinateurs, l'un d'architecture & l'autre de figures, pour remplir leurs projets, lesquels après un voyage de plus de deux ans rapporterent une ample collection de dessins & d'observations à la société des amateurs : les antiquités que l'on remarque en Ionie sont un des fruits de ces travaux. Elles

consistent en 28 planches très-bien gravées, réprésentant les ruines de trois temples, sçavoir du temple de Bacchus à Theos, du temple de Minerve à Priene, & du temple d'Apollon Didymaces près de Milet, lesquelles sont accompagnées de savantes recherches sur l'origine de ces monumens, & sur ce qu'en ont dit les Auteurs anciens : on a joint aux vues qui représentent l'état actuel de ces temples, tous les détails des chapitaux, des bases de colonnes, des entablemens, des bas reliefs & des ornemens que l'on peut encore distinguer; ce qui rend cet ouvrage à la fois curieux & instructif.

ANECDOTES.

I.

En 1609 il fut enjoint par une Ordonnance de police aux Comédiens de l'hôtel de Bourgogne & du Marais, d'ouvrir leur porte à une heure après midi, & de commencer à deux heures précises leurs réprésentations, pour que le jeu fût fini avant quatre heures & demie. Ce réglement avoit lieu depuis la

S. Martin jusqu'au 15 de Février. Il n'y avoit point alors de lanterne dans Paris, très-peu de carrosses, beaucoup de boues & beaucoup de voleurs.

I I.

Palaprat disputoit à table avec M. de Vendôme le grand Prieur, dont il étoit secrétaire. Il s'échappa dans la dispute & dit quelque impertinence à son maître. Palaprat, dit M. de Vendôme, vous me manquez de respect, eh! ventre die, Monseigneur, ce sont mes gages. Mon ami, dit le grand Prieur, t'est-il dû quelque chose? Il y a trois ans que je n'ai rien touché, répondit Palaprat. Je te donne ma parole que tu seras payé demain matin, reprit M. de Vendôme. A ta santé.

I I I.

Erchenbaldus, comte Flamand, aimoit la justice jusqu'à l'extrême, il la rendoit sans faire acception de personne. Un de ses neveux avoit attenté à l'honneur de quelques femmes, il le condamna à mort; mais comme il étoit malade, il ne put veiller à l'exécution. Ceux qui en

étoient chargés, firent évader le coupable, qui, quelques jours après, croyant la colère de son oncle appaisée, vint imprudemment lui rendre visite. Erchenbaldus surpris & indigné, dissimula & faisant approcher son neveu de son lit sous prétexte de l'embrasser, il lui passa un de ses bras sur le col & le serrant très-étroitement, il lui enfonça de l'autre main un poignard dans le cœur. Sa maladie augmentant, l'Evêque du lieu vint le confesser, & comme il ne lui parloit pas de son neveu à qui il avoit ôté la vie, l'Evêque l'en avertit. Le malade soutint qu'il n'avoit fait qu'un acte de justice.

IV.

M. le Chevalier de Legal étant devenu sourd, on lui conseilla de quitter le vin. Ce régime lui réussit; on lui attribua même sa guérison qui étoit déjà fort avancée, quand tout-à-coup on le vit se remettre au vin. Quelqu'un surpris de lui en voir boire, demanda pourquoi il quittoit l'usage de l'eau qui paroissoit lui faire tant de bien : *Ma foi*, répondit le Chevalier de Legal, *voulez-vous que je vous dise la vérité, c'est que je trou-*

re que le vin vaut mieux que ce que j'entends.

Usages anciens.

Les Filles à marier.

JEAN DE LANGEAC a été un des plus grands hommes de son siécle, & l'un des plus illustres par sa naissance dans l'Eglise & dans l'Etat. On trouve qu'il fut hospitalier de Langeac, curé de Conteuge, doyen du chapitre de Langeac, archidiacre de Riès, protonotaire du St Siége, commandeur de St Antoine de Frugieres & de Billom, prevôt de Brioude, abbé de l'Eglise de Clermont, de St Gildas-des-Bois, de St Lo, de Pébrac, &c. évêque d'Avranches, enfin de Limoges, où il est mort, surnommé le bon évêque : il étoit maître des requêtes & ambassadeur de France à Rome, à Venise, en Portugal, en Suisse, en Pologne, & dans plusieurs autres cours ; avec toutes ses dignités on le vit successivement honoré de la confiance de nos Rois en différentes commissions importantes. Dans les Eglises qu'il posséda pendant sa vie, il s'employa à les rétablir & à les décorer ; partout il fut le père des pauvres, le protecteur des affligés ; il pacifia les querelles des grands & des petits : Il eut des foiblesses qui tenoient à l'humanité, mais son esprit & son cœur en furent toujours exempts. Dans les lieux qu'il habita il fut esti-

mé généralement de tous les hommes : il protégea les lettres & les aima *. Sans manquer aux devoirs de la profession qu'il avoit embrassée, il sçut concilier les droits de la France dont il étoit le défenseur, avec les principes ultramontains qu'il ne choquoit que lorsqu'ils se trouvoient contraires aux libertés de l'Eglise Gallicane. Sa carriere honorable qu'il termina le 22 Juillet 1542, suffiroit pour faire un volume, où l'on trouveroit des faits glorieux & intéressans pour sa mémoire, dignes de la reconnoissance des bons citoyens.

Par son testament du 22 Mai 1541, il nomma son Frere François de Langeac, abbé de Chiezi & de St Antoine en Viennois, exécuteur de ses intentions; il lui légua de grandes sommes destinées à des œuvres pies; le surplus de l'argent employé à remplir ses dernieres volontés fut destiné généralement à marier de pauvres filles ou autrement, à la volonté de son frere. En conséquence l'Abbé de Chiezi ordonna les dispositions suivantes, par les actes du 5 Janvier 1544 & du 26 Octobre 1546, avec le consentement de son neveu François Baron de Langeac, qui fut établi le patron comme seigneur temporel de la ville.

Tous les ans les consuls ou échevins de la ville de Langeac choisissoient dans la terre de Langeac douze filles à marier, bien famées & d'âge compétent, & vingt-quatre pauvres ou enfans : le prevôt du chapitre noble de St Julien de Brioude,

---

* Fabricius bib. infim. latin. edit. italic. Verbo Joannes de Langiaco. Etienne Dolet lui dédia en 1541, son traité *de legatis*.

& l'abbé ou prieur de Pebrac faisoient chacun la recherche de six filles à marier & de douze pauvres dans leurs mandemens de Brioude & de Pebrac : après en avoir dressé les rôles, ils les envoyoient au château de Langeac, la veille de Ste Marie-Madeleine.

Le seigneur de Langeac, en son absence son épouse ou ses enfans, ou ses procureur ou bailli les recevoient dans la grand'salle, ensuite sur cette quantité de filles à marier & de pauvres, il nommoit les sujets qu'il destinoit à jouir des bienfaits du fondateur. Sçavoir, six filles du mandement de Langeac & douze pauvres; trois filles & six pauvres de chaque mandement de Brioude & de Pebrac. Le soir, les douze filles élues ayant un chapeau de fleurs sur la tête, sortoient du château suivies des 24 pauvres, dans le même ordre. Tous ensemble avoient à la main un cierge où les écussons du fondateur & ceux du seigneur étoient peints; le corps de ville, les officiers de justice de Langeac & le seigneur ou ceux qui les remplaçoient terminoient la marche. Arrivés à l'église ils étoient placés dans la chapelle de Langeac. Les doyen, chanoines & choriers du chapitre de Langeac commençoient les vigiles des morts, & l'office se terminoit par des prieres sur les tombeaux des ancêtres du fondateur & des seigneurs de Langeac. Le lendemain matin la marche se faisoit avec le même appareil, & ils assistoient à la messe des morts & aux services mentionnés plus amplement dans les contrats de fondation & sur l'inscription d'airain que l'on trouve dans cette église, à côté de la chapelle de Ste Catherine. L'église

étoit ce jour-là ornée de ses plus beaux meubles de deuil ; l'office se faisoit avec majesté & avec une décence qu'on a oubliée dans plusieurs églises. La joie publique étoit mêlée à une vénération pleine d'estime pour l'auteur de ces bonnes œuvres. On sortoit après les services pour se rendre au château, où le seigneur, assisté de ses bailli, procureur-fiscal, consuls ou échevins, le trésorier de la fondation, un notaire, faisoient la distribution d'un teston valant 11 sols à chaque pauvre, & de quatre aunes de drap pour les habiller. Les filles avoient chacune deux aunes de drap blanc & 12 liv. 10 sols qui étoient destinés pour leur dot, que le trésorier leur distribuoit le jour de leur mariage. Nous devons observer que celles qui étoient mal famées & reconnues pour telles le jour de la présentation étoient renvoyées honteusement : si elles avoient été présentées par les abbé de Pebrac & prevôt de Brioude, on les remplaçoit par des filles plus vertueuses de Langeac cette année-là. On a exécuté pendant plusieurs années cette fondation dans la ville ? l'exécuteur du bon évêque de Limoges racheta 82 liv. 10 sols de rente en directe seigneurie aux termes de la coutume d'Auvergne, ce qui avoit couté de principal 3300 liv. tournois, lesquelles rapportoient en espéces de cours celle de 260 liv. 16 f. de revenu annuel non compris les lors & ventes des mutations. Cette somme étoit égale à la dépense de la fondation. Il avoit été stipulé dans l'acte, que les consuls de la ville prendroient le maniement des deniers s'il y avoit de la négligence dans l'exécution des intentions du fondateur ; c'est ce qui arriva. Le cha-

pitre de la ville a eu en dépôt les sommes provenantes du principal de ces bonnes œuvres, & les ayant confondues avec le gros de son revenu, en a aussi oublié l'exécution. Il seroit à desirer que le seigneur de Langeac, qui est le patron de cette fondation, aux termes des premiers contrats, la fit destiner à un emploi convenable au bien public. Si l'on compare la modicité de la dot des filles, avec ce qui se passe de nos jours, on aura lieu d'être surpris; mais qu'on se ressouvienne que le marc d'argent valoit alors 12 livres, il en vaut 54. Cette somme de 12 liv. 10 s. étoit alors la dot d'une pauvre fille, puisqu'on l'avoit ainsi établi.

EDITS, DÉCLARATIONS, ARRÊTS, &c.

IL vient de paroître trois Edits du Roi, enregistrés en parlement, le 16 Juillet dernier. Par le premier, Sa Majesté ordonne que ceux de ses sujets qui ont obtenu depuis 1715, les droits & privilèges de la Noblesse, en vertu des charges & offices dont ils ont été revêtus, soient confirmés dans la jouissance des droits, exemptions & privilèges attachés à la Noblesse, en payant pour chacun d'eux, la somme de six mille livres & les deux sols pour livre. Les veuves, enfans & des-

cendans desdits ennoblis jouiront également de la même confirmation, moyennant certaines sommes spécifiées dans le présent édit, dont les dispositions sont comprises en onze articles. Les deux autres Edits portent, l'un suppression, remboursement & création d'offices dans le bailliage & siége présidial de Troyes; le second, suppression de l'élection, grenier à sel & traites-foraines de Troyes, & création d'un siége d'élection en la même ville.

On a publié aussi un arrêt de la Cour des Monnoies, qui ordonne qu'il sera informé contre les auteurs du bruit d'une prétendue diminution des pièces de *deux sols*; & cependant ordonne qu'en exécution de l'édit du mois d'Octobre 1738, elles continueront d'avoir cours pour leur valeur entiere; fait défenses de les refuser & de les recevoir pour un moindre prix, sous les peines y contenues.

Il paroît des lettres-patentes du Roi, données à Compiegne, le 26 Juillet dernier, & enrégistrées au parlement, le 30 du même mois, qui maintiennent les avocats au conseil du Roi dans le droit de *Committimus* au grand sceau.

On vient aussi de publier un arrêt du conseil d'état du Roi & lettres-patentes sur icelui, régistrées en la chambre des Comptes, le 11 Juillet dernier, qui accordent aux contrôleurs payeurs des rentes quatre-vingt-dix livres d'augmentation de taxations pour chaque année de leur exercice, à raison de la nouvelle finance qu'ils sont tenus de payer en exécution de l'édit du mois

de Février dernier ; & un autre arrêt du conseil d'état du Roi, avec lettres-patentes sur icelui, régistrées en la chambre des Comptes, le 18 Juillet dernier, qui accordent aux contrôleurs des rentes de l'hôtel-de-ville de Paris, la jouissance, à compter du premier Avril 1770, des nouveaux gages par eux acquis, en exécution de l'édit du mois de Février dernier.

La Cour des Monnoies a rendu un arrêt qui fait défenses à toutes personnes, marchands en gros & en détail, & à tous autres, de quelqu'état, qualité & condition qu'ils soient, de refuser, dans les paiemens, aucune des piéces d'or, d'argent & de billon, dont l'empreinte sera visible, ou sur lesquelles, de l'une ou de l'autre côté d'icelles, il paroîtra quelques marques de l'empreinte qu'elles ont reçue, à peine, contre les contrevenans, d'emprisonnemens & d'être punis comme billonneurs.

Il paroît deux lettres-patentes du Roi. Par les premières, données à Versailles, le 7 Juillet 1771 & enrégistrées au parlement, le premier du mois d'Août, le Roi ordonne qu'il sera sursis à la levée & vente des offices de Jurés Priseurs-Vendeurs de biens meubles, créés par son édit du mois de Février 1771, jusqu'à ce qu'autrement il ait été ordonné par Sa Majesté. Les secondes, données à Compiegne le 24 Juillet & enrégistrées au parlement, le premier de ce mois, concernent les fonctions des avocats au conseil, & l'instruction des causes, instances & procès renvoyés & pendans aux requêtes de l'hôtel. Les autres, données à Compiegne, le 25 Juillet & enrégistrées

au

au parlement, le premier de ce mois, portent attribution au parlement de Paris & aux requêtes de l'hôtel, de toutes les causes, instances & procès qui étoient pendans en la cour des Aides, au grand conseil, eaux & forêts, & au siége présidial de l'Amirauté.

Le 5 de ce mois, le maréchal duc de Lorges, lieutenant-général-commandant en Franche-Comté, & le Sieur Bastard, conseiller d'état, se sont rendus au parlement de Besançon : ils y ont fait publier & enrégistrer un édit portant suppression & remboursement des offices de ce parlement. Le 8, ils y ont fait publier & enrégistrer un autre édit portant création de quarante & un offices pour ce parlement, sans finance, avec gages & appointemens, à la charge de rendre gratuitement la justice. Le même jour, ils ont reçu le serment des nouveaux officiers qu'ils ont installés, & dont trente & un sont d'anciens magistrats de ce parlement & cinq sont enfans ou proches parens des membres actuels. Cet événement a été reçu avec l'applaudissement du public.

Le 13 de ce mois, le chevalier de Muy & le Sr de Caumartin, intendant de Flandre & d'Artois, ont fait publier & enrégistrer au parlement de Douay un édit portant suppression de cette compagnie, remboursement des offices & réunion du ressort au conseil supérieur d'Arras, en attendant que le Roi ait établi un conseil supérieur pour les provinces de Flandre & de Haynault.

AVIS.

I.

Dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques, &c. quatre volumes in-8°. *ornés de figures en taille-douce ; chez Costard, libraire, rue St Jean-de-Beauvais.*

L'AUTEUR n'avoit pas prévu que sa matière le conduiroit nécessairement jusqu'à un quatrième volume. Comme ce volume a lieu, on tiendra, envers les acquéreurs actuels, pour ce quatrième volume, la même condition d'acquisition, annoncée par le prospectus pour le troisième. Ainsi, en recevant le second volume, qui paroît en feuilles, on payera dix livres dix sols, (comme on a fait, quand on a retiré le premier.) Au moyen de quoi, on recevra ce quatrième volume *gratis.*

On a prévenu le Public, dans ledit prospectus, que ceux qui ne se seront point conformés à cette condition d'acquisition, payeront chaque volume huit livres : ce qui fera 32 liv. au lieu de 21 liv.

Il n'est pas possible de faire relier cet ouvrage à présent, parce que les planches & l'impression maculeroient. Les brochures en carton se payeront, séparément, six sols par volume.

II.

Nouvelles Observations faites dans les hôpitaux militaires de la Marine pour constater la sûreté & l'efficacité des lavemens anti-vénériens; par M. Royer, ancien aide-major des armées du Roi. A Londres; & se trouve à Paris, chez Antoine Boudet, imprimeur du Roi, rue St Jacques 1771.

Ce recueil *in*-8°. contient des certificats des bons effets de ce remède, des attestations de médecine, & une réfutation de ce qui a été dit ou écrit de contraire.

III.

On continue de publier chez J. P. Costard, libraire, rue St Jean-de-Beauvais, *la Nature considérée sous différens aspects*, ou Lettres sur les Animaux, les végétaux & les minéraux : contenant des observations intéressantes sur l'histoire naturelle, les mœurs & le caractère des animaux; sur la minéralogie, la botanique, &c. & un détail de leurs différens usages dans l'économie domestique & rurale : *Ouvrage périodique.*

Il paroît trois cahiers par mois, un tous les dix jours régulierement, & un de supplément tous les trois mois; ce qui forme quarante cahiers par an. Chaque cahier contient trois feuilles d'impression, format *in*-12. On s'abonne pour toute l'année. L'abonnement est de 36 livres pour Paris, & de 45 liv. pour la province, port franc. Il faut s'adresser au Sr Costard, libraire, *rue St Jean-de-*

Beauvais, seul chargé de la distribution. C'est aussi chez lui qu'il faut adresser les notices, les remarques & les critiques que l'on voudra y faire insérer, ainsi que les livres nouveaux sur l'histoire naturelle, la botanique, l'agriculture, le jardinage, l'art vétérinaire, & généralement sur tout ce qui concerne l'économie domestique & champêtre, que l'on desirera y faire annoncer.

Les lettres & paquets qui ne seront point affranchis seront mis au rebut à la poste même.

I V.

Remède végétal anti-vénérien du Sr Agirony, botaniste; brochure in-12. *imprimée à Paris, chez Quillau, rue du Fouarre; avec approbation & privilége du Roi.*

Les cures surprenantes & réïterées qu'il fait tous les jours, l'approbation des plus habiles médecins de cette capitale, qui ont été témoins des bons effets de ce remède; & qui l'ont reconnu supérieur à tout autre, attendu qu'il est doux, balsamique, corroborant & propre à dépurer le sang de toute âcreté, tout dépose en faveur de la bonté & de la supériorité de ce remède, comme s'en explique de même S. M. dans les lettres patentes enregistrées au parlement le 9 Juillet 1770, qu'il lui a plû d'accorder au Sr Agirony, *afin de procurer à nos sujets les secours dont ils ont besoin & qu'ils doivent attendre d'un remède vu & reconnu aussi utile par la Faculté de Médecine sur le com-*

pte qu'elle s'en est fait rendre. Le Sieur Agirony espère que le Public voudra bien le distinguer de tout autre, étant le seul autorisé par ces lettres-patentes portant privilége exclusif pour la distribution de son remède dans tout le royaume. De plus, sa qualité de Mᵉ en chirurgie, attaché depuis long-tems à plusieurs Princes, honoré des suffrages des plus habiles Médecins de la Faculté, tout parle en faveur de l'efficacité de son remède, pour l'extirpation des maladies vénériennes & de toute âcreté qui peut se trouver dans le sang ; ce qui fait que plusieurs personnes sans être attaquées du mal vénérien en font souvent usage pour se maintenir en bonne santé, ou lorsqu'il s'agit de détruire des dartres, des laits répandus, des fleurs blanches & autres maladies semblables. Il fait des envois en province sur la premiere lettre d'avis.

Le St *Agirony* prie ceux qui lui écriront à Paris d'affranchir le port s'ils veulent avoir réponse.

Il demeure à présent rue du Four St Honoré, la porte cochere à côté de l'hôtel St Pierre.

V.

Institution académique.

Les Instituteurs de la jeune Noblesse, établis à l'hôtel d'Anjou à Angers, ayant omis dans leur *Prospectus* des éclaircissemens que souhaite le Public, on a cru devoir y suppléer par le détail suivant sur les maîtres qu'ils donnent à leurs élèves.

Ils ont chez eux des maîtres de *géographie*, *d'hif-*

toire de France, de calcul numérique & algébrique, de géométrie, de fortifications, de physique expérimentale, de langue françoise & latine, angloise & allemande, sur lesquels les parens sont les maîtres de choisir ceux qu'ils veulent faire suivre à leurs enfans.

La pension pour tous ces objets, pour le logement, la nourriture, le perruquier, le blanchissage, la lumière, le feu, l'encre, le papier, les plumes, le raccommodage du linge, des bas, des habits, &c. est par an de six cent liv., ci. . 600 l.

De quinze francs de plus pour le loyer du lit, ci. 15

Et douze francs une fois payés pour les étrennes des domestiques.

Les maîtres d'agrément sont sur le compte des parens : les Instituteurs en ont douze en tout ; sçavoir, deux maîtres en fait d'armes, brevetés du Roi ; deux pour la danse ; deux pour le dessin ; deux pour le violon ; deux pour le violoncelle ou la musique vocale, & deux pour l'écriture.

Les maîtres en fait d'armes prennent par an pour chaque élève cent cinquante liv, ci. . 150 liv.

Sçavoir, 30 liv. pour le premier mois : 15 liv. pour les deux mois suivans, & 11 liv. 13 s. 4 d. pour chacun des autres mois : ils fournissent *gratis* des fleurets pendant toute l'année ; ils font payer aux élèves ceux qu'ils peuvent casser en tirant contre le mur, &c.

Les maîtres de danse sont abonnés par mois à . . . . . . 4 liv.

Ceux de dessin à 6

Ceux de musique à 10

Et ceux d'écriture à . . . 4

Tous ces maîtres sont payés régulièrement tous les mois par les Instituteurs : ainsi Messieurs les Parens sont priés de prendre leurs précautions pour envoyer, avec les quartiers de la pension qui se payent toujours d'avance, des fonds pour satisfaire lesdits maîtres, & pour subvenir à l'entretien de leurs enfans. Ces fonds peuvent être envoyés en argent ou en papier sur Paris, Angers, Bordeaux, Nantes, &c. Si les parens retirent leurs enfans avant l'expiration du quartier commencé, les Instituteurs, selon l'usage général, retiendront le paiement du quartier, & renverront aux parens l'excédent des fonds qu'ils leur auront confiés.

Les personnes qui desirent d'autres éclaircissemens sont priées de s'adresser à M. Serane, chargé de la correspondance de MM. les Associés pour l'institution de la jeune Noblesse à l'hôtel d'Anjou, à Angers.

NOUVELLES POLITIQUES.

D'Alep, le 11 *Juin* 1771.

On assure qu'Osman Pacha est renfermé, avec environ trente mille hommes, dans la ville de Damas, où il est assiégé par les troupes d'Ali-Bey; mais que vingt mille Druses étant venus à son secours, ont attaqué & battu les assiégeans, dont cinq ou six cens ont été, dit-on, tués ou blessés.

De Smyrne, le 12 Juin 1771.

On vient d'apprendre qu'Ali-Bey a remporté un avantage considérable sur les pachas de Kilis & d'Alep, qu'Osman, pacha de Damas, avoit détachés contre lui. On prétend même que ses troupes, au nombre de six mille hommes, se sont approchées de Damas, & qu'Osman pacha, après avoir laissé dans la place une garnison de trente mille hommes, en est sorti pour se mettre à la tête des différentes divisions de troupes Asiatiques, qui marchent pour s'opposer aux progrès de l'armée d'Egypte.

La flotte Russe continue de gêner la navigation de l'Archipel : elle a établi sa croisière entre l'Isle de Cerigo & celle de Rhodes. Les vaisseaux barbaresques harcelent sans cesse cette flotte, & interceptent souvent les convois de vivres & de munitions, qui lui viennent de Livourne, ainsi que de quelques autres ports de la Méditerranée.

De Constantinople, le 3 Juillet 1771.

Le Capitan Pacha a levé l'*embargo* qu'il avoit mis sur tous les vaisseaux destinés pour l'Archipel. Ce général se dispose à sortir des Dardanelles avec sa flotte. Le gouvernement a fait signifier, par le directeur de la douane, à tous les capitaines des vaisseaux étrangers qui sont dans ce port, l'ordre de ne passer les Dardanelles & de s'avancer jusqu'aux châteaux, qu'après que la flotte Ottomane aura mis à la voile.

On mande de Syrie qu'Aly-Bey a publié un manifeste dans lequel il prend les titres de Soudan de l'Egypte, de successeur des Pharaons & de libéra-

teur de la Terre Promise ainsi que de la Mecque : on ajoute qu'il s'est emparé de Damas, le 6 du mois dernier, & qu'avant son entrée dans la ville, il s'y étoit élevé une sédition, dans laquelle plus de cinq mille personnes avoient perdu la vie. Les maisons ont été pillées & les mosquées profanées. Dans l'une de ces dernieres on a trouvé des trésors immenses que le pacha y avoit rassemblés. Ce pacha, quoique blessé, est parvenu à se sauver avec six personnes de sa suite. Celui d'Alep est revenu dans sa résidence, mais on craint que cette ville ne tombe aussi dans peu au pouvoir d'Ali-Bey dont l'armée, forte de soixante mille hommes, est bien pourvue d'artillerie & de munitions de guerre. La peste, qui s'est manifestée parmi ses troupes, ainsi que dans Diarbekir, pourroit bien cependant arrêter ses progrès.

Du 4 Juillet.

On vient d'apprendre que la seconde armée Russe a forcé les lignes de Perekop, qu'elle s'est emparée de cette forteresse, & qu'ensuite elle s'est répandue dans la Crimée. C'est principalement aux vents contraires qu'il faut attribuer cet échec. Ils ont empêché Abaza Pacha de débarquer dans la Crimée un corps de vingt mille hommes qu'on avoit embarqués pour cet effet à Custengia. Une partie de ce convoi a été jettée dans l'embouchure du Nieper & s'est rendue à Oczakow. On apprend en même tems que la garnison de cette derniere place a battu & dispersé un corps de troupes Russes qui s'en étoit approché.

De Petersbourg, le 12 Juillet 1771.

Les inquiétudes qu'a causées la maladie du Grand-Duc ne sont pas encore entierement dissipées. La fiévre l'a repris avec assez de violence, mais heureusement elle n'est accompagnée d'aucun symptôme dangereux. L'Impératrice a quitté Péters-hof pour se rapprocher de ce prince, & il paroît décidé que la Cour n'y retournera plus.

De Warsovie, le 26 Juillet 1771.

Les débris de l'armée du comte Branicki & des détachemens Russes qui ont partagé sa derniere défaite ont été envoyés à Cracovie pour protéger les salines, qui sont le principal revenu du Roi. Les confédérés étant devenus, par-là, les maîtres de la campagne, ont détaché le général-major Schutz ou Sczicz, avec un corps de huit cens hommes, pour prêter la main à la confédèration qui se forme en Lithuanie. Ce détachement a déjà passé la Podlachie, & l'on appréhende fort que son approche ne détermine la Noblesse du Palatinat dè Polock à se réunir avec lui. Les troupes Russes se portent depuis la derniere déclaration du baron de Saldern, à de nouvelles exécutions. Elles viennent d'enlever la magnifique bibliothèque de Radziwill, bibliothèque qui, dans les plus funestes crises de la République, a toujours été respectée & qu'on regardoit comme le dépôt le plus précieux de l'histoire Lithuanienne.

De Stockolm, le 21 Juillet 1771.

Le Prince Charles a déclaré au Roi & au Sénat l'intention où il est d'épouser la Princesse Philip-

pine de Brandebourg-Swedt. Cette déclaration a été remise au Comité Secret.

Le Clergé de cette capitale a arrêté qu'on feroit une traduction, en langue finlandoise, du discours que le Roi a prononcé à l'ouverture de la diete : qu'on en enverroit des exemplaires dans toutes les églises du royaume, & qu'on l'inséreroit dans les livres d'églises pour conserver à la postérité un monument si précieux.

De Florence, le 26 Juillet 1771.

Des lettres de Vienne assurent que, depuis les avantages que les Turcs ont eus à Giurgewo, sur les Russes, la liberté de la navigation Ottomane est parfaitement rétablie sur le Danube & jusqu'à la Mer Noire, & que les troupes Russes ont entiérement évacué la Valachie.

De Londres, le 3 Août 1771.

Le 26, le lord-maire de cette ville reçut une lettre d'une teneur fort extraordinaire. L'auteur, après s'être déclaré coupable des crimes les plus atroces contre sa patrie, informe ce magistrat que, moyennant la promesse solemnelle de son pardon, il fera les découvertes les plus importantes relativement à l'incendie des magasins de Porsmouth & à d'autres objets. Le lord-maire communiqua, sur le champ la lettre originale aux secrétaires d'état. Cette lettre ayant été examinée au conseil, en présence du Roi, Sa Majesté a fait annoncer publiquement le pardon de celui qui l'a écrite, pour les crimes dont il s'avoue coupable, à condition qu'il mettra les secrétaires d'état à portée de citer

en justice les auteurs du crime; mais jusqu'à présent il ne s'est présenté personne. Depuis ce tems-là, les ministres ont été occupés à faire des recherches sur ce sujet.

Du 8 Août.

On vient d'apprendre que le navire Anglois *l'Aurore*, parti de Bristol pour Cadix & pour se rendre delà à Livourne & à Venise, a été pris par des Algériens & conduit à Tunis.

Nous venons de perdre deux hommes de lettres d'un mérite distingué; l'un est le Sieur Gray, professeur de belles-lettres à l'université de Cambridge, connu par des poësies pleines de sensibilité & d'harmonie; l'autre est le docteur Robert Wallace, Ecossois, auteur de plusieurs ouvrages, entr'autres d'un traité très-sçavant sur la population comparée des tems anciens & modernes, lequel a été traduit en plusieurs langues.

De Paris, le 19 Août 1771.

Dans l'assemblée générale du Corps de Ville, tenue le 16 de ce mois, les Srs Bellet, conseiller de ville, & Viel ont été élus échevins.

L'Académie Royale des Sciences, instruite par une lettre du Sr de Boynes, ministre & secrétaire d'état ayant le département de la Marine, que le départ de la frégate *la Flore*, commandée par le Sr de Verdun de la Crenne, pour les épreuves qu'on se propose de faire des différens moyens propres à déterminer les longitudes, avoit été fixé au commencement d'Octobre, elle croit devoir avertir les auteurs des mémoires qui ont été enrégistrés de

remettre ou faire remettre leurs machines à Brest, entre les mains du Sr de Verdun, avant le 15 de Septembre prochain.

DESCRIPTION du Mausolée érigé dans l'Eglise du Collége de Limoges pour la Pompe funèbre de Très-Haut, Très-Puissant & Très-Excellent Prince Louis de Bourbon Condé, Comte de Clermont.

De Limoges, le 16 Juillet 1770.

M. le Comte de Boullainvilliers, mestre-de-camp-lieutenant du régiment de cavalerie de Feu S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, & MM. les Officiers de ce régiment, aujourd'hui Comte de la Marche, en quartier à Limoges, pénétrés de la vive douleur que leur cause la perte d'un Prince aussi digne de leur amour que de leur profond respect & de leur commune reconnoissance, ont fait ériger, le 13 de ce mois, dans l'église du collége de cette ville un mausolée sur les dessins & par les soins du Sieur Broussaud, célèbre architecte de la province. Le triste appareil qui décoroit cette église commençoit au parvis; l'étendue du portail étoit couverte d'un drap noir élevé jusqu'au-dessus de l'entablement du premier ordre d'architecture; un lez d'un drap plus foncé traversoit cette tenture chargée d'écussons & de chiffres aux armes du Prince.

L'Eglise a la figure d'un parallélograme d'environ 120 pieds de long, 60 de large sur autant de

hauteur sous voûte; elle a sur ses côtés & sur la principale porte d'entrée, des arcades formant des portiques où se trouvent des chapelles au-dessus desquelles régnent des galleries sur trois côtés qui vont se terminer à deux travées montant de fonds aux deux côtés du Sanctuaire; le maître-autel est placé dans une niche qui forme le Sanctuaire, de 30 pieds d'ouverture, 12 de profondeur sur 48 de hauteur, terminé par une voûte d'ogive évasée avec nervure, d'une fort belle proportion, aux côtés du Sanctuaire, sous les sacristies avec des tribunes au-dessus, ayant jour sur le maître-autel & sur la nef.

La tenture du dedans de cette église s'élevoit jusqu'à la naissance de la voûte, ses arcades fermées en partie par de grands rideaux noirs partagés en bandes égales; ces rideaux retroussés formant des nœuds attachés au-dessous des impostes. Au milieu des arcades, à la hauteur de la balustrade de la galerie, étoient attachés de grands écussons & chiffres du Prince, garnis de girandoles de lumières; sur tous les pilliers en avant-corps étoient posés des trophées d'armes soutenus par des têtes de morts aîlées, portant au bas des girandoles à la même hauteur des écussons & des chiffres; la tenture étoit terminée par deux lez de draperie noir avec draperie retroussée formant des festons, servant à couronner les galeries, le tout soutenu par plusieurs têtes de morts aîlées portant des ossemens en sautoir, suspendus par des cordons & rubans au bas desquels étoient de nouvelles girandoles chargées de lumières; ces deux lez couronnés par un cordon de lumières regnant autour des galeries.

Au milieu de la hauteur, entre le pavé de l'église & les trophées placés sur les pilliers, étoient d'autres petits écussons portant de semblables girandoles de lumières. Les trois voûtes d'ogives, celle du Sanctuaire & de ses deux côtés étoient garnies & fermées par de grands rideaux noirs retroussés, formant des nœuds & de grands festons; dans les archivoltes ou évasemens des grandes arcades étoient placés des cartouches qui paroissoient soutenir les voûtes ou arcs doubleaux tendus en noir; au milieu de la grande niche de l'autel un grand écusson aux armes du Prince, décoré du cordon & des supports, le fond du maître-autel garni en noir, sur lequel tranchoit une grande croix en blanc, montant de fond & dont la traverse faisoit toute la largeur de la niche; sur les champs de la croix quatre écussons ou chiffres soutenant des girandoles de lumières, les côtés de la niche également ornés de trophées & d'écussons placés aux mêmes hauteurs de ceux du tour de l'église, & de manière que le tout formoit quatre cordons resplendissans de lumières.

Le plan du mausolée, placé au milieu de la nef, étoit formé par un quarré long coupé à chacun de ses angles dans lesquels étoient placés les piédestaux de marbre incrusté; les panneaux de marbre blanc veiné, & les chassis en marbre verd terminé dans le bas par une plinrhe de marbre noir. Sur les quatre panneaux de marbre blanc étoient écrites en lettres d'or les quatre inscriptions suivantes:

Qui pronus est ad misericordiam benedicetur.

Prov. XXII. v. 9.

Vir bonus, benignus, verecundus visu, eloquio decorus.

2. Mach. XV. v. 12.

Nomen tuum nominabitur.

Jud. XI. v. 21.

Præcinxit me virtute ad bellum.

Ps. XVII. v. 40.

Les piédestaux portoient des bases de colonnes tronquées servant de support à des consoles qui soutenoient quatre candelabres de 23 pieds de hauteur, formant aux quatre angles du catafalque de grandes pyramides de lumières dont chacune portoit 120 cierges; quatre degrés ou gradins de marbre commun élevoient l'estrade sur laquelle étoit placée la représentation à la hauteur d'un socle ou soubassement de marbre gris veiné, deux piédesttaux circulaires ornés de cannelures torses portoient aux deux bouts des piédestaux du sarcophage des lampes sépulchrales; au-dessus de ce socle s'élevoit un grand piédestal de marbre blanc qui portoit dans ses encadremens, aux côtés latéraux, en lettres d'or sur des panneaux de marbre noir, les inscriptions suivantes:

Electus nobis in Principem, & Ducem ad bellandum bellum nostrum.

1 Mac. IX. v. 30.

Non habebat amaritudinem converſatio illius nec tædium convictus illius.

Sap. VIII. v. 16.

Un amortiſſement terminoit ce piédeſtal & portoit un degré ſur lequel poſoient quatre griffes de lion qui ſoutenoient le ſarcophage couvert d'un poêle mortuaire bordé d'hermine & ſurmonté d'une couronne de Prince ſous un crêpe noir, poſée ſur un carreau avec les autres attributs; l'extérieur du monument étoit éclairé par un grand nombre de cierges portés ſur des chandeliers en argent, rangés ſur les quatre degrés qui environnoient l'eſtrade; un grand & magnifique pavillon, dont le deſſus formoit une coupole revêtue de drap noir doublé d'hermine, couronnoit le mauſolée. Il étoit orné de feſtons & de trophées ſur les quatre faces, & de ce pavillon ſortoient quatre grands rideaux noirs également doublés d'hermine & retrouſſés par des nœuds liés à des cordons ſuſpendus à la voûte.

En avant du mauſolée étoient placées, avec le timbalier, les timbales du régiment, couvertes d'un crêpe noir; de droite & de gauche les trompettes, revêtus des ſuperbes caſaques que le régiment tenoit de la générosité du Prince, avec leurs trompettes en ſourdines; aux quatre coins les étendards avec leurs cravates en crêpe, tenus par les porte-étendards; à un pas de chacun d'eux, dans l'angle du quarré, un cavalier portoit le mouſqueton; tous les officiers, le colonel à leur tête, par rang d'ancienneté, tous les bas-officiers à leur ſuite étoient rangés, ſur des bancs par qua-

tre, sur les deux côtés du catafalque, tous les cavaliers en masse, depuis la porte principale de l'église, remplissoient l'intervalle.

M. l'Evêque de Limoges, ce prélat qui réunit par l'accord le plus rare toutes les vertus chrétiennes, morales & sociales, a officié pontificalement, assisté des dignitaires de sa cathédrale & de tout son séminaire au nombre de cent vingt ecclésiastiques, singulierement recommandables par la décence exemplaire qui les distingue dans toutes les fonctions de leur saint Ministère. M. Turgot, intendant de la province, qu'il soulage en même tems qu'il l'éclaire, s'est rendu, à la tête du présidial, à cette pompe funèbre, ainsi que le corps-de-ville placés à la droite & à la gauche du chœur sur des estrades qui leur étoient destinées, en avant desquelles étoient aussi placés tous les chefs des différens corps ecclésiastiques & ordres religieux; toutes les Dames de la ville, vêtues de noir, remplissoient & ornoient les travées. On a remarqué généralement l'ordre établi dans cette lugubre cérémonie par les dispositions du major du régiment, & maintenu par l'attention & la vigilance des officiers majors, chargés du soin d'en assurer l'exécution.



PRÉSENTATION.

Le Prince de Montbason, lieutenant-général des armées navales, ayant été nommé par le Roi gouverneur général de toutes les Isles du Vent, en Amérique, il a eu l'honneur d'en faire ses remercîmens à Sa Majesté, à qui il a été présenté, le 16 Août, par le Sieur de Boynes, secrétaire d'état, ayant le département de la Marine.

NOMINATIONS.

Sa Majesté a nommé à l'évêché de Lombez l'Abbé de Fénelon, son aumônier, vicaire-général du diocèse d'Evreux; & à celui de Beziers, l'Abbé de Nicolay, vicaire-général du diocèse de Rheims.

Le Roi a nommé l'Abbé de Montagnac à la place d'aumônier de Sa Majesté, vacante par la démission de l'Abbé de Fénelon.

MARIAGES.

Sa Majesté, ainsi que la Famille Royale, a signé, le 4 Août, le contrat de mariage du Duc de Caylus, Grand d'Espagne de la première classe, avec la Marquise du Terrail.

Le 10 Août, le Roi & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Duc de Villequier, maréchal des camps & armées de Sa Majesté, premier gentilhomme de sa chambre en survivance & gouverneur de Boulogne & du pays Boulonnois, avec Demoiselle de Mazade.

NAISSANCE.

La Princesse de Croy est accouchée heureusement d'un fils, le 30 Juillet.

MORTS.

Etienne Mignot, Docteur en théologie, de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres, est mort à Paris, le 25 Juillet, dans la soixante-treizième année de son âge.

Joseph Bruno de Bausset de Roquefort, Evêque de Beziers, est mort à Beziers, à la fin du mois de Juin dernier, âgé de soixante-neuf ans.

Jacques Richier de Cerisy, Evêque de Lombez, abbé commendataire de l'abbaye de Chaâge, ordre de St Augustin, diocèse de Meaux, est mort à Montpellier, le 14 du mois de Juillet, âgé de 62 ans.

Jean-Victor de Rochechouart, Duc de Mortemart, Pair de France, est mort à Paris, le 31 du mois de Juillet, dans la cinquante-neuvième année de son âge.

Benjamin-Louis-Marie Frottier, Marquis de la Coste-Messelière, lieutenant général des armées du Roi, est mort, le 29 du mois de Juillet, âgé d'environ 72 ans.

Elisabeth-Françoise Thérese de Rosset de Fleury d'Hanvoille, fille cadette du Duc de Fleury, Pair de France, premier gentilhomme de la chambre

du Roi, chevalier de ses Ordres, & d'Anne-Magdeleine-Françoise de Monceaux-d'Auxy, duchesse de Fleury, est morte au château Duplessis-aux-Tournelles le 8 Août, dans la dix-neuvième année de son âge.

LOTERIES.

Le cent vingt-septième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 24 de Juillet, en la maniere accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N°. 98435. Celui de vingt mille livres au N°. 99594, & les deux de dix mille aux numéros 85742 & 85882.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'est fait le 5 d'Août. Les numéros sortis de la roue de fortune sont, 72, 61, 26, 53, 33. Le prochain tirage se fera le 5 Septembre.

TABLE.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le volume du Mercure du mois de Septembre 1771, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 30 Août 1771.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.